ROMAINE MIRMAULT

DU MÊME AUTEUR

Poésie

PREMIERS POÈMES	1 vol.
POÈMES	1 vol.
LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS	1 vol.
LES MÉDAILLES D'ARGILE	1 vol.
LA CITÉ DES EAUX	1 vol.
LA SANDALE AILÉE	1 vol.
LE MIROIR DES HEURES	1 vol.

Roman

LA CANNE DE JASPE	1 vol.
LA DOUBLE MAITRESSE	1 vol.
LES AMANTS SINGULIERS	1 vol.
LE BON PLAISIR	1 vol.
LE MARIAGE DE MINUIT	1 vol.
LES VACANCES D'UN JEUNE HOMME SAGE	1 vol.
LES RENCONTRES DE M. DE BRÉOT	1 vol.
LE PASSÉ VIVANT	1 vol.
LA PEUR DE L'AMOUR	1 vol.
COULEUR DU TEMPS	1 vol.
LA FLAMBÉE	1 vol.
L'AMPHISBÈNE	1 vol.
LE PLATEAU DE LAQUE	1 vol.

Théâtre

LES SCRUPULES DE SGANARELLE	1 vol.

Littérature

FIGURES ET CARACTÈRES	1 vol.
SUJETS ET PAYSAGES	1 vol.
IMAGES VÉNITIENNES	1 vol.
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE	1 vol.
PORTRAITS ET SOUVENIRS	1 vol.

François Joseph

HENRI DE RÉGNIER
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

—

Romaine Mirmault

— *ROMAN* —

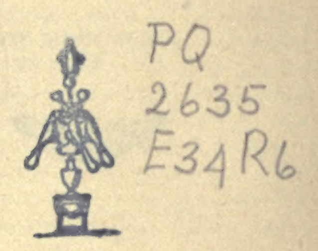


PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMXIV

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Trente-un exemplaires sur Japon impérial,
Vingt-cinq exemplaires sur Chine,
Cent trente-neuf exemplaires sur Hollande,
tous numérotés.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



A

PAUL HERVIEU

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

— André ! Mme de Vrancourt...

Tandis que Pierre de Claircy saluait, l'automobile les dépassait. Son frère André s'était penché en portant la main à son chapeau ; mais il n'acheva pas le geste commencé. L'auto des Vrancourt ne montrait déjà plus que son panneau d'arrière et sa lanterne basse filant à ras de terre, devant la victoria distancée, qui continuait à rouler doucement dans l'avenue des Champs-Élysées, au trot de son vieux cheval. Bien calé sur les coussins du fond, à côté d'André de Claircy, M. Antoine Claveret regardait Pierre de Claircy, assis sur le strapontin. Tout en parlant, Pierre de Claircy avait tiré une cigarette de son étui. Prestement, il fit craquer une allumette, dont la vive lueur illumina, un moment, sa figure rieuse. Pierre de Claircy avait les joues rondes, le nez droit, les lèvres ombrées d'une légère moustache brune. Ses yeux brillaient sous des sourcils bien fournis. Du chapeau, un peu incliné en arrière, une grosse mèche descendait sur le front. Tout le visage était de proportions heureuses,

malgré que le menton fût un peu court. M. Claveret et André le considéraient avec plaisir, sa cigarette aux lèvres, une fleur à la boutonnière, les mains posées sur la pomme de sa canne. Les mains de Pierre de Claircy étaient fines et nerveuses, faites pour saisir et pour caresser. Un geste rapide les décroisa :

— C'est tout de même beau, Paris! Regarde donc, André...

Et Pierre de Claircy désignait à son frère la longue avenue en pente dévalant entre deux lignes de feu, sous un ciel constellé. La voiture, en effet, tournait sur la place de l'Etoile, d'où d'autres cordons de lumières divergeaient à travers la nuit. A leur centre, se dressait l'Arc massif, quadruplement évidé. Avec ses puissantes assises, sa carrure monumentale, il donnait vraiment une idée de force et de victoire, mais cette impression héroïque et guerrière était, ce soir-là, comme attendrie par la chaude douceur de la magnifique nuit de juin qui appelait vers le Bois la file mouvante des équipages et le piétinement des promeneurs. Elle leur promettait l'obscure fraîcheur des ombrages, l'odeur nocturne des feuilles. Ce soir-là, il faisait bon vivre. Cette douceur parfumée de l'air, cette bonté de l'existence, André de Claircy les ressentait en silence. Il ne les éprouvait pas avec la même ardeur que son frère. Il n'avait pas, il n'avait jamais eu l'impatience à vivre de ce jeune homme aux mains

avides et nerveuses, au cœur hâtif et désireux, mais il n'était pas insensible à la vivante beauté de cette nuit d'été. Quelque chose de très doux le pénétrait, le détendait. L'image de Mme de Vrancourt lui traversa l'esprit. Il regretta de ne l'avoir pas, tout à l'heure, entrevue, lorsque l'œil rapide de Pierre la lui avait signalée au passage. C'eût été à lui, cependant, de pousser l'exclamation joyeuse par laquelle son frère l'avait averti de la rencontre. Comme il était distrait!

Il s'en voulut un peu de cette distraction, et, négligemment, il demanda à Pierre :

— Tu es sûr que c'était bien Mme de Vrancourt?... Elle ne devait pas venir, ce soir...

Pierre de Claircy jetta sa cigarette :

— Tout à fait sûr... il y avait aussi une autre dame dans l'auto, mais je n'ai pu voir qui ...

André de Claircy repartit :

— Nous aurons bien de la chance, si nous la retrouvons, avec tout le monde !

En effet, une foule inusitée remplissait le large trottoir qui longe l'avenue du Bois. Le flot des promeneurs se mouvait dans l'ombre, derrière une digue de badauds qui se pressaient pour regarder passer les voitures. Elles devenaient de plus en plus nombreuses, si bien qu'à la grille de la porte Dauphine la victoria dut s'arrêter devant le bâton levé d'un agent. Pierre de Claircy, impatient, s'agitait :

—C'est assommant. Nous allons manquer le com-

mencement du spectacle, et vous en serez inconsolable, cher monsieur Claveret, car il vous faudrait aller jusqu'à Bornéo pour avoir une seconde représentation.

M. Claveret souriait :

— Attends, calme-toi, mon petit Pierre, nous ne serons pas les derniers, mais quelle cohue cela va être ! Décidément, Paris aime les rois, même lorsqu'ils portent un anneau dans le nez et sont couleur de pain d'épice !

Depuis une semaine, les Parisiens accueillaient de vivats enthousiates le sultan de Timoloor, hôte de la République française. Dès son arrivée, le prince malais était devenu populaire. La foule s'était éprise de ses brillants et bizarres costumes, de son énorme turban de mousseline et de soie, surmonté d'une aigrette étincelante, de son jaune visage aux yeux à demi fermés, comme d'un rire silencieux et énigmatique. Certes, ce sultan n'était pas un très grand monarque, et l'île océanienne sur laquelle il régnait avec un despotisme anachronique ne pesait pas d'un poids décisif dans les destinées du monde, mais, néanmoins, il était le maître incontesté d'une terre volcanique et brûlante où poussaient des fleurs étranges, où les serpents monstrueux glissaient parmi les herbes géantes, où le tigre miaulait en d'inextricables forêts, où des singes gigantesques se balançaient aux lianes, tandis que, dans l'air embrasé, volaient des oiseaux

merveilleux et de prodigieux papillons. Sa domination s'étendait sur des pagodes bariolées, pleines de dieux difformes et d'idoles baroques, sur des villes lacustres ou marines, aux noms éclatants et sonores, sur un peuple à la fois indolent et cruel, d'une civilisation en même temps primitive et raffinée où des délicatesses saugrenues se mêlaient à de farouches usages.

Tout cela créait au sultan de Timoloor une popularité incontestable, faite de curiosité et d'étonnement. Paris prenait plaisir à voir ce visiteur singulier qui délaissait, pour quelques mois, sa sauvage patrie afin de s'initier à notre vie d'occident, mais qui avait amené avec lui ses ministres, ses gardes, ses cuisiniers, ses fétiches et ses animaux familiers, parmi lesquels on comptait une quinzaine de petites danseuses, jaunes comme de l'or, vêtues de voiles endiamantés, chaussées de babouches pointues et coiffées de tiares toutes tintinnabulantes de clochettes d'argent. Et elles ne contribuaient pas peu au succès du sultan de Timoloor auprès des Parisiens, ces mignonnes poupées exotiques, toutes bruissantes de soie et de métal, aux attitudes hiératiques et aux gestes maniérés! Et c'était elles que le monde officiel et élégant était convié, ce soir-là, à voir danser en leurs atours sonores, sur le Théâtre de verdure du Pré-Catelan, exhibition à laquelle le sultan assistait en personne et qui remplissait le Bois nocturne d'une animation inaccoutumée.

Cependant la victoria s'était remise en marche. Pendant quelques instants, le cheval put trotter, car la foule des voitures se divisait pour gagner le Pré-Catelan par des voies différentes, mais, bientôt, il fallut reprendre le pas. En effet, l'encombrement devenait extrême. On n'avançait qu'avec lenteur. Parfois, un arrêt immobilisait la quadruple file des véhicules qui semblaient soudés les uns aux autres, roues à roues, portières à portières, lanternes à lanternes, pour le grand plaisir des badauds massés aux lisières du sous-bois et qui saluaient de plaisanteries ou d'approbations les messieurs en habit noir et les femmes en toilette de soirée. Ces propos populaires accompagnaient le craquement des harnais, le battement des moteurs. Parfois, un rapide silence se faisait. Le feuillage palpitait doucement et il passait dans l'air des odeurs de gazon foulé, d'écorce tiède, mêlées à des senteurs de cuir et à des parfums féminins.

Aux abords du Pré, des sergents de ville et des gardes municipaux à cheval assuraient le service d'ordre. M. Claveret et ses compagnons, ayant mis pied à terre, parvinrent assez aisément jusqu'à l'entrée du Théâtre de verdure. Là, ils durent prendre rang, dans la queue qui grossissait de minute en minute. On se pressait. Il y avait des poussées, des récriminations, des reconnaissances, des saluts échangés, des mains tendues. On piétinait. Peu à peu, cependant, on approchait du con-

trôle. Le coin de leurs cartes bleues déchiré, M. Claveret, André et Pierre de Claircy se trouvèrent enfin à l'intérieur des barrières. Devant eux, la pente naturelle du terrain descendait vers la scène que l'on apercevait éclairée par une rampe électrique et dont les arbres composaient le décor sylvestre. De chaque côté de l'allée centrale et jusqu'aux talus gazonnés qui fermaient l'enceinte, s'alignaient des rangées de chaises solidement liées les unes aux autres et dont la plupart étaient déjà occupées. Cela formait un immense parterre d'où montait une rumeur bourdonnante dans laquelle se distinguaient des rires et des éclats de voix. Tout en cherchant, à droite et à gauche, des sièges libres, M. Claveret et les Claircy atteignaient le milieu de l'allée, quand Pierre de Claircy avisa trois places disponibles. Deux dames grommelantes et un monsieur, avec une énorme rosette à la boutonnière, laissèrent sans plaisir passer les nouveaux venus.

Comme l'avait dit, tout à l'heure, M. Claveret, ils n'étaient pas les derniers. En effet, le théâtre continuait à s'emplir. Les survenants parvenaient avec de plus en plus de peine à se caser. Tout à coup, au delà des barrières, des protestations violentes s'élevèrent. Les agents ne laissaient plus entrer. Les retardataires en seraient pour leurs frais. Des gens grimpèrent sur des chaises pour mieux voir la cause du tumulte. L'assistance éprouvait une évidente satisfaction à penser qu'elle faisait partie des

privilégiés. Pierre de Claircy le constata en riant. Une des grosses dames voisines acquiesça de la tête, en lançant au jeune homme un regard sympathique. André de Claircy avait souri à la remarque de son frère, tout en cherchant s'il ne distinguerait pas dans la foule Mme de Vrancourt, mais, autour de lui, il ne découvrait que des visages inconnus.

Soudain une fanfare retentit. Sur la scène les feux électriques se croisèrent. Le public poussa une exclamation joyeuse. Debout, on saluait l'entrée du sultan de Timoloor et de sa suite.

Dans le cadre des verdures vivement éclairées, il apparaissait vraiment comme un authentique personnage de féerie. Il portait une longue robe, ouverte sur un autre vêtement tout brodé de dorures. Son volumineux turban de mousseline était sommé d'une aigrette de pierreries. Lentement, il prit place sur un fauteuil, à droite de la scène, les deux mains posées au pommeau de son sabre courbe. Autour de lui, sa suite s'accroupit sur les talons, dans un désordre pittoresque, en même temps qu'une mélodie rauque et stridente déchirait l'air de ses modulations nasillardes et tristes. Aux sons des instruments, les Danseuses s'avancèrent.

Elles marchaient, trois par trois, en se tenant par la main et elles se dirigèrent vers le sultan, à petits pas menus et légers. Puis, arrivées devant lui, elles se prosternèrent. Un coup de gong les faisait se relever et, à mesure, elles allaient se grou-

per au fond de la scène. Quand elles y furent toutes réunies, le public applaudit, et elles demeurèrent là, immobiles, petites, lointaines, étranges en leurs longs voiles safranés, avec leurs visages mats, sous les tiares brillantes. On les eût dites peintes sur la page de quelque vieux manuscrit oriental, à miniatures naïves et compliquées. Pierre de Claircy en fit la remarque à M. Claveret, qui répondit :

— Oui... regarde, on tourne le feuillet.

En effet, maintenant, devant la rampe, les petites statues d'or dansaient. C'était une danse lente, méticuleuse, docte, où le torse demeurait inerte et le visage taciturne, tandis que les bras et les jambes se mouvaient avec une élégante délicatesse. Tantôt réunies, tantôt séparées, les Danseuses accomplissaient des figures ingénieuses. Elles imitaient des rencontres, des salutations, des conciliabules. De rares accords d'instruments soutenaient les mimiques mystérieuses. C'était incompréhensible et joli, mais l'attente des spectateurs était déçue. Ces évolutions silencieuses et mesurées les déroutaient. Ils avaient espéré autre chose de plus bruyant, de plus brutal, de plus épicé, de plus excitant que ce ballet minutieux et hiératique. Ils auraient souhaité des contorsions et des gambades. Ce sultan malais qui considérait, immobile et indifférent, ces Danseuses alambiquées, n'allait-il donc pas se lever tout à coup, et, tirant son grand sabre courbe, faire rouler à ses pieds quelques-unes de ces petites têtes

jaunes tiarées d'or ? Mais non ! Enfoui dans son fauteuil, les mains au pommeau de son sabre de parade, le sultan de Timoloor, enturbané de mousseline et aigretté de pierreries, semblait s'être endormi dans un rêve !

Décidément l'ennui gagnait l'assistance. La grosse dame qui se trouvait à côté de Pierre de Claircy bâilla bruyamment. Lui-même, les petites danseuses, de l'estrade ne l'intéressaient qu'à demi. Il n'éprouvait pour ces créatures étrangères aucune curiosité sensuelle. Elles étaient quelque chose de si irréel, de si fantastique, de si lointain ! Vraiment, il fallait être M. Claveret pour s'exciter sur des poupées malaises aux tiares constellées et dont les doigts de sorcières se terminaient par d'aigus ongliers d'or !

Il cessa de les regarder. Soudain, une fanfare ramena son attention vers la scène. Elle était vide. Les Danseuses avaient disparu. Le sultan de Timoloor, debout au milieu de sa suite, se dirigeait vers le fond du théâtre. Le spectacle était fini. Les applaudissements éclatèrent auquel succéda un moment de brouhaha ; puis ce fut une débandade générale. On enjambait les chaises ; on se pressait, on se bousculait. Le public se hâtait vers la sortie avec un empressement égal à celui qu'il avait mis pour entrer. Devant cette poussée, M. Claveret fut d'avis que l'on cédât le pas aux plus impatients. Il se sentait pris d'une vague tristesse.

— Tu ne trouves pas, André, que cette scène vide

fait songer à un foyer éteint? Elles étaient gentilles, ces petites. Elles ressemblaient à des flammes dorées. Drôles de petites bonnes femmes, que penseront-elles, quand elles seront retournées dans leur pays ?

Et M. Claveret suivait en pensée les voyageuses. Bientôt le paquebot les emporterait sur les mers chaudes. Après de longs jours de traversée, elles aborderaient dans l'île natale, et la porte de la pagode sacrée se refermerait à jamais sur elles. Pendant quelques années encore, elles danseraient, puis leurs membres souples deviendraient moins agiles, leur corps léger se décharnerait, la tiare d'or vacillerait sur leur tête branlante, et c'en serait fini d'elles, comme de toutes choses vivantes, car la vie est courte, le temps passe avant que nous ayons réalisé nos rêves. Et il en est ainsi partout et pour tous, aussi bien pour ces petites Danseuses de l'Ile de Timoloor que pour chacun des spectateurs qui avaient applaudi leurs minces fantômes mouvants, exotiques et dorés !

M. Claveret, André et Pierre de Clairoy étaient sortis des derniers du Théâtre de verdure. Sur la vaste pelouse du Pré-Catelan, des groupes nombreux étaient encore disséminés, mais le plus gros de la foule s'était déjà écoulé. On entendait, au loin, le roulement des voitures et le grondement des autos qui s'éloignaient. Des appels se croisaient. De la prairie, une odeur d'herbe tiède émanait et

les masses des arbres, illuminés de lanternes, se dessinaient sur le ciel étoilé.

— Une véritable nuit d'Orient ! Décidément, l'été fait de son mieux pour le sultan de Timoloor, mais il faut tout de même songer à rentrer. Qu'en penses-tu, André ? Mme de Vrancourt doit être partie.

Pierre de Claircy n'écoutait pas ce que disait M. Claveret. Depuis quelques instants, il regardait une jeune femme qui errait de groupe en groupe, comme si elle cherchait quelqu'un. Pierre ne distinguait pas son visage, mais il était frappé par l'élégance particulière de son allure. Elle portait un chapeau fleuri et était enveloppée d'un large manteau flottant. Comme elle s'approchait, André de Claircy poussa une exclamation de surprise à laquelle répondit un rire franc et gai.

M. Claveret s'était retourné :

— Mais, c'est Romaine Mirmault !

— Elle-même, cher monsieur Claveret. Oui, Romaine Mirmault en personne. Avouez que vous ne vous attendiez guère à la rencontrer ici, ce soir ? Vous non plus, n'est-ce pas, monsieur de Claircy ?

Mme Mirmault s'avançait, en riant, la main tendue. Elle reprit :

— Oui, je suis arrivée, ce matin, de Marseille, où m'a débarquée, avant-hier, le paquebot de Beyrouth. Alors, comme j'avais fait une excellente traversée et dormi d'un trait dans mon sleeping,

Berthe de Vrancourt m'a proposé de venir avec elle à cette fête du Pré-Catelan. J'ai accepté, bien entendu ; seulement, voilà, je n'ai plus l'habitude de la foule, et j'ai perdu Berthe dans cette cohue. Que voulez-vous, je suis devenue une espèce de femme de harem, avec mes cinq années d'Orient... C'est votre frère, n'est-ce pas, qui est avec vous, monsieur de Claircy?

Pierre de Claircy s'était incliné. Il continuait à examiner Mme Mirmault. Elle n'était pas très grande, mais souple et bien faite. Elle avait un visage maigre, légèrement busqué, la bouche forte et gracieuse, les yeux d'un bleu sombre dans un teint de blonde, bien que ses cheveux fussent presque châtains, avec de rares reflets roux. Sa voix était douce, un peu voilée. Mme Mirmault répondait à M. Claveret, qui lui demandait des nouvelles de son mari. M. Mirmault allait très bien. En congé, il venait de quitter Damas pour un assez long voyage en Perse. Alors, ne devant pas l'accompagner, elle avait eu envie de revoir Paris, et elle était arrivée à l'improviste, sans prévenir personne. Elle était descendue à l'hôtel d'Orsay.

M. Claveret lui proposait de l'y reconduire, quand M. de Vrancourt survint.

C'était un petit homme replet et bedonnant, monté sur de courtes jambes, avec des bras pas assez longs. De loin, il les agita :

— Enfin, je vous retrouve ! Voilà une heure que

nous vous cherchons partout. Berthe s'inquiète. Elle vous attend dans l'auto. Tiens, c'est vous, Claircy ? Ma femme vous a fait, tout à l'heure, des signes désespérés, mais vous n'avez pas voulu nous voir. Ah ! bonjour, monsieur Claveret ! Bonjour, jeune homme !

Il soufflait, s'épongeait, rajustait son binocle sur son nez suant, car il était extrêmement myope. Mme Mirmault s'excusait. Elle avait été séparée de Berthe par une poussée de la foule.

M. de Vrancourt avait remis son chapeau sur sa tête chauve :

— Cela ne fait rien, je vous assure... Voulez-vous que nous allions rejoindre Berthe ?

La jeune femme s'était tournée vers M. Claveret pour prendre congé de lui. M. Claveret se récria :

— Mais nous allons tous vous accompagner pour saluer Mme de Vrancourt.

Il ne restait plus que quelques voitures, et l'on retrouva facilement l'auto des Vrancourt. Mme de Vrancourt serra longuement la main d'André de Claircy, et elle lui adressa encore un tendre signe d'adieu, quand M. de Vrancourt eut fermé la portière. Mme Mirmault se pencha également. Pierre de Claircy entrevit, encore une fois, son profil délicat et busqué tandis que l'auto démarrait. Pierre en suivit des yeux la lanterne filant au ras du sol, et, lorsqu'elle eut disparu, il rejoignit son frère et M. Claveret.

Le cocher Joseph dormait profondément sur son siège en attendant ces messieurs. Il fallut le réveiller. La victoria partit au trot de son vieux cheval. Le Bois était à peu près désert. Il s'en exhala une douce fraîcheur nocturne, quand la voiture longea le bord du lac. L'eau miroitait entre les arbres. Les trois hommes demeuraient silencieux. M. Claveret revoyait les petites danseuses dorées. Elles lui apparaissaient diminuées, minuscules, comme si elles eussent déjà regagné leur île lointaine. André de Clairey réfléchissait, tandis que Pierre répétait tout bas ces mots : « Romaine Mirmault, Romaine Mirmault. »

Et ce nom retentissait soudain dans sa pensée avec une sonorité mystérieuse et particulière...

CHAPITRE II

M. Antoine Claveret habitait, à Paris, rue de la Tour-des-Dames, la maison où il était né et où il paraissait assez probable qu'il mourrait, comme y étaient morts ses parents, son père, M. Jules Claveret, directeur au ministère des Cultes, et sa mère, Ernestine Claveret, née Tuillier. Les Tuillier et les Claveret étaient de vieilles familles parisiennes, de bonne bourgeoisie administrative et commerciale. Aussi rien ne semblait-il prédisposer le jeune Claveret à ce qui avait été le goût dominant de sa vie.

Dès son enfance, en effet, Antoine Claveret avait eu la passion des voyages. D'où cette passion lui venait-elle ? Il l'ignorait, mais, presque aussi loin que remontaient ses souvenirs, il se revoyait lisant des livres d'explorations, des récits d'aventures et de découvertes, feuilletant des atlas, des cartes. Il conservait encore une grosse mappemonde que son père lui avait donnée, lorsqu'il avait neuf ou dix ans et dont la possession convoitée avait été un des plaisirs les plus violents de son existence. A

côté de la mappemonde, il gardait aussi précieusement un exemplaire débroché, usé, taché, tant il avait été lu et relu, de *Robinson Crusoé.* Sa mappemonde et son *Crusoé* étaient, disait-il souvent, les deux objets qu'il voulait emporter avec lui dans la tombe, lorsqu'il lui faudrait rentrer définitivement dans cette terre qu'il aurait tant parcourue en imagination !

Car les voyages imaginaires de M. Antoine Claveret avaient commencé de bonne heure. Il en retrouvait les premiers souvenirs dans cette chambre de la maison familiale où, le soir, couché dans son petit lit, il se livrait en pensée à ses instincts vagabonds. C'était de là qu'il était parti mille fois pour ses rêves nomades; c'était de là qu'il organisait les grandes expéditions qui le menaient dans les contrées les plus lointaines, dans les pays les plus inconnus, ceux dont le nom l'avaient frappé au cours de ses lectures et où il réalisait enfantinement des prodiges d'audace, de ténacité et d'héroïsme.

Mais cette chambre n'avait pas été le seul théâtre des exploits précoces de M. Antoine Claveret. Le minuscule jardin de la rue de la Tour-des-Dames revendiquait sa part de gloire. Là, le jeune Claveret avait exécuté quelques-unes de ses plus belles randonnées. Le bout de gazon, le petit bassin circulaire, la tonnelle couverte de lierre avaient été aussi témoins de maintes audacieuses entre-

prises. Auprès de ce bassin, Antoine Claveret avait subi des tempêtes et des naufrages, connu les bonaces durant lesquelles on boit l'eau fade des galions en mangeant des biscuits durcis. Sur ce gazon, il avait chassé les grands fauves. Sous cette tonnelle, il avait vécu de viandes boucanées, fait le guet, le mousquet à la main et la hache à la ceinture. Au sable des allées, il avait relevé des traces de pas sauvages. Souvent, sur le banc de fer adossé au mur, il s'était assis, accablé de fatigue, tandis que se peignaient à ses yeux les couleurs, les formes, les paysages et les horizons dont sa mémoire était pleine et dont il ne devait point, hélas ! vérifier l'exactitude, mais qui ne cessèrent jamais de le hanter.

Tous ces rêves, toutes ces imaginations d'enfance, Antoine Claveret les avait emportés sur les bancs du lycée où son père l'envoya pour terminer ses études. Bien qu'il regrettât ses loisirs mouvementés, ses livres, ses cartes, sa grosse mappemonde, Antoine Claveret se prêta docilement à ce qu'on réclamait de lui. Il travailla avec une modération régulière. Sauf en géographie, où il occupa toujours la première place, il fut un élève soumis et patient, bien que quelque peu distrait. Ses études ne l'intéressaient qu'à demi, et; une fois la part faite aux exigences de la classe, il retournait à ses chères rêveries et à ses lointaines chimères. La figure du vaste monde, la diversité des contrées,

des ciels, des climats, des faunes, des flores, passionnaient ce jeune Parisien qui n'était jamais sorti de sa ville natale que pour des séjours de vacances dont ses parents réglaient le choix par des considérations auxquelles celle du pittoresque avait peu de part. D'ailleurs, Antoine se montrait assez indifférent à ces choix. Sa curiosité avait pris un tour particulier. Il s'occupait beaucoup plus des mœurs des Fuégiens ou des coutumes des Hottentots que de qui se passait autour de lui.

M. Claveret père ne s'opposait pas à des goûts si marqués. Il y voyait une heureuse diversion aux dangers qui sollicitent les jeunes gens. N'était-ce point là un passe-temps inoffensif, en somme, quoique inutile? Néanmoins, il se réservait, l'heure venue, de remettre son fils dans le droit chemin et de lui faire comprendre qu'il y a autre chose à faire dans la vie que de courir les routes, même en imagination. L'occasion de ces remontrances et de ce coup de barre se présenta naturellement, lorsque Antoine eut passé ses examens de bachelier. M. Claveret lui expliqua donc que le moment était venu de songer à une carrière et que cette carrière devait être celle de magistrat. Aussi fallait-il s'astreindre à de solides études de droit. Antoine Claveret ne fit aucune objection aux volontés paternelles. L'entretien terminé, il alla s'asseoir dans le petit jardin et considéra longtemps le bassin, le gazon, la tonnelle. Décidément; cet étroit espace demeurerait

son horizon. De la grosse mappemonde de sa chambre, il ne connaîtrait jamais que le point où le hasard l'avait fait naître, et l'immense rondeur de la terre lui resterait probablement ignorée.

M. Claveret père ne fut pas sans s'apercevoir d'une certaine mélancolie de son fils et il essaya de lui prouver que la science juridique est une belle chose, car le droit est le fondement des sociétés. Or, les événements allaient se charger de donner à M. Claveret père un démenti formidable. Au moment où Antoine préparait son doctorat, à la suite duquel M. Claveret avait promis à son fils, pour récompense, un voyage en Italie, la guerre avec l'Allemagne éclatait. Ce fut un coup dont M. Claveret père ne se releva pas. La Force primait le Droit.

Avant de devenir magistrat, il fallait être soldat. Antoine Claveret le comprit. Comme tous les jeunes gens de son âge, il partit pour le grand voyage de Berlin, mais l'étape s'arrêta à Sedan. Antoine Claveret, envoyé prisonnier à Dusseldorf, ne revint à Paris que pour recevoir le dernier soupir de son père.

Cette mort amena un nouveau changement dans les destinées d'Antoine Claveret. Mme Claveret, qui avait toujours passionnément et silencieusement aimé son mari, fut inconsolable de cette perte et reporta sur Antoine la sollicitude inquiète et taciturne dont elle entourait feu M. Claveret, avec

cette différence qu'autant elle s'était effacée devant son époux, autant elle se montra tyrannique avec son fils. Le réel et grand chagrin qu'elle éprouvait la rehaussait à ses propres yeux d'une sorte d'importance funèbre et exigeante et faisait d'elle, pour elle-même, une personne exclusivement considérable qui méritait des égards spéciaux et à qui sa douleur conférait des droits exceptionnels. Aussi la moindre infraction à ce que Mme Claveret attendait de son fils devenait-elle le sujet de récriminations rigoureuses. Antoine Claveret appartenait à la douleur maternelle et devait s'y consacrer entièrement. Mme Claveret n'admettait pas qu'il pût avoir d'autre but dans la vie que de lui servir de consolateur. Antoine, d'ailleurs, ne se déroba pas à cette tâche et fit preuve envers Mme Claveret du dévouement le plus attentif, se prêtant avec docilité à ce que l'on réclamait de lui.

La première conséquence de cette situation fut qu'il dut renoncer à la carrière que son père lui avait choisie. Son entrée dans la magistrature eût comporté un stage inévitable en province, et Mme Claveret n'eût pas accepté cette séparation. Antoine, du reste, s'accommoda aisément de ce sacrifice qui, pour lui, n'en était pas un. Il n'avait aucune ambition. Les emplois publics, que son état de fortune lui permettait de ne pas rechercher, ne l'attiraient guère. Il acquiesça donc facilement au vœu de sa mère. L'existence étroite, monotone, casa-

nière qui allait être la sienne ne l'effrayait pas outre mesure. Elle rouvrait la porte à ses chères rêveries d'enfance, à ses vagabondages imaginaires, à son oisiveté nomade. Néanmoins, comme il lui fallait une occupation plus précise, il la trouva dans l'étude de la géographie et de l'ethnographie. Il y acquit peu à peu des connaissances sérieuses et elle lui fournit le moyen de passer son temps et d'éviter les entraînements auxquels les jeunes gens oisifs sont volontiers sujets. Mme Claveret, d'ailleurs, le tenait de court sur ce dernier point et surveillait de près ses habitudes et ses relations.

Elles n'étaient ni nombreuses, ni étendues. Antoine Claveret, à vingt-cinq ans, vivait assez retiré et ce fut un événement, dans la tranquille maison de la rue de la Tour-des-Dames, que la venue d'un certain Jacques de Termond, dont Antoine avait fait connaissance pendant la guerre et qui avait été comme lui interné à Dusseldorf. A leur retour en France, ils s'étaient assez vite perdus de vue. Jacques de Termond était parti pour Rome, où il était resté quatre ans auprès d'un de ses oncles.

Pendant ce séjour, Jacques de Termond s'était pris d'un vif goût pour l'art italien, et il revenait en France pour faire imprimer une étude sur le Bernin. Se trouvant à Paris, il avait eu envie de revoir son camarade de régiment.

Jacques de Termond était un grand garçon séduisant et dégingandé qui, par un singulier hasard, eut l'heur de plaire à Mme Claveret; mais cette faveur fut de courte durée et prit fin du jour où Jacques de Termond s'avisa de vouloir persuader Antoine de l'accompagner en Italie. Cette proposition, qui réveillait chez Antoine ses anciens désirs de voyages, sous une forme cependant bien raisonnable, souleva un orage rue de la Tour-des-Dames. Aux premières ouvertures que lui fit son fils de ce projet, Mme Claveret poussa les hauts cris, puis ces cris se changèrent en larmes et en reproches. Elle fit valoir ses chagrins de veuve, ses craintes de mère, parla d'abandon et d'ingratitude. Serait-elle donc ainsi délaissée, au seuil de la vieillesse, par un fils égoïste et cruel ? Car, après ce voyage, en viendrait un autre, et Antoine finirait par abandonner son foyer, où le devoir filial eût dû, pourtant, l'attacher immuablement !

Le pauvre Antoine fut navré de ces doléances. Elles lui montraient ce que sa situation avait d'irrémédiable. Il ne se sentait pas le courage de faire de la peine à sa mère, et il comprenait qu'il lui fallait renoncer à toute velléité d'indépendance et à tout espoir de liberté. L'amour maternel est souvent égoïste, celui de Mme Claveret pour son fils était de cette sorte. Antoine déclina donc les offres séduisantes de M. de Termond et le laissa partir avec regret. Mme Claveret s'aperçut de la mélan-

colie et de la tristesse que cet incident causaient à son fils et ne fut pas sans en souffrir elle-même, car elle aimait Antoine à sa façon, qu'elle croyait la bonne. Aussi chercha-t-elle à se justifier vis-à-vis d'elle-même de sa conduite. En agissant ainsi, elle ne visait qu'au bien d'Antoine. Au fond, qu'était-ce M. de Termond ? Un aventurier, peut-être, car il ne comptait aucune parenté dans la bonne bourgeoisie parisienne. Il avait dû commettre des actions répréhensibles pour avoir ainsi séjourné quatre ans à l'étranger. Sa société n'était pas du tout celle qui convenait à Antoine. D'ailleurs, ce n'était pas, pour Antoine, le moment de « s'expatrier », comme elle disait... Il était en âge de se marier, de fonder une famille. Elle-même vieillissait ; souvent malade, elle désirait, avant de mourir, connaître ses petits-enfants.

Jacques de Termond écarté, Mme Claveret exposa ses vues matrimoniales à Antoine. Il n'y fit pas d'objection formelle, et Mme Claveret, forte de cet acquiescement, se mit en devoir de lui chercher une jeune fille digne de lui. Mme Claveret avait trouvé là une occupation qui devait être la principale durant des années et jusqu'à sa mort, car, la veille même de son trépas, Mme Claveret songeait encore à découvrir quelque bon et beau parti pour son pauvre Antoine. Or, Antoine Claveret avait, à cette époque, quarante-trois ans, et il était probable qu'il ne se marierait jamais, de même qu'il

était à peu près certain qu'il ne songerait plus à profiter d'une liberté tardive et inutile.

Antoine Claveret, en effet, en 1893, n'était plus le Claveret de 1875. La vie avait fait son œuvre et l'avait peu à peu adapté aux conditions dans lesquelles il s'était trouvé placé. Sa mère morte, rien ne l'empêchait de reprendre ses projets de jeunesse et de céder enfin à ce qui avait été son goût dominant et secret. Mais, de ce goût, les circonstances avaient eu raison. Antoine Claveret s'était peu à peu résigné à son sort.

Il savait bien qu'il ne serait jamais qu'un voyageur en chambre et un géographe de cabinet. Bien plus, l'idée du moindre déplacement lui était devenue odieuse. Il avait pris en horreur tous les moyens de locomotion et ne quittait jamais Paris. Il plaisantait le premier de cette manie, de même qu'il racontait gaiement les innombrables tentatives de mariage combinées à son intention par l'obstinée Mme Claveret et dont aucune n'avait réussi, car Antoine Claveret était demeuré vieux garçon, malgré les efforts de sa mère, dont les exigences avaient singulièrement contribué à ce résultat en faisant échouer les plans matrimoniaux les mieux agencés. Ces échecs, d'ailleurs, ne l'avaient nullement contristé. Ils lui évitaient la peine de contrecarrer les volontés de Mme Claveret. Ils lui permettaient de ne livrer à personne le secret de son cœur.

Il datait de loin, car, avant même que sa mère

songeât à le marier, Antoine Claveret avait distingué une charmante jeune fille, nommée Alice Fortin. M. Fortin avait été le collègue de M. Claveret au ministère de la justice. Mlle Fortin était délicieuse, et elle inspirait à Antoine, sinon un grand amour, du moins le sentiment qu'elle était la seule personne avec qui il lui serait agréable de passer sa vie. Mais Antoine Claveret comprenait aussi que le caractère despotique de Mme Claveret constituait un obstacle insurmontable à ce mariage. Mlle Fortin eût eu à souffrir de l'humeur difficile de sa belle-mère, et Antoine n'eût voulu, pour rien au monde, l'y exposer. Et puis, lui-même se rendait compte qu'il ne serait sans doute pas capable de faire le bonheur de cette jeune fille. Il se connaissait bien et se jugeait mal.

L'admiration et la tendresse qu'il ressentait pour Mlle Fortin l'empêchèrent de se déclarer, et un jour il apprit le mariage d'Alice Fortin avec Rodolphe de Claircy.

Par un singulier hasard, Rodolphe de Claircy se prit d'amitié pour Antoine Claveret. Sans qu'ils eussent aucun goût commun, une complète intimité s'établit pourtant entre eux. Mme de Claircy favorisa cet état de choses. S'était-elle aperçue du sentiment respectueux qu'Antoine nourrissait à son égard et lui en savait-elle gré comme d'un muet hommage? Eprouvait-elle seulement de la sympathie pour ce garçon doux et courtois? Quoi

qu'il en fût, Antoine Claveret devint le familier des Claircy et le témoin fidèle de leur bonheur. Aussi son chagrin fut-il profond lorsque Mme de Claircy mourut presque subitement en 1897. M. de Claircy ne survécut que deux ans à cette perte cruelle. Les Claircy laissaient deux fils : André, l'aîné, qui avait vingt-deux ans à la mort de son père ; le cadet, Pierre, qui en avait douze. Il ne leur restait que des parents éloignés. M. Claveret fut nommé tuteur de Pierre et devint le conseiller d'André. Il les aimait tous deux tendrement et comptait faire d'eux ses héritiers.

CHAPITRE III

André de Claircy avait éprouvé une si violente douleur de la mort de sa mère que la perte de son père le laissa presque insensible. Ce nouveau malheur sembla à André comme la continuation du premier. Les deux disparus formaient, dans son esprit, une même absence. André, doublement atteint, souffrait d'une seule blessure qui tenait tout son être et en pénétrait les profondeurs les plus intimes. Il s'était produit en sa vie un brusque arrêt, comme devant un horizon fermé.

Or, ce qui nous aide à vivre, c'est ce que nous imaginons de la vie, c'est l'avenir que nous nous créons continuellement. André de Claircy se trouvait incapable de s'inventer de nouvelles raisons d'existence. N'ayant jamais songé à la douloureuse éventualité qui se présentait, il était aussi mal préparé que possible à l'initiative que les événements exigeaient soudain de lui.

Ce qui le sauva de la détresse absolue, ce fut une circonstance tout extérieure et toute matérielle, sans quoi il eût succombé au désespoir qui l'accablait,

car il n'était soutenu ni par un goût très vif pour la vie, ni par aucune de ces affections passionnées qui nous y rattachent malgré nous. Ce qui sauva André de Claircy, ce ne fut donc ni l'amour profond de soi-même, ni l'amour d'une créature vivante. Le salut lui vint d'ailleurs et indirectement de ceux mêmes dont la perte l'atteignait si cruellement.

En effet, M. et Mme de Claircy ne s'étaient pas unis au hasard. En s'épousant, certes, ils avaient bien cédé à un certain attrait du cœur, mais ils se plaisaient aussi par la ressemblance des caractères, par un même sens de l'ordre, qu'ils portaient aussi bien dans leurs sentiments que dans leurs habitudes. D'un commun accord, M. et Mme de Claircy avaient organisé leur vie avec solidité. Tous deux détestaient l'imprévu, et ils imposèrent à ce qui les entourait ce même aspect de stabilité. Tout, autour d'eux, devait fonctionner avec une ponctualité rigoureuse. Les Claircy n'en étaient, pour cela, nullement des maniaques, mais des gens ordonnés. Chez eux, les occupations, les divertissements avaient quelque chose d'immuable. Ils ne ressemblaient en rien à un Claveret qui, lui, ne vivait d'une certaine façon que par incapacité à vivre autrement. Rien de tel chez les Claircy. Les rouages de leur existence étaient combinés selon leur gré. Ils en avaient réglé le mouvement et en tenaient la clé. On citait la maison de M. de Claircy comme un modèle de

tenue, mi-aristocratique, mi-bourgeoise, où tout s'accomplissait avec une régularité aisée, mais absolue.

Cela était si vrai que, le jour même où mourut Mme de Claircy, le dîner fut servi à l'heure exacte et que M. de Claircy eut la force de s'asseoir à cette table où il ne se devait plus jamais trouver en face d'une femme qu'il adorait. Pourtant, ce jour-là, M. de Claircy se sentait lui-même frappé à mort; mais tel était son caractère qu'il aurait cru moins honorer le souvenir de sa chère Alice s'il eût changé quoi que ce fût à leurs habitudes. S'y conformer était encore, en quelque sorte, affirmer la présence de l'absente, lui rendre un hommage qu'il ne croyait pas vain, et qui avait, en effet, sa stoïque grandeur. M. de Claircy disparu, à son tour, André se trouva donc enfermé dans une tradition domestique qui s'imposa à lui, pour ainsi dire, et dont il profita à son insu. Les images avaient été déchirées, mais le cadre subsistait.

Cette permanence de l'atmosphère familliale sauva André de Claircy, endigua, aplanit son chagrin. La douleur est un lourd poids, et tout est bon qui nous aide à le supporter. Les étais matériels y contribuent aussi bien que les appuis moraux. Rien n'est négligeable de ce qui peut alléger le cruel fardeau. Il restait à André, autour de lui, à défaut des chers visages disparus, certaines de ces figures familières par lesquelles la vie a l'air de se

continuer, ce qui nous permet d'en renouer le fil rompu. L'humble regard d'une servante, le geste d'un serviteur peuvent être des soutiens puissants. Les objets ont aussi leur part dans cet obscur travail de reconstitution où il s'agit de rassembler les brins du passé et de refaire la trame qui nous en voile les tristesses. Ces sauvegardes ne manquèrent pas à André de Claircy. Ses parents les lui avaient préparées de longue date. André de Claircy accepta le legs.

Il conserva l'appartement de la rue d'Aumale, où M. et Mme de Claircy habitaient depuis leur mariage, où Mme de Claircy avait amené avec elle sa fidèle femme de chambre Ernestine, où M. de Claircy avait introduit son fidèle valet de chambre Laurent, qui étaient devenus, à leur tour, un vieux ménage admirablement dévoué, au courant de toutes les habitudes de la famille et en état de les continuer. Ainsi entouré, maintenu, André de Claircy essaya de se remettre à vivre, d'abord timidement, puis avec plus de sécurité, bien qu'il lui restât, au fond de lui-même, une sourde méfiance contre la destinée.

A ces salutaires influences, qui, peu à peu, rattachèrent André de Claircy à la vie, se joignit la présence de son jeune frère. Pierre de Claircy avait douze ans. C'était un enfant doux, tendre et gentil. Pour André, c'était presque un inconnu et un inconnu qu'il fallait apprendre à connaître, afin de

pouvoir le diriger, le surveiller. André sentit vivement la responsabilité qui lui incombait. Un sentiment nouveau naissait en lui pour cet enfant, qui prenait tout à coup dans sa vie une importance inattendue et lui imposait une sorte de paternité indirecte et délicate.

Il parlait souvent de ces choses avec M. Claveret. Certes, M. Claveret avait profondément souffert de la perte de ses amis Claircy ; il avait profondément compati à la douleur d'André, mais cette douleur et la sienne lui semblaient, jusqu'à un certain point, naturelles. L'un et l'autre étaient d'âge à la supporter. Lui, était presque un vieux bonhomme ; André, à vingt-deux ans, était un homme ; mais Pierre, un enfant ! L'entrée de la pensée de la mort dans cette petite âme, dans cette jeune imagination, le navrait. Ah ! de ces pays lointains dont il avait tant rêvé, n'y en avait-il donc pas un où la mort n'existât pas, où les enfants ignorassent que l'on mourût ! Il se rappelait sa propre détresse, quand la nécessité de la mort s'était révélée à lui, et c'était lui qui, à son tour, avait dû la révéler, cette nécessité misérable, à cet enfant qu'il aimait.

C'était dans le petit jardin de la maison de la rue de la Tour-des-Dames que la scène avait eu lieu. Pour éloigner Pierre de la rue d'Aumale, où la pauvre Mme de Claircy agonisait, M. Claveret l'avait emmené chez lui. Pierre jouait à faire aller un bateau sur le bassin. M. Claveret, le voyant occu-

pé, était retourné aux nouvelles. Bientôt, il était revenu, les yeux rougis. Alors, Pierre s'était approché de lui et M. Claveret lui avait expliqué que sa maman était très malade, qu'il avait fallu qu'elle partît pour un long, un très long voyage. Mais le petit secouait la tête, et il s'était mis à pleurer, tout bas, doucement, comme une grande personne. Et M. Claveret avait senti que Pierre, à partir de ce jour, appartenait véritablement à la vie, qu'il était sorti de ce monde particulier de l'enfance, dont les illusions bienfaisantes venaient, hélas ! de commencer à se déchirer devant ses yeux.

Cependant il s'agissait de pourvoir à l'éducation de Pierre. Son frère et M. Claveret y veillèrent de leur mieux. On lui donna pour professeur un excellent homme, M. Ligerac. M. Ligerac se faisait fort de conduire son élève aux plus hautes destinées universitaires et de le préparer victorieusement aux examens qu'il lui plairait d'affronter. Les choses allèrent ainsi pendant deux ans, quand M. Ligerac commença à se plaindre de ce que son élève se montrait moins docile et moins appliqué. Le travail semblait avoir cessé de l'intéresser. Pierre s'ennuyait. En vain M. Claveret et André s'ingénièrent à le distraire. Enfin, M. Ligerac déclara de lui-même que l'éducation particulière ne valait rien pour certaines natures, que Pierre avait besoin de la société de garçons de son âge et qu'il conviendrait de le mettre demi-pensionnaire dans un lycée. M. Ligerac lui

servirait de répétiteur et ne le perdrait pas de vue.

Le lycée produisit d'excellents résultats. Pierre travailla avec plus de goût, mais ses façons changèrent. Autant il avait été doux et docile, autant il devint turbulent et décidé. Pierre avait simplement respiré l'air ambiant, et, comme ses camarades, il ne rêvait plus que vie active, exercices, sports. Il devint habile à quelques-uns et plein d'admiration pour tous les autres. A dix-huit ans, Pierre de Claircy était escrimeur adroit, bon cavalier, joueur de golf et de tennis émérite. Il devint aussi bachelier, mais il était infiniment moins fier de ses diplômes que de ses records. Il proclamait la supériorité de l'action sur le rêve et le mépris de l'intellectualisme. Seulement,comme il était intelligent et gentil, il ne donnait pas à ses opinions une forme tranchante et péremptoire, convaincu très sincèrement,néanmoins,que l'on assistait en sa personne à un cas représentatif de l'instinct unanime qui pousse la jeunesse actuelle à s'adapter franchement aux conditions de l'existence moderne et à accepter courageusement les exigences de l'heure présente.

Cet état d'esprit fit que Pierre de Claircy vit venir sans appréhension le moment d'accomplir son service militaire. Le jeune dragon s'y comporta fort bien. Pierre de Claircy ne se destinait-il pas à l'action, et cela, par goût, par raisonnement, par con-

viction, par une sorte d'entraînement général auquel il participait volontairement, par conformité avec l'exemple de son entourage, par communauté avec l'élan juvénile contemporain? Car, sur ce point, il n'obéissait pas à une tradition de famille. Les Claircy, de vieille race parlementaire, n'avaient jamais manifesté aucun esprit d'aventure. Il cédait donc plutôt à un mouvement d'opinion contagieuse, dont il subissait l'influence. Comme les jeunes gens de son âge l'action le tentait, sans qu'il eût pourtant trouvé le sens où s'exercerait la sienne. Où tourner son activité? A quoi appliquerait-il cette énergie dont il sentait en lui l'aiguillon?

Souvent André de Claircy, quand il songeait à l'avenir de son frère, se posait cette même question. Il s'avouait peu apte à y trouver réponse, n'ayant pas éprouvé les mêmes inquiétudes et les mêmes sollicitations. Il était d'une autre génération. Deux ans après la mort de son père, au moment où, sur le conseil de M. Ligerac, Pierre fut mis au lycée, André de Claircy avait été attaché au service des archives du ministère des Affaires étrangères. Cette situation lui semblait conforme à ses aptitudes. Elles le portaient à s'accommoder d'un travail ordonné et méthodique auquel l'adaptaient, aussi bien qu'une influence héréditaire, certaines dispositions de sa nature intime.

Quoique cependant les paperasses diplomatiques l'intéressassent et que leur maniement le

divertît, André de Claircy ne pouvait s'empêcher parfois de contempler avec une certaine pitié leur séculaire amas. Que d'efforts, d'ambitions, d'intrigues ne représentaient-elles pas ! Que de mains fiévreuses et rusées les avaient griffonnées ! Quelle somme prodigieuse d'activité s'accumulait en leurs grimoires immobiles ! Parfois, dans le silence de cette nécropole, André croyait entendre sortir de ce monceau de dépêches et de rapports comme un bourdonnement de colloques, d'entrevues, de négociations. Il réentendait la rumeur courtoise et passionnée des discussions. Ces feuilles de papier, venues de tous les coins du monde, avaient, en leur temps, décidé de la paix ou de la guerre, des grands intérêts des Etats, du destin des rois et des peuples ; et toute cette fièvre ne vivait plus que dans la mémoire des historiens, toutes ces agitations ne faisaient même plus palpiter les feuillets qui les avaient contenues. Des centaines d'hommes s'étaient évertués à ce jeu enivrant et vain. Et André de Clairey, tout en en sentant la vanité, admirait le labeur formidable que cette vanité avait produit. Comme il se jugeait chétif, lui, en sa demi-oisiveté bureaucratique ! Evidemment il n'avait pas été créé pour prendre part aux affaires du siècle, et, cependant, il n'était ni un indifférent, ni un égoïste. Il eût aimé être utile à ses semblables. Il aurait souhaité se dévouer à une idée, servir une cause, mettre toutes ses for-

ces dans un sentiment généreux. Mais quand, cet élan passé,il s'examinait,il était obligé de se reconnaître plus enclin au sacrifice qu'à l'action. Physiquement, d'ailleurs, rien ne l'y prédisposait. Sans être de mauvaise santé, il n'était pas extrêmement robuste. Ni timide, ni lâche, il manquait de hardiesse, de décision. Le danger ne l'eût pas effrayé, mais il ne l'attirait point. Et pourtant il ne tenait pas à la vie. Il lui semblait que la sienne ne valait qu'en vue d'un but qu'il ignorait. André de Claircy se sentait, pour ainsi dire, disponible, dans un état d'attente et comme prêt à obéir au moindre clin d'œil de la destinée.

André de Claircy poursuivait souvent ce genre de rêveries. Elles donnaient à son visage régulier et grave quelque chose de fermé et de lointain. André de Claircy était fort apprécié par ses collègues pour la distinction de ses manières, la sûreté de ses relations, sa ponctualité dans le service,moyennant quoi on lui passait volontiers sa réserve un peu hautaine, son air distant...

— Eh bien, mon cher Claircy, venez-vous, il est cinq heures.

André de Claircy sursauta légèrement et leva la tête. Son collègue, M. François Jauret, le monocle à l'œil, le considérait en souriant. Jauret arrivait toujours le dernier au ministère et en partait le premier. Il continua :

— Mais oui, venez donc. On dit que les « Ventre-Saint-Gris » vont faire une manifestation, place de la Concorde, sur le passage du sultan de Timoloor. Ce sera drôle. Allons donc voir ça, si vous n'avez rien de mieux à faire.

Les « Ventre-Saint-Gris » étaient une association de jeunes gens qui, sous couleur de réaction, profitaient de tous les prétextes pour faire tapage dans les rues, casser les réverbères, bousculer les passants et finir leur journée ou leur nuit au poste. Ennemis jurés de la République et des institutions démocratiques, ils travaillaient à donner à la France un roi de leur façon, et ils avaient choisi pour prétendant légitime le personnage à la Naundorff qui se faisait appeler le duc de Pignerol, en souvenir du Masque de Fer, de qui il disait descendre en ligne directe et, par là, de Louis XIV, dont le fameux prisonnier masqué eût été le frère jumeau. La cause du duc de Pignerol avait recruté de nombreux partisans parmi la jeunesse surtout, partisans mi-fumistes, mi-convaincus qui se groupaient sous le nom de « Ventre-Saint-Gris » pour le triomphe de la future restauration et dont la propagande bruyante divertissait le public, sans inquiéter autrement le gouvernement. Les « Ventre-Saint-Gris » tenaient des meetings, organisaient des conférences, apposaient des placards, provoquaient quelques tumultes et publiaient un journal où personne n'était ménagé. François Jauret était

un lecteur indulgent et narquois de cette feuille dont les violences naïves l'amusaient sans le convaincre. Il reprit, tandis qu'André de Clairey se levait et refermait le dossier qu'il achevait de classer :

— Oui, il paraît que les « Ventre » veulent enlever les danseuses du sultan et les baptiser dans l'eau des bassins de la place. La tentative est intéressante, seulement les choses n'iront pas toutes seules. Il y aura certainement du grabuge. Allons voir ça. J'adore qu'on prenne les gens au collet et qu'on les passe à tabac. C'est un des divertissements de la vie moderne. Et puis cela donne l'impression qu'il y a encore une « force publique », et je ne sais rien de plus rassurant.

Comme André de Clairey et François Jauret descendaient l'escalier du ministère, Jauret se retourna vers son collègue :

— Dites donc, Clairey, j'espère que votre jeune frère n'est pas parmi les manifestants. On m'a dit qu'il coquetait avec les « Ventre-Saint-Gris » et qu'il est assez lié avec leur chef, Ferdinand de la Motte-Garay, un drôle de toqué que j'ai rencontré quelquefois. Non, tant mieux ! Ce serait tout de même ennuyeux pour vous s'il se faisait pincer dans cette bagarre...

Ils avaient traversé le pont de la Concorde. Quelques pelotons de sergents de ville en occupaient les abords, mais c'était à l'autre bout de la place que se massaient les curieux. Une foule assez com-

pacte se trouvait réunie afin de voir le sultan de Timoloor quitter l'hôtel Crillon pour se rendre à la gare de Lyon. Parmi les badauds, on remarquait, dispersés, quelques « Ventre-Saint-Gris », reconnaissables par leurs feutres à la Henri IV. André de Claircy et François Jauret s'arrêtèrent auprès d'une des fontaines dont le bassin devait servir de cuve baptismale aux danseuses du sultan. Ils étaient là depuis quelques instants, quand Jauret, en riant, poussa le coude d'André de Claircy :

— Voyez donc, mon cher, ah ! par exemple, elle est bien bonne. Voici qu'on arrête l'eau.

André de Claircy regarda. La vasque supérieure achevait de déborder en s'égouttant. Les gros poissons que tenaient par les ouïes les tritons et les sirènes de bronze demeuraient gueule béante, le jet qu'ils lançaient rentré au fond de la gorge. A ce moment, une clameur retentit. Le sultan montait dans son landau. Escortée de gardes municipaux, la voiture se mettait en marche. Aucune autre ne la suivait. Pour éviter la manifestation annoncée, la suite du sultan, y compris les danseuses, avait été conduite à la gare préalablement. Les Parisiens ne reverraient plus, une dernière fois, les petites idoles dorées qu'ils aimaient à acclamer. Seul, le sultan de Timoloor, sous son gros turban de soie et de mousseline, disparaissait vers la rue de Rivoli.

Cependant la foule dépitée s'agitait avant de se disperser. On commentait le coup du préfet de

police. Soudain, les « Ventre-Saint-Gris », groupés sur un des terre-pleins de la place, entonnèrent leur chant de ralliement. Ce fut le signal de la bagarre. Des protestations s'élevèrent. Les « Ventre » ripostèrent par des bordées de sifflets. Une nuée d'agents se précipita. André de Claircy vit des cannes levées. Les sifflets redoublèrent, mêlés de vocitérations. Cette fois, la police chargeait pour de bon. Le choc fut brutal. Bientôt les « Ventre-Saint-Gris » se débandèrent. Plusieurs passèrent en courant auprès d'André de Claircy et de François Jauret. L'un d'eux s'arrêta une minute et plongea son mouchoir dans le bassin de la fontaine pour « baigner » son œil poché. François Jauret le considéra avec sympathie et le montra à André de Claircy :

— A-t-il de la chance de pouvoir trouver agréable de recevoir des horions en l'honneur de Mgr le duc de Pignerol, petit-fils du Masque de fer! Ah! c'est beau, la jeunesse, ventre saint-gris!

Et François Jauret rajusta son monocle sous son sourcil, dont la contraction dessinait au coin de l'œil la précoce patte d'oie du sceptique.

CHAPITRE IV

Du palier, Romaine Mirmault poussa le bouton de descente pour renvoyer l'ascenseur. L'appareil s'effondra avec un bruit doux. A la porte qui faisait face à la cage grillée, Mme Mirmault sonna :

— Mme de Vrancourt est-elle chez elle?

Le domestique qui ouvrait s'inclina :

— Oui, madame, madame la comtesse est au jardin; si madame veut bien passer par ici.

Romaine Mirmault traversa une assez longue galerie. Deux grandes bibliothèques l'occupaient tout entière. Derrière leurs treillages de cuivre, les volumes montraient leurs reliures sombres ou vives. Mme Mirmault se serait volontiers arrêtée, car elle aimait les livres, mais le valet de chambre s'effaça pour la laisser passer. Au bout d'un couloir que tapissaient des rayons chargés de brochures et de revues, une porte donnait accès à un étroit escalier.

— Si madame veut bien monter...

Chauve, gros, joufflu, il n'avait évidemment aucune envie de faire lui-même l'ascension. Il ajouta :

— C'est tout droit.

Mme Mirmault lui adressa un petit signe de remerciement et posa sur la première marche son pied chaussé de daim gris. Au haut de l'escalier, elle se trouva en plein air.

Le jardin de Mme de Vrancourt était un jardin suspendu.

Le confort de cette maison moderne, construite sur l'emplacement d'un vieil hôtel du quai Voltaire, par sa situation au bord de la Seine et surtout par ce jardin aérien d'où l'on avait une vue admirable, avait tenté Mme de Vrancourt. Si Berthe de Vrancourt n'aimait guère la campagne, elle se plaisait aux horizons de Paris, et les fleurs qu'elle dédaignait, quand elle était à son château d'Argimon, dans l'Aisne, lui semblaient infiniment agréables sur cette terrasse urbaine. Mme de Vrancourt l'avait fait aménager avec beaucoup de goût. Des arbres verts taillés s'y dressaient en de grands pots de terre sanguine et ocre. Ils entouraient une sorte de tonnelle enguirlandée. C'était un vrai jardin, avec des plates-bandes de fleurs. On y trouvait des chaises longues indolentes et un hamac paresseux. L'été, Mme de Vrancourt y passait chaque jour plusieurs heures. L'hiver même, elle ne l'abandonnait pas et s'y étendait, couverte de fourrures, à l'air vif du matin ou au clair soleil d'un beau midi...

De son hamac, Mme de Vrancourt poussa une exclamation joyeuse :

— Bonjour, ma petite Romaine, c'est gentil d'être venue de bonne heure.

Mme de Vrancourt s'était levée de sa couche oscillante et pour aller au-devant de son amie. Berthe de Vrancourt était grande et de taille harmonieuse. Son visage, sans être régulièrement beau, plaisait par une charmante expression de bonté, de douceur et de calme, par un air de bienveillance tranquille répandu sur ses traits. Elle installa Romaine Mirmault dans un large fauteuil d'osier, auprès d'un guéridon chargé de boissons fraîches, de fruits et de sucreries :

— Voulez-vous boire quelque chose, Romaine? Il fait très chaud aujourd'hui...

Il faisait chaud, en effet, dans le jardin suspendu de Mme de Vrancourt.

C'était une de ces journées de juin, pesantes et voilées, derrière la brume légère desquelles on sent le soleil vigilant, prêt à se montrer. Le ciel était d'un gris brillant. Au delà de la Seine, la façade du vieux Louvre s'étendait comme amollie et vague. On respirait une odeur de poussière subtile où se mêlait un parfum de fleurs. Une grosse rose musquée, au treillage de la tonnelle, embaumait. Comme Romaine considérait la rose sans répondre, Mme de Vrancourt lui dit en riant :

— Elles doivent vous paraître bien maigres, nos roses de France, ma petite Romaine, à vous qui venez de Damas! J'ai lu dans Loti que vos jardins

de là-bas sont magnifiques. Cela a dû vous rendre difficile, et mon parterre sur le toit doit vous sembler bien comique. Mais que voulez-vous, nous ne sommes pas en Orient ! Je n'ai pas à vous offrir de confitures des Mille et une nuits, mais prenez donc un peu d'orangeade.

Romaine Mirmault sourit. Mme de Vrancourt, d'un broc de cristal, versa dans un verre l'orangeade dorée. Romaine s'était accoudée à la balustrade de pierre de la terrasse. Elle songeait. Ce n'était plus Paris qu'elle avait sous les yeux, avec ses toits aigus ou bombés d'ardoises ou de zinc, avec ses clochers et ses cheminées ; ce qu'elle voyait en imagination, ce qu'elle évoquait soudain en son souvenir, c'était une ville différente et singulière, des rues étroites, désertes ou grouillantes, où s'ouvraient de larges places nues, des jardins ombreux retentissants de fontaines ; une ville où s'arrondissaient les coupoles courbes des mosquées, où se fuselaient les colonnes des minarets ; une ville lumineuse, fauve et rose, que prolongeaient des verdures fleuries, qu'entouraient de grands espaces de sable ; une ville avec ses bains et ses bazars, ses ânes et ses chameaux ; une ville peuplée de gens à turbans ou à fez, vêtus de robes multicolores ; une ville mystérieuse où les femmes allaient voilées et où flottait dans l'air une odeur de cuir et de fleurs, d'encens et d'urine, qui est l'odeur inoubliable de l'Orient. Et, tout à coup, Romaine Mirmault re-

grettait presque cette lointaine Damas où elle vivait depuis cinq ans et que cependant elle avait quittée, pleine de joie à la pensée de retrouver Paris, ce Paris qui s'étendait là devant elle, immense, confus, mystérieux, lui aussi, en sa paresse de Juin, sous son voile de brume tiède, légère et subtile.

Mme de Vrancourt était venue s'accouder à la balustrade, à côté de Romaine Mirmault. Tendrement, elle lui avait passé un bras autour de la taille. Elles demeurèrent ainsi un instant silencieuses.

— Allons, Romaine, venez boire votre orangeade. Je suis contente de vous voir ici et que nous puissions causer un peu tranquillement. Jusqu'à présent, nous avons toujours été dérangées. J'ai beaucoup de choses à vous dire, mais, d'abord, j'ai un reproche à vous faire. Pourquoi voulez-vous habiter à l'hôtel au lieu de vous installer chez moi ?

Romaine Mirmault fit un geste évasif. Mme de Vrancourt reprit :

— Après tout, vous avez peut-être raison. Vous avez envie d'être libre, d'aller et de venir comme il vout plaît. C'est bien naturel, quoique ici vous eussiez vécu à votre guise. Par exemple, ce qui m'étonne davantage, c'est que vous ne m'avez rien écrit de ce projet de voyage. Il est vrai que vous n'êtes guère écriveuse. Tenez, je n'ai pas reçu plus de quatre ou cinq lettres de vous depuis un an, et encore de simples billets ! Cela m'a fait un peu de

chagrin, Romaine; j'ai cru que vous ne m'aimiez plus.

Romaine Mirmault protesta :

— Il ne faut pas m'en vouloir de mon silence, Berthe. Je pensais à vous très souvent, mais je suis paresseuse. Et puis, j'étais si loin ; je menais une vie si différente de la vôtre. Il aurait fallu vous expliquer la mienne, et je ne savais pas. Et puis, en Orient, le temps passe si bizarrement, à la fois si vite et si lentement !

Elle parlait, de sa douce voix, un peu sourde. Mme de Vrancourt la regardait. Toutes les femmes, même les meilleures, sont curieuses. Romaine, en ce moment, intéressait particulièrement Berthe de Vrancourt pour diverses raisons.

Le long séjour qu'elle venait de faire dans un pays étranger lui donnait aux yeux de son amie un attrait particulier, un certain mystère attirant. Berthe de Vrancourt, en revoyant Romaine, avait presque été étonnée qu'elle ne fût pas habillée à la turque. Mais non. Romaine était toujours la Romaine d'autrefois, élégante et discrète. Sa toilette n'avait rien d'excentrique, ni de démodé. On trouvait donc des robes et des chapeaux au goût du jour à Damas ! Mais pourquoi Romaine avait-elle ainsi brusquement quitté Damas et était-elle venue à Paris ? Mme de Vrancourt lui posa la question.

Romaine répondit avec simplicité qu'elle avait déjà plus d'une fois songé à faire ce voyage. L'été

est très chaud à Damas, et, à plusieurs reprises, il avait été question de l'aller passer en France, mais M. Mirmault préférait, pour ses congés annuels, Constantinople. On s'installait à Thérapia. L'endroit est très charmant et l'air vif du Bosphore est très agréable. M. Mirmault s'y plaisait beaucoup. Ce déplacement présentait, en outre, l'avantage de ne pas trop l'éloigner de son poste et de ne lui pas faire quitter sa chère Turquie. Durant leur dernier séjour à Thérapia, M. Mirmault avait formé le projet qu'il réalisait en ce moment, celui d'un voyage de six mois en Perse. Il avait bien offert à Romaine de l'emmener avec lui, mais les difficultés pratique s'y opposaient. Alors, de lui-même, il avait engagé sa femme à aller à Paris se distraire un peu. La chose ayant été décidée assez brusquement, Romaine n'avait fait qu'un saut de Damas à Beyrouth, où elle était arrivée juste pour prendre le paquebot de Marseille.

Et elle ajouta en riant :

— Vous voyez, ma chère Berthe, que ce n'est pas plus difficile que cela. Cependant, tout de même, il y a quinze jours, quand je regardais, de mon jardin, le soleil se coucher sur Damas, je ne pensais guère que je serais si tôt en train d'attendre le crépuscule parisien sur le toit d'une maison du quai Voltaire! Mais voilà, c'était écrit, comme disent les musulmans. Allah l'a voulu ainsi, et ainsi en a disposé mon maître et seigneur, Etienne Mirmault.

Ces derniers mots furent dits avec une ironie qui frappa Mme de Vrancourt :

— Eh bien, Romaine, votre maître et seigneur a eu là une excellente idée, bien qu'il ait dû regretter de partir sans vous pour ce voyage de Perse.

Romaine Mirmault releva, avec un peu de brusquerie, sa figure fine et busquée :

— Mon mari ne regrette rien, ni personne, quand il s'agit de voir des mosquées, des faïences et des tapis. Il me préfère de beaucoup ses chères turqueries. Il a sans doute raison, et tout est bien ainsi.

Romaine Mirmault se tut. Il y avait eu un peu d'amertume dans sa voix. Mme de Vrancourt la considérait, puis, doucement, elle lui prit la main et lui dit :

— Ah ! ma pauvre petite Romaine, vous aussi !

M. de Vrancourt était un mari négligent. Certes, Octave de Vrancourt n'était pas un méchant homme, et il témoignait à sa femme beaucoup d'estime et de respect. Il avait même été amoureux d'elle, l'ayant épousée sans dot, ce qui a toujours été admis comme une preuve d'amour, mais cet amour ne fut pas de longue durée. M. de Vrancourt en était vite revenu à la passion principale de sa vie, c'est-à-dire aux soins qu'il donnait à sa bibliothèque. Cette bibliothèque, dont il était fier, lui avait été léguée par son oncle, le marquis d'Argimon, avec

le château qui la contenait, et M. de Vrancourt ne cessait de l'augmenter d'achats importants. M. de Vrancourt, réellement, ne vivait que pour ses livres. Par quelle singulière aberration s'avisa-t-il, un beau jour, que ses livres ne suffisaient pas à son bonheur, et comment cette idée saugrenue le conduisit-elle à se marier ? C'est ce qu'il n'aurait pu dire lui-même, mais ce qui, cependant, avait eu lieu. Pendant quelque temps, M. de Vrancourt délaissa ses chers volumes pour faire sa cour à la belle Berthe de Versigny. Une fois agréé, une fois le mariage conclu, il amena sa jeune femme à Argimon, avec les meilleures intentions de la rendre heureuse ; mais la passion livresque n'avait pas tardé à le reprendre tout entier, et Berthe de Vrancourt comprit qu'elle avait affaire à une manie incurable. Alors, loyalement, elle essaya de s'intéresser à ce qui passionnait si profondément son mari, mais la bibliophilie est un plaisir qui ne s'apprend pas, et Berthe de Vrancourt ne fut pas touchée par la grâce. Son incompétence demeura irrémédiable. Certes, elle était bien capable d'apprécier la beauté d'une reliure ou la pureté d'un texte, mais c'était tout, c'est-à-dire à peu près rien, la bibliophilie tournée en bibliomanie étant tout autre chose, on ne sait quoi d'inexprimable et d'infiniment mystérieux, dont l'attrait absorbait complètement M. de Vrancourt et lui faisait trouver les heures brèves. Par contre, celles de sa femme coulaient moins vite

dans ce château d'Argimon, dont elle supportait mal le vide et la solitude.

Ce ne fut pourtant qu'après un séjour de quatre ans à Argimon que Mme de Vrancourt obtint de son mari de venir habiter Paris une partie de l'année. M. de Vrancourt consentit, non sans difficultés, à cet arrangement. Argimon, heureusement, n'est qu'à quelques heures de Paris, et M. de Vrancourt pouvait aisément s'y transporter, quand le temps lui durait trop de sa chère bibliothèque. Bientôt, même, ses escapades livresques à Argimon lui parurent délicieuses. C'était d'ailleurs les seules qu'il se permît. M. de Vrancourt était aussi indifférent aux autres femmes qu'à la sienne.

Mme de Vrancourt n'avait donc pas regretté Argimon; cependant les deux dernières années du séjour qu'elle y avait fait s'étaient embellies du voisinage de Romaine. A la mort de son père, M. de Termond, survenue à Rome en 1903, Romaine de Termond, orpheline et sans autres parents que ses cousines, Mlles de Gerdières, était venue se réfugier chez elles, dans la propriété qu'elles habitaient à quelques lieues d'Argimon, et qui s'appelait la Foulerie. La proximité d'Argimon et de la Foulerie avait mis en rapport Mlles de Gerdières et Mme de Vrancourt. Dès qu'elles se connurent, Berthe de Vrancourt et Romaine Mirmault se prirent d'amitié l'une pour l'autre.

Romaine, triste, abandonnée, intéressa Berthe,

dont la charmante bonté de cœur ne demandait qu'à s'exercer. Une liaison assez intime s'ensuivit, malgré une petite différence d'âge. Romaine avait dix-huit ans lorsqu'elle vint s'établir à la Foulerie, et Berthe de Vrancourt avait cinq ans de plus qu'elle. Romaine et Berthe se voyaient presque chaque jour, tantôt à Argimon, tantôt à la Foulerie. Et c'étaient entre elles des conversations infinies.

Le mariage en était un des sujets coutumiers. Bien que Berthe de Vrancourt dût convenir que le sien n'était pas ce qu'elle avait rêvé, elle demeurait d'avis qu'il fallait que Romaine se mariât. Romaine ne pouvait passer sa jeunesse entre les deux vieilles demoiselles de Gerdières, excellentes filles, mais personnes absolument nulles. Il fallait donc, à tout prix, sortir de là. Ce fut alors que Mme de Vrancourt conçût le projet de faire épouser à son amie Etienne Mirmault.

Il y avait eu entre les deux femmes un long moment de silence. Romaine Mirmault le rompit la première. Doucement elle retira sa main de la main de Berthe de Vrancourt. Puis, tout à coup, elle secoua la tête et, en souriant, haussa légèrement les épaules :

— Eh! oui, ma pauvre Berthe, moi aussi ! Que voulez-vous, c'est ainsi, et nous n'y pouvons rien. Il est évident que l'amour ne nous a pas favorisées,

vous, pas plus que moi. Mais à quoi bon récriminer? Et puis, je vous assure que nous ne sommes pas si à plaindre. M. de Vrancourt vous préfère ses livres; Etienne me préfère ses turqueries. Il n'y a là rien de bien tragique, après tout. Pour ma part, je vous jure que je ne lui en veux nullement. Je l'aide même de mon mieux dans ses recherches et dans ses achats. Vous ririez si vous me voyiez, là-bas, dans le bazar, fureter chez les marchands de tapis et de faïences, remuer de vieilles armes et de vieilles étoffes. C'est une occupation comme une autre, et il faut bien que je m'occupe. D'ailleurs, je me suis mise à aimer cette Damas magnifique et délabrée. J'aime ses mosquées, ses rues, ses jardins. J'aime ma maison, avec sa cour dallée de marbre blanc et noir, son bassin, son grand jasmin qui embaume, ses roses. Je ne suis pas malheureuse du tout. Je sais bien, cependant, que l'on a le cœur un peu vide, que l'on se demande à certaines heures : « Pourquoi ne suis-je pas aimée ? » Mais cela passe, on s'habitue, on se résigne, on se crée de petites joies. Il y a de beaux couchers de soleil à Damas et de si remarquables confitures !

Et Romaine Mirmault, en riant, étendit sa main vers le plateau du goûter et y choisit un gâteau qu'elle croqua. Puis, soudain sérieuse, elle reprit :

— Et, d'ailleurs, vraiment, l'amour, est-ce donc si indispensable ? Mais oui, voyons, n'y a-t-il pas des

tas d'autres choses qui le valent bien ? Il y a le soleil, l'air, la lumière, la musique, l'amitié et la toilette. Tenez, je vous assure qu'en ce moment je suis parfaitement contente. Je suis contente de vous revoir, de revoir Paris. Tout à l'heure, je vais aller dîner chez le bon monsieur Claveret. Je mettrai une très jolie robe, le repas sera excellent, monsieur Claveret plein de gentillesse. Que souhaiter de plus, vraiment ? Ah ! si, je veux que demain nous allions ensemble à quelque théâtre. J'ai envie de me distraire, de m'amuser. Il faudra aussi que vous me meniez chez les couturières et chez les modistes, surtout. Vous ne trouvez pas, Berthe, que mon chapeau est un peu trop turc ? Il vous paraît ridicule? Ah ! oui, je sais bien, il y a l'amour, et, quand on est aimée, on ne s'occupe plus guère de ces niaiseries. On irait toute nue ! Mais ce n'est pas dans ce costume que je viendrai vous prendre demain, voulez-vous, à quatre heures, pour faire des courses...

Mme de Vrancourt écoutait Mme Mirmault d'un air distrait. Visiblement sa pensée était ailleurs depuis un instant. Aux mots « à demain quatre heures », elle tressaillit :

— Oh ! non, demain à quatre heures, je ne peux pas...

Et, quand elle eut dit cette phrase si simple, elle rougit de tout son beau visage embarrassé.

A cette vue, Romaine Mirmault fit un mouve-

ment de surprise. La réponse de Berthe de Vrancourt n'avait cependant rien que de naturel. Il y avait mille raisons pour que Mme de Vrancourt ne fût pas libre à l'heure que lui indiquait Romaine Mirmault. Elle pouvait avoir à faire quelque visite, être retenue chez elle ou attirée ailleurs par quelque engagement préalable. Et cependant, soudain, Romaine avait l'impression nette, clairvoyante, du motif qui dictait la réponse de son amie. Tout à coup, elle devinait, elle savait que, le lendemain, à cette heure-là, Berthe de Vrancourt irait rejoindre son amant. De cela, Romaine avait la conviction subite, absolue, aussi forte que si Berthe venait de de lui assurer qu'elle aimait quelqu'un. Ce sentiment fut si intense, si évident, que Berthe le lut clairement sur le visage de son amie, et elle regardait Romaine avec une certaine angoisse. Qu'est-ce que Romaine allait penser d'elle? Et Berthe de Vrancourt demeurait immobile, les yeux baissés et le cœur opprimé d'émotion. Romaine Mirmault se taisait. Le ciel était toujours d'un gris doux et brillant. Sur la Seine, la sirène d'un remorqueur déchira l'air. La cloche d'un tramway retentit, puis il y eut un moment de silence.

Des hirondelles rasèrent d'un vol aigu le feuillage de la tonnelle. Romaine Mirmault caressait une des grosses roses musquées qui pendaient à portée de de la main. Elle l'inclina vers sa bouche et la respira longuement. Il lui semblait que la fleur déga-

geait un parfum intime, plus vivant, comme si la présence invisible de l'amour en eût réveillé les forces odorantes; puis elle considéra Berthe de Vrancourt.

Jamais Berthe ne lui avait paru plus belle, en cette anxiété confuse de tout son visage. Elle lui semblait une femme nouvelle, et, doucement, elle lui sourit. Ce simple sourire n'établissait-il pas entre elles deux une sorte de secrète entente, de muette complicité? Berthe de Vrancourt le sentit, et, enlaçant timidement son amie, penchée sur elle, elle lui murmura à l'oreille :

— Ah! ma petite Romaine, si vous saviez, si vous saviez....

Romaine mit un doigt sur ses lèvres.

Au haut de l'escalier, un paquet de livres sous le bras, apparaissait M. de Vrancourt.

CHAPITRE V

L'auto roulait à toute vitesse vers Rouen, dont on approchait, car on avait déjà dépassé la Bouille. Ferdinand de la Motte-Garay tenait le volant. A côté de lui siégeait le chauffeur Ludovic. Dans la voiture se trouvaient Louis Gaumier, Albert Pontignon et Pierre de Claircy. Les quatre jeunes gens étaient enveloppés d'amples cache-poussière et munis de grosses lunettes. Ils étaient partis de Paris depuis quatre jours pour cette randonnée, organisée par la Motte-Garay. Il s'agissait de stimuler le zèle des comités des « Ventre-Saint-Gris » de Normandie. Gaumier, Pontignon et Pierre de Claircy s'étaient joints en amateurs à l'expédition. La Motte-Garay avait voulu à les emmener pour les avoir comme témoins de ses triomphes oratoires, car la Motte-Garay se piquait d'éloquence, ce qui ne l'empêchait pas de se proclamer, avant tout, homme d'action. Il ne tarderait pas à en donner des preuves. Grâce aux « Ventre-Saint-Gris », le règne des politiciens allait finir. On verrait bientôt du nouveau au « Royaume de France ». Cet

espoir, il avait su le faire partager aux délégués dont il était venu chauffer l'enthousiasme. Ces récents succès consolaient la Motte-Garay de l'échec de la manifestation de la place de la Concorde, le jour du départ du sultan de Timoloor.

La Motte-Garay était un grand garçon dégingandé, mais vigoureux. Il possédait un long torse solide, des bras démesurés, que terminaient des poings énormes, et une toute petite tête, composée d'une figure aux traits fins et durs et d'un crâne pointu, que surmontait une houppe de cheveux jaunes. Dans ce crâne logeaient quelques idées très simples, dont la principale consistait en un parfait mépris d'autrui et en un sentiment très vif de sa valeur personnelle. La Motte-Garay se croyait appelé aux plus hautes destinées et était persuadé que la France lui devrait un jour le changement du régime politique sous lequel elle vivait. Cette conviction suffisait à alimenter l'éloquence de la Motte-Garay. Cette éloquence présentait un singulier mélange de déclamation, d'emphase et de burlesque, car la Motte-Garay ne craignait ni le calembour, ni le coq-à-l'âne. Seulement, il aimait à parler et savait, par là même, se faire écouter. Les « Ventre-Saint-Gris » l'avaient nommé par acclamation leur président. Cette présidence lui valait du plaisir et des avantages. Le plaisir était celui de prendre la parole à tout propos. L'avantage était de s'être fait allouer par les comités une automo-

bile pour son usage. Il s'en servait pour parcourir Paris et la province, à toute vitesse, dans une senteur de benzine et au fracas d'une trompe puissante.

La Motte-Garay n'était pas seulement populaire auprès des « Ventre-Saint-Gris ». Son air important, sa faconde d'orateur, ses façons de conspirateur faisaient grande impression sur Louis Gaumier et sur Albert Pontignon. C'était par Gaumier, cousin éloigné de la Motte-Garay, que Pontignon et Pierre de Claircy l'avaient connu. Claircy, Pontignon et Gaumier étaient camarades de régiment. Ils avaient fait ensemble leur service militaire au 12e dragons, à Amboise. Tous trois étaient fils de famille ; tous trois avaient aussi certains goûts communs, parmi lesquels ce fameux « goût de l'action », qui est la toquade de la jeunesse actuelle. Gaumier, Pontignon et Claircy partageaient sur ce point la préoccupation de leur génération. Tous trois prétendaient être des hommes d'énergie. Ils voulaient vivre avec hardiesse et plénitude. Ils rêvaient aventures, initiative personnelle, existence agissante. Ils se considéraient un peu comme de jeunes conquérants à qui l'avenir appartenait, puisque l'avenir est à ceux qui osent et qui veulent.

Cette idée les avait écartés tous trois des carrières classées et même de la carrière militaire. Certes, la vie de l'officier est belle, mais elle a des dépendances bien étroites. Et puis, comme tout le

monde est soldat, au moment opportun, chacun aurait sa part de péril et de gloire. Ainsi donc, nul besoin d'attendre l'heure, l'arme au pied. Quand le clairon sonnerait, on serait, de droit, à son poste, pour la grande action.

Donc, dès leur sortie du régiment, Gaumier et Pontignon avaient fait leur choix. Gaumier songeait à devenir « explorateur ». Pontignon, lui, se sentait doué pour les « affaires ». Cette double perspective les exaltait. Gaumier se voyait grand voyageur, Pontignon grand financier. Ni l'un ni l'autre ne doutaient qu'ils ne rencontrassent les occasions de montrer leurs qualités de garçons déterminés et qui n'ont pas froid aux yeux. Quant à Pierre de Claircy, il était moins certain de l'appel de sa destinée que ses deux amis. Ce qu'il savait, pourtant, c'était qu'il ne serait pas un oisif et un inutile. Cette pensée le tourmentait, et, parfois, il s'accusait de paresse et d'indécision. A ces moments, il éprouvait un désir impérieux de se prouver à lui-même que ses rêves de collégien, ses désirs d'adolescent n'étaient pas de vaines inquiétudes de jeunesse. Il souhaitait vivement que sa vie se réalisât dans le sens espéré. Mais cette ardeur à vivre et à agir qu'il se sentait au fond de lui-même il n'en avait pas encore trouvé l'emploi. Les affaires ne le tentaient guère ; les voyages l'attiraient peu. L'exemple de M. Claveret et de ses continuelles expéditions imaginaires les lui rendait quelque peu

comiques. Quant à la politique, elle le laissait assez indifférent, malgré les objurgations de Ferdinand de la Motte-Garay. Les rodomontades, l'agitation à vide du chef des « Ventre-Saint-Gris » l'amusaient tout au plus. Ce n'était pas encore de ce côté qu'il chercherait sa voie.

Restaient les sports. Pierre de Claircy était trop intelligent pour s'y borner. Certes, il reconnaissait leur beauté. Certaines prouesses des navigateurs aériens l'enthousiasmaient. Il y admirait le mépris du danger, la discipline de tout l'être qu'elles nécessitent. Ces jeux héroïques lui apparaissaient comme des intermèdes passionnants, mais il imaginait mal une vie entière occupée au maniement des leviers et à la manœuvre d'un gouvernail. Il rêvait quelque chose de plus complet. Depuis sa sortie du régiment, il s'examinait, il réfléchissait. Il était inquiet, mécontent de lui-même. Il lui semblait que les autres ne souffraient pas des mêmes inquiétudes que les siennes. La Motte-Garay paraissait parfaitement heureux quand il avait rassemblé les « Ventre-Saint-Gris » et qu'il leur avait adressé quelque allocution ampoulée. Gaumier établissait des plans d'exploration. Pontignon échafaudait des projets d'affaires. Ils étaient heureux, tandis que lui ! Et il se rendait compte qu'il avait des aspirations autres que celles de ses camarades. Il possédait une vie intérieure qui leur manquait. S'il partageait certaines de leurs idées,

il connaissait aussi, par contre, certaines préoccupations qui leur demeuraient étrangères. Il n'avait ni leur ignorance, ni leur manque de culture. Sans être un intellectuel, il lisait tout de même autre chose que des journaux.

Certes, l'action lui semblait bien le but de la vie, mais, parfois, la vie l'intéressait pour elle-même, ce qu'il se reprochait comme une faiblesse. Il était sensible à mille choses qui laissaient Gaumier, Pontignon et la Motte-Garay tout à fait indifférents. Ainsi, pendant ce voyage en auto, il avait joui vraiment des paysages traversés, des nuances du ciel, de la qualité de l'air, de cet air qu'il aspirait largement, qui se répandait dans tout son être plein de force, de jeunesse, d'énergie et de désir.

Pierre de Claircy regarda autour de lui. Gaumier et Pontignon discutaient. La Motte-Garay, au volant, dirigeait l'auto. Aucun d'eux ne faisait aucune attention au magnifique paysage qui les environnait de sa vaste ampleur. La Seine en était le motif principal avec sa large coulée d'eau lisse et mouvante, sous un ciel de grands nuages tièdes et comme gonflés de vapeurs humides, entre des rives où se marquait déjà le voisinage de Rouen par des maisons éparses çà et là, dont les toits luisaient entre les feuillages mouillés, car il avait plu récemment et de larges flaques d'eau parsemaient la route qui suivait la berge du fleuve. Pierre de Claircy goûtait ce spectacle grandiose et plantureux,

lorsqu'il vit tout à coup la Motte-Garay se pencher de côté. La voiture ralentissait son allure. Les choses environnantes, que la vitesse de la course déplaçait, s'étaient soudain immobilisées. L'auto s'arrêta. La Motte-Garay et le chauffeur avaient sauté à terre. Gaumier et Pontignon interrogeaient. Le chauffeur Ludovic avait relevé le capot. La Motte-Garay jurait :

— Allons, bon, c'est la panne. En avons-nous pour longtemps, Ludovic ?

Ludovic avait ôté ses lunettes.

— Bah ! une petite demi-heure... Si ces messieurs veulent bien descendre, je vais réparer ça.

Quelques maisons, abritées par un coteau, bordaient la route. A peu de distance, un pavillon carré, coiffé d'un toit d'ardoises, se dressait, isolé, au milieu d'un jardin. Une des maisons proches était un cabaret. Sur la façade on lisait ces mots : « Colansin, ancien cuisinier de Gustave Flaubert ! » Pierre de Claircy désigna l'enseigne :

— Mais nous sommes à Croisset, et ce pavillon est le pavillon Flaubert.

Ferdinand de la Motte-Garay haussa les épaules :

— Qui ça, Flaubert ? Ah oui, ma foi, je n'ai jamais rien lu de lui !... Et toi, Gaumier? Dites donc, mes garçons, pendant que Ludovic va réparer, si nous allions nous rafraîchir dans ce bouchon ? Dépêche-toi, Ludovic, il est déjà cinq heures et demie et j'ai rendez-vous à Rouen pour six heures avec Hector

de la Nérancière, à l'hôtel d'Angleterre. Affaires graves, mes petits.

Et la Motte-Garay, plein d'importance, se dirigea vers l'auberge.

Ils s'installèrent sur une table, le long de la route, et commandèrent des bouteilles de cidre. Gaumier et Pontignon portèrent la santé de la Motte-Garay, qui accepta modestement cet honneur. Pierre de Claircy avait vidé son verre. Il se leva :

— Je vais jusqu'au pavillon, vous m'y reprendrez en passant. Personne ne vient avec moi ?

On ne témoigna aucune envie de l'accompagner.

Pierre de Claircy avait lu Flaubert et l'admirait. Il l'admirait pour ses œuvres, et sa vie lui inspirait une sympathie émue. Deux instincts contraires s'étaient longuement et cruellement combattus en lui : l'un qui le portait à agir, l'autre qui lui montrait la vanité de toute action. Pierre plaignait en Flaubert le romantique désabusé. En sa jeunesse, Flaubert avait rêvé de grandes choses. Il souhaitait d'être un conquérant et un vainqueur ; mais, peu à peu, le sentiment lui était venu de l'inanité de tout effort. C'était alors qu'il s'était fait, de la littérature et du style, une passion exclusive et désespérée, et qu'il s'était enfermé dans un travail solitaire et acharné. Que d'heures il avait passées dans ce pavillon écarté, penché sur la table, à réaliser ses rêves et à tromper dans leur évocation passionnée les déceptions de sa vie !

Pierre de Claircy avait tiré la sonnette de la petite grille. Au bout d'un instant, une vieille femme vint lui ouvrir. Il entra. Le jardin humide était plein de fleurs soigneusement cultivées. Dans le feuillage sombre et verni d'un magnolier, une vaste fleur, blanche et charnue, s'épanouissait. Elle fit songer Pierre aux héroïnes du romancier, à la joue de Mme Arnoux, à la chair voluptueuse de Mme Bovary, aux parfums secrets de Salammbô. Çà et là, des roses, lourdes de pluie, s'effeuillaient sur le gravier. Au fond, s'alignait un quinconce de tilleuls. C'était tout ce qui subsistait de cette allée couverte où Flaubert aimait à se promener en « gueulant » ses phrases harmonieuses et sonores.

La vieille femme ouvrit à Pierre la porte du pavillon.

Il se composait d'une seule pièce carrée. Les murs étaient revêtus d'une boiserie peinte en blanc. Les quatre fenêtres avaient vue, deux sur le jardin et deux sur la route. Ces dernières donnaient accès à un balcon. Au milieu de la pièce, près d'une table, était placé le fauteuil de Flaubert. Sur un des panneaux se dressait un buste en plâtre de l'écrivain, entre deux vitrines.

La vieille femme les désigna à Pierre de Claircy.

— Souvenirs de monsieur Flaubert.

Pierre de Claircy s'approcha.

Sur les rayons, divers objets étaient rangés. Un encrier de plomb, — l'encrier du maître. Il repré-

sentait un crapaud. A côté de l'encrier, une des plumes d'oie dont se servait Flaubert. Sur une tablette de carton, on avait fixé une pipe en terre au fourneau culotté, et où Flaubert avait fumé, peut-être, en regardant le Bouddhà de bois doré qui ornait jadis la cheminée, comme un symbole de sagesse et de néant, et qui, maintenant couché, occupait le rayon inférieur de la vitrine.

Pierre de Claircy continuait son examen. Il y avait là aussi des épreuves d'imprimerie, corrigées de la main de Flaubert; des lettres de son écriture. Quelques-unes avaient sans doute été écrites sur cette même table, avec cette plume qui était là. Pierre de Claircy s'émut. Dans le fauteuil, il imaginait le grand corps énergique et cassé de Flaubert. Il lui semblait voir son visage puissant, sanguin et ravagé.

La vieille femme l'avait laissé seul. Il rêvait.

C'était donc là que Flaubert avait vécu, songé, travaillé, et, à cause de ce souvenir, on avait préservé ce pavillon. Les hommes honorent donc autre chose que l'action. L'action n'est donc pas le dernier mot de la vie, son suprême but, sa suprême raison. Et Pierre de Claircy réfléchissait. Du petit balcon, il considérait le paysage de Seine que Flaubert avait si souvent contemplé. A ce moment, un grand vapeur remontait le fleuve vers Rouen. Sa haute coque rougeâtre évoquait les longues traversées, les lointaines escales. Et des phrases de

l'Education sentimentale chantèrent dans la mémoire de Pierre. Il se répétait le passage célèbre : « Il connut les longs voyages, les froids réveils sous la tente, l'amertume des amitiés interrompues. » Tout à coup, il tressaillit. L'auto cornait. Il n'eut que le temps d'acheter quelques cartes postales à la vieille gardienne. La voiture l'attendait à la grille...

Lorsque Rouen apparut au tournant du fleuve, avec ses tours, ses clochers, l'auto roulait déjà au milieu de docks et de hangars. Le port de Rouen envahit, peu à peu, les deux rives qu'il borde de son double quai où s'amarrent les grands navires : cargo-boats, pétroliers, voiliers de toutes sortes. Pontignon et Gaumier s'exclamèrent. Ils admiraient les grues à vapeur, le pont transbordeur, l'entassement de caisses, de ballots et de barriques. Pierre de Claircy les écoutait distraitement. Ce qui le fascinait, c'était la prodigieuse flèche de la cathédrale, pointée dans le ciel avec une extraordinaire hardiesse. Aussi, à peine arrivé à l'hôtel d'Angleterre, emmena-t-il Gaumier et Pontignon à travers Rouen. Il voulait voir l'étrange monument qui dardait, au-dessus de la ville, cette étonnante corne aérienne. Ils avaient le temps. On ne devait dîner qu'à huit heures, car la Motte-Garay était en conférence avec Hector de la Nérancière, jeune homme joufflu et rose, et dont les naïfs yeux bleus témoignaient pour l'éloquent chef des « Ven-

tre-Saint-Gris » d'une admiration sans borne.

A dîner, on fut très gai. La Motte-Garay pérora. Il tenait à éblouir définitivement Hector de la Nérancière, qui s'arrêtait de manger pour le considérer avec des yeux ébahis. La Motte-Garay traitait le brave de la Nérancière avec condescendance et bonté. Il daigna le complimenter de ses services et lui promit de le présenter prochainement au duc de Pignerol. La Nérancière, en effet, avait apporté une « idée ». La Motte-Garay s'adressait à Gaumier, Pontignon et à Claircy :

— Oui, une « idée », et je vais même vous en faire part, de l'idée de notre ami la Nérancière, bien que vous soyez des profanes. Eh bien, voici. Vous savez, ou vous ne savez pas, qu'un certain banquier allemand, paré du beau nom de Hellerstein, vient d'acheter aux environs de Rouen le magnifique château de Carqueville. Vous ne dites rien. Ça ne vous dégoûte pas de voir un pareil bijou aux mains d'un pareil coco? Eh bien, ça a dégoûté la Nérancière, et voici ce qu'il a imaginé. Un de ces jours, à la brune, les « Ventre-Saint-Gris » envahiront Carqueville. N'ouvrez pas de grands yeux, rien de plus simple. Le château est isolé et l'on coupera le fil téléphonique. Une fois cela fait, on s'emparera de Hellerstein, on le mettra à poil et on lui fera subir une bonne schlague, puis on le fourrera dans un auto et on le déposera sur la place du Vieux-Marché ou devant la Grosse Horloge,

bâillonné et les yeux bandés. Avouez que, pour un coup, c'est un coup. Ah, mon petit la Nérancière, Ventre-Saint-Gris et Jarnicoton !

La Motte-Garay, enthousiasmé, frappa sur l'épaule de la Nérancière et vida son verre. Gaumier et Pontignon s'esclaffèrent. La farce leur semblait excellente. Elle paraissait médiocre à Pierre de Claircy, qui demeurait silencieux. La Motte-Garay l'interpella :

— Vous ne dites rien, Claircy ; ça ne vous tente pas, de mettre la main à la pâte? Vous avez tort. Quand le Roi reviendra, la poule au pot ne sera pas pour les poules mouillées.

Pierre de Claircy haussa les épaules. Il était habitué aux reproches de la Motte-Garay aussi bien qu'à ses projets extravagants. Il savait bien que tout cela se passerait en paroles et que l'usurier allemand ne serait pas inquiété dans son château de Carqueville. Tout cela n'était que des propos de table.

Ils n'en sortirent qu'assez tard, après de nombreuses rasades que le pauvre la Nérancière n'avait pas très bien supportées, car il fallut le faire reconduire à son domicile. Néanmoins la Motte-Garay ne le laissa pas partir sans lui donner l'accolade. Lui-même était assez échauffé, et il voulut absolument que l'on regagnât Paris, cette nuit même. Il prétendait que sa présence y était nécessaire dès les premières heures du lendemain. Il devait rendre compte de sa mission à Mgr le duc de Pignerol. Il était

fort éméché, et Gaumier et Pontignon n'étaient pas sans inquiétude en le voyant prendre le volant.

Ils avaient raison, car, à peine l'automobile en marche, la Motte-Garay faillit écraser un vieux monsieur et lancer la voiture contre une borne. Gaumier et Pontignon poussèrent des cris. Ils menacèrent de descendre si la Motte-Garay ne cédait pas la direction au chauffeur ou à Pierre de Claircy. La Motte-Garay commença par regimber, puis consentit à donner sa place à Claircy. Malgré sa résistance, il se rendait obscurément compte qu'il valait mieux qu'il en fût ainsi. Il se cala sur les coussins en disant :

— Vous me réveillerez, quand nous passerons devant Carqueville. Je veux cracher sur le seuil de ce sale Prussien...

On le lui promit et il s'assoupit immédiatement. Comme Napoléon, la Motte-Garay se vantait de pouvoir dormir à volonté et en tous lieux, au théâtre aussi bien qu'au sermon, assis ou même debout, à la manière du cheval blanc d'Henri IV, ajoutait-il fièrement, sans dire de qui il tenait ce détail sur la célèbre monture du Béarnais.

Une fois sur le siège de la voiture, Pierre de Claircy éprouva une impression agréable. On était sorti de Rouen. Devant lui, la route se déroulait avec ses tournants, ses montées, ses descentes. Il ressentait le plaisir de la responsabilité. L'espace lui appartenait avec la nuit, ses dangers, ses sur-

prises. C'était à son attention, à sa présence d'esprit de les éviter. Tout dépendait de la vigilance de ses yeux, de la sûreté de sa main. Cette pensée redoubla son allégresse. L'idée du péril le fortifia. Une distraction, un faux mouvement, et c'en serait assez pour produire un accident grave, peut-être mortel. Mais il veillerait. Il était heureux. Toutes ses énergies trouvaient momentanément leur emploi. Il se sentait comme augmenté des forces brutes qu'il dirigeait; il participait au mouvement du moteur, à l'activité des roues. Ses yeux confondaient leurs regards avec la lumière dardée par les phares puissants.

L'auto roulait depuis une heure et l'on avait dépassé Carqueville, entrevu dans l'ombre avec sa magnifique façade de Mansart, sans que personne eût songé à réveiller la Motte-Garay, dont la petite tête dodelinait comiquement au sommet de son long corps affalé.

L'enthousiasme routier de Pierre de Claircy s'était calmé. Il conduisait tranquillement, accomplissait presque inconsciemment les gestes nécessaires. Peu à peu, familiarisé avec la nuit, il avait activé la vitesse, quand, soudain, à un tournant, le phare éclaira une énorme roulotte, placée presque au milieu de la route. Il était trop tard pour freiner. Passerait-on ou serait-on écrabouillé? Rapide, sûre, l'auto passa à quelques centimètres du fossé et des roues du lourd véhicule. Ni la Motte-Garay,

ni Gaumier, ni Pontignon ne s'étaient aperçus de rien. Seul, le chauffeur Ludovic fit un petit claquement de lèvres et murmura :

— Ah ! ben, monsieur Pierre !

Pierre de Claircy avait ralenti. Il réfléchissait. Ainsi, il venait probablement d'échapper à la mort, à une mort affreuse. Il constatait avec un plaisir singulier qu'il n'en éprouvait aucune émotion. Il envisageait cette éventualité rétrospective avec une parfaite indifférence. Cette constatation l'enorgueillit légèrement. Il était donc courageux. Il avait donc ce mépris de l'existence qui fait les braves. Ce fait seul le mettait au-dessus du commun des hommes. C'était une preuve que son énergie demeurait entière, et ce sentiment venait d'autant plus à propos qu'il avait conçu récemment quelques doutes à cet égard. Il craignait de s'être laissé aller à trop aimer la vie, cette vie oisive et facile qu'il menait depuis sa libération du service militaire, où subsistaient bien ses désirs d'action, mais où ils n'avaient pas encore su trouver leur emploi. Soudain, il se sentait rassuré sur lui-même. Il était intact, prêt au hasard, à l'aventure, à la pire même, celle qui vous supprime sans profit, sans gloire, bêtement, obscurément. Il revit la roulotte et réimagina l'accident qui aurait pu se produire. Il continuait à demeurer indifférent à cette pensée. Décidément, il ne s'était pas trompé. Une rapide fierté fit battre son cœur.

CHAPITRE VI

M. de Vrancourt s'ennuyait visiblement. De temps en temps, il tâchait de s'intéresser à la conversation ou à ce qu'on lui avait servi sur son assiette, mais ses efforts demeuraient infructueux. M.de Vranconrt était distrait au point de paraître, par instant, tout à fait étranger à ce qui se passait autour de lui. Parfois aussi, son regard se dirigeait vers les deux hautes bibliothèques vitrées qui occupaient deux des panneaux de la salle à manger. A travers les vitres, M. de Vrancourt apercevait des dos de volumes rangés sur les rayons. Sans que, de sa place, il en pût distinguer les titres, il les aurait pu énumérer, tant il connaissait, un par un, les ouvrages contenus dans les deux meubles. La mémoire bibliographique de M. de Vrancourt était prodigieuse et la seule chose au monde dont il conçût quelque vanité. M. de Vrancourt était aussi insensible à l'élégante tenue de sa maison qu'à l'excellente cuisine que l'on mangeait chez lui, surtout les jours où Mme de Vrancourt se plaisait à

inviter, pour déjeuner ou pour dîner, quelques-uns de ses amis.

A ces réceptions, M. de Vrancourt préférait de beaucoup les repas solitaires où il s'asseyait à table en face de sa femme. Berthe de Vrancourt semblait à son mari le convive idéal. Le plus souvent en retard, elle prenait place silencieusement et demeurait volontiers taciturne, perdue en quelque rêverie dont M. de Vrancourt ne faisait rien pour la tirer. La plupart du temps, M. de Vrancourt ouvrait sur la nappe quelque catalogue de librairie, qu'il feuilletait tout en mangeant. Or, quand il y avait du monde chez lui, ce plaisir lui était interdit et cette privation le rendait fort malheureux. C'était précisément le cas actuel. Le matin même il avait reçu d'Allemagne des catalogues très intéressants, et il n'avait pu achever de les dépouiller avant le déjeuner.

Ce contretemps ne contribuait pas peu à sa mauvaise humeur, dont, heureusement, ni Mme Mirmault, ni M. Claveret, ni André et Pierre de Claircy ne s'apercevaient. La physionomie de M. de Vrancourt était assez insignifiante pour que les sentiments ne s'y peignissent pas avec une évidence gênante.

M. de Vrancourt, en ces dispositions, avait vu arriver ses hôtes sans plaisir. Ils le dérangeaient, d'autant plus qu'aucun d'eux n'était capable de soutenir avec lui une conversation tant soit peu

bibliographique. Depuis longtemps déjà, M. de Vrancourt avait renoncé à entretenir sa femme de ses préoccupations favorites. Ce sujet de conversation causait à Berthe de Vrancourt un tel ennui que, malgré sa bonne volonté, sa charmante et douce figure le reflétait sans mystère. Romaine Mirmault, à cet égard, n'offrait pas beaucoup plus de ressources que son amie. M. Claveret, certes, aimait la lecture, mais les livres en eux-mêmes le laissaient assez froid. M. de Vrancourt avait également remarqué qu'André de Claircy écoutait ses discours avec plus de courtoisie que d'intérêt. M. de Vrancourt, cependant, déclarait volontiers André de Claircy un charmant garçon, en la compagnie de qui il comprenait fort bien que sa femme se plût.

André de Claircy fréquentait assidûment la maison et y déjeunait ou dînait assez souvent, soit seul, soit avec M. Claveret. Ces jours-là, M. de Vrancourt s'arrangeait volontiers pour aller prendre un repas avec son ami M. de Gironville. Ce Gironville, vieux garçon bibliomane, le seul homme de France dont M. de Vrancourt reconnût l'incontestable supériorité, était un catalogue vivant. Mais M. de Gironville étant absent de Paris en ce moment, M. de Vrancourt devait se résigner à tenir sa place de maître de maison, tout en regrettant la lecture de ses chers catalogues, tandis que ses invités causaient avec une animation qui lui

paraissait inexplicable, puisqu'il s'agissait entre eux de choses qui ne l'intéressaient à aucun point et qui lui semblaient, par là même, les plus vaines qui se pussent être.

Le sentiment de cette vanité était si complet chez lui que M. de Vrancourt, en proie à une distraction absorbante, s'empara, par mégarde, du verre de Mme Mirmault, placée à sa droite. Romaine Mirmault, qui avait vu le geste, arrêta en riant le bras de M. de Vrancourt :

— Cher monsieur de Vrancourt, je vous assure, ne buvez pas dans mon verre. Cela ne vous servirait à rien de connaître mes pensées ; je suis certaine qu'elles ne vous intéresseraient pas du tout.

M. de Vrancourt s'excusa avec confusion. Mme de Vrancourt intervint :

— Romaine, je vous en conjure, ne tourmentez pas mon pauvre mari, il est déjà assez malheureux comme cela. Il a reçu, ce matin, des catalogues d'Allemagne ; il ne pense qu'à eux.

M. de Vrancourt leva les yeux au ciel d'un air résigné. M. Claveret l'interpella :

— Allons, mon cher Vrancourt, consolez-vous et prenez patience, nous ne vous retiendrons pas trop longtemps. Je suis sûr que ces dames ont mille courses à faire ; quant à moi, il faut que j'aille, tout à l'heure, au Jardin des Plantes, voir le petit hippopotame qui vient d'y naître. On m'a dit qu'il était délicieux... un amour... S'il est vraiment

joli, nous irons lui rendre visite un de ces jours... N'est-ce pas, madame Mirmault?

Mme Mirmault acquiesça :

— Monsieur Claveret, nous irons voir l'hippopotame, mais vous viendrez me voir à Damas, quand j'y serai retournée.

A ces mots, Pierre de Claircy leva la tête. A plusieurs reprises déjà, il avait longuement regardé Romaine Mirmault. Il l'observait avec une attention silencieuse. Elle lui plaisait infiniment. Elle avait une façon charmante d'écouter. Son visage était fin et doux. C'était bien ce même visage auquel il avait songé plus d'une fois depuis la soirée du Pré-Catelan. Soudain, l'idée que Mme Mirmault repartirait lui fut pénible, sans qu'il sût précisément pourquoi.

Au mot de Damas, Mme de Vrancourt s'était exclamée :

— Voulez-vous bien vous taire, Romaine, et ne pas parler de départ. Vous venez à peine d'arriver. En attendant prenez de ce poulet à la gelée. Ce n'est pas du jeune hippopotame, mais vous m'en direz des nouvelles.

Mme de Vrancourt avait des prétentions culinaires. Elle tenait à ce que tout chez elle fût parfait. Elle suivit des yeux le domestique passant le plat. Quand il arriva à André de Claircy, elle s'exclama :

— Mais vous ne prenez rien, monsieur de Claircy!

Romaine Mirmault remarqua l'intonation tendre

et désolée que Berthe de Vrancourt donnait à cette phrase banale. Elle l'avait prononcée avec un accent si particulier, si intime, si amoureux, que Romaine Mirmault eut le sentiment qu'un lien secret existait entre Berthe et André. Ce même sentiment, elle l'avait éprouvé déjà à l'entrée d'André de Clairey. La manière dont Berthe lui avait tendu la main, la façon dont ils s'étaient regardés lui laissaient peu de doutes. André était sûrement le personnage auquel Berthe faisait allusion, l'autre jour, dans la demi-confidence du jardin. Romaine n'avait pas besoin que Berthe en avouât davantage. André de Claircy était l'amant de Berthe. Leur amour se révélait de lui-même. Il était visible, certain, si visible, si certain, que Romaine Mirmault se demandait comment tout le monde ne s'en apercevait pas. Il est vrai qu'entre gens qui se voient fréquemment s'établit une sorte d'indifférence amicale. Cependant, il était possible et même probable que M. Claveret et Pierre de Claircy fussent au courant de la situation. Mais M. de Vrancourt? M. de Vrancourt, perdu dans sa continuelle distraction bibliophilique, devait fort peu s'occuper de ce qui se passait autour de lui. Néanmoins, Berthe et André devaient être l'imprudence même, à en juger par leur attitude de tout à l'heure! De cette imprudence qui éclatait ainsi à des yeux nouveaux, devrait-elle les prévenir? Oui, certes, pensait Romaine Mirmault, si

Berthe, comme c'était probable, lui parlait, un jour ou l'autre, de sa liaison. Dans ce cas donc elle l'avertirait. Son devoir l'exigeait. Romaine estimait trop peu l'amour pour laisser une amie s'exposer ainsi. L'amour n'est un sentiment acceptable que s'il peut se concilier avec la sécurité. Autre ment, vaut-il les risques que l'on court pour lui? Non, mille fois non! Et cependant il fallait que le besoin d'aimer et d'être aimée fût bien fort pour que Berthe lui eût cédé. Et Romaine, étonnée, considérait, de l'autre côté de la table, cette amie au tranquille et doux visage, aux beaux yeux pleins de tendresse amoureuse, qui hasardait ainsi la paix de sa vie, qui la sacrifiait aux désirs et aux penchants de son cœur.

Et cependant Berthe de Vrancourt n'était pas une personne romanesque, une chercheuse d'aventures, une faiseuse d'expériences. Romaine l'avait toujours vue prudente, raisonnable, d'un charme fait de bonté, de grâce calme et bienveillante. Pourtant, elle avait pris un amant. Elle admettait donc ainsi, délibérément, dans son existence, le risque, l'imprévu. Berthe, la prudente, la calme Berthe, était tout de même devenue la maîtresse d'André de Claircy! Depuis combien de temps leur liaison durait-elle? Tour à tour, Romaine Mirmault observait Berthe et André, et elle ressentait, à cet examen, une impression pénible. « Envierais-je leur bonheur? se disait-elle. Cela serait indigne

de moi... Qu'ils soient heureux, qu'ils soient heureux! »

Elle avait détourné ses regards. Ses yeux rencontrèrent ceux de Pierre de Claircy. Les yeux de Pierre de Claircy avaient de la hardiesse et témoignaient une admiration réelle. Des siens, Romaine Mirmault leur sourit involontairement.

On se levait de table pour passer au salon. Quand Mme Mirmault eut quitté le bras de M. de Vrancourt, elle demeura. un instant indécise. Pierre de Claircy se trouvait justement à côté d'elle, et elle en éprouva un rapide plaisir. Elle n'avait aucune envie de parler à Berthe ni à André. Elle se sentait contre eux un peu d'humeur. Leur vue lui causait une gêne indéfinissable. D'ailleurs ne valait-il pas mieux les laisser ensemble? Charitablement, M. Claveret accaparait M. de Vrancourt dans un coin du salon. Berthe en profita pour emmener André vers le balcon.Tous deux s'étaient accoudés à la balustrade. Romaine Mirmault s'était assise dans un fauteuil.Elle de manda à Pierre de Claircy de lui donner des cigarettes.

Vivement, Pierre de Claircy lui tendit son propre étui. Mme Mirmault alluma la cigarette à l'allumette que Pierre lui offrait. A travers la légère et fine fumée du tabac d'Orient, elle considérait le jeune homme avec une attention dissimulée. De nouveau, elle lui sourit. Il avait approché un tabouret et s'était placé auprès d'elle. Il semblait

qu'ils vinssent subitement de faire connaissance. Leurs jeunesses se plaisaient et se retrouvaient soudain. Au bout de quelques minutes d'un léger embarras, ils causaient avec animation. M. Claveret, qui les entendit rire, tourna la tête. Mme Mirmault l'appela :

— Vous savez, monsieur Claveret, que monsieur de Clairey et moi, nous allons devenir une paire d'amis. Nous avons des tas de goûts communs. Il m'a promis de me faire visiter les environs de Paris ; mais, cher monsieur Claveret, cela ne m'empêchera pas d'aller avec vous voir le petit hippopotame du Jardin des Plantes. Comment les nourrit-on, ces bêtes-là ?...

Pendant que Romaine Mirmault s'entretenait avec M. Claveret et avec Pierre de Clairey, M. de Vrancourt avait déployé machinalement un journal posé sur une table. A défaut de ses chers catalogues, c'était tout de même de l'imprimé, c'est-à-dire la seule chose intéressante qui fût au monde. Il s'absorbait si bien dans sa contemplation qu'il n'entendit pas la voix de sa femme qui, du balcon, appelait Mme Mirmault :

— Romaine, venez donc, venez donc voir un aéroplane.

Mme Mirmault se dirigea vers le balcon. M. Claveret et Pierre l'y suivirent. André de Clairey leur fit place. Mme de Vrancourt s'écria :

— Tenez, là, le voyez-vous ?

Dans le ciel clair, au-dessus du Louvre, la libellule mécanique volait.

Comme elle n'était pas très haut, on distinguait nettement le détail de sa structure, son armature, ses ailes, tout son appareil aérien. Elle semblait dessinée sur l'écran souple du ciel par un artiste délicat et méticuleux. Peu à peu, l'aéroplane se rapprochait rapidement, sûrement. Il traversait la Seine. En bas, sur le quai, on apercevait des gens arrêtés, la tête levée, et qui regardaient l'insecte métallique. Soudain, on entendit le bruit régulier du moteur. C'était comme le battement d'un cœur lointain et suspendu. Et, dans la hauteur de l'espace, au-dessus de la ville dangereuse, ce vol fragile avait quelque chose de hardi, de paradoxal et d'émouvant. Romaine Mirmault s'exclama :

— C'est beau !

Elle baissa les yeux. Berthe de Vrancourt et André de Claircy étaient à côté d'elle, et elle remarqua que Berthe avait pris la main d'André et la serrait furtivement. André s'aperçut du regard de Mme Mirmault et rougit. Romaine se pencha au dehors de la balustrade, tandis que l'aéroplane disparaissait au-dessus de la maison. Elle était contrariée d'avoir été témoin de cette familiarité amoureuse. M. Claveret et Pierre n'avaient rien vu.

Pierre de Claircy était songeur. L'aéroplane l'avait laissé indifférent ; et pourtant, hier encore, ce spectacle l'eût passionné. Il repensait à ce que lui

avait dit Mme Mirmault. Elle lui avait permis de venir la voir à l'hôtel pour se concerter au sujet de leurs promenades.

Tout à coup, la voix de M. Claveret le tira de sa rêverie, mêlée à celle de M. de Vrancourt, qui froissait entre ses mains le journal qu'il lisait :

— Vous avez lu, Claveret? Qu'est-ce que ce fou, ce poète portugais, qui réclame que l'on détruise tous les monuments et que l'on brûle les bibliothèques? Ah! elle est forte, celle-là, par exemple! Voilà donc ce que souhaitent les jeunes d'à présent.

M. de Vrancourt était furieux. M. Claveret le calmait :

— Mais, laissez donc déclamer cet énergumène. D'abord, il est Portugais; ensuite, tous les jeunes gens ne parlent pas ainsi; n'est-ce pas, Pierre?

Un autre jour, Pierre de Claircy eût peut-être cédé au plaisir de faire monter à l'arbre M. de Vrancourt, mais il sentit que Romaine Mirmault le regardait. Peut-être prendrait-elle au sérieux ses fanfaronnades? L'idée de lui paraître ridicule l'arrêta.

Comme il se taisait, M. Claveret reprit :

— Allons, mon cher Vrancourt, ne vous alarmez pas de ces balivernes portugaises. La Bibliothèque nationale en a encore pour longtemps. Retournez tranquillement à vos bouquins... Quant à moi, je vais accompagner André jusqu'à son ministère, et, de là, j'irai voir mon petit hippopotame. Viens-tu avec nous, Pierre? Il faut laisser ces dames sortir.

Comme André de Claircy prenait congé de Mme Mirmault, elle lui dit :

— Mes compliments de votre frère : il est très gentil et me plaît beaucoup.

André de Claircy s'inclina. Un sourire illumina sa figure grave et pensive. Toute louange donnée à son jeune frère lui allait droit au cœur.

Penchées au balcon, Berthe de Vrancourt et Romaine Mirmault regardèrent s'éloigner la voiture qui emmenait les Claircy et M. Claveret. Les deux femmes demeurèrent assez longtemps silencieuses, chacune absorbée dans ses pensées. Enfin Mme de Vrancourt rompit la première le silence :

— Quand comptez-vous aller à la Foulerie ? Vos tantes de Gerdières doivent vous attendre avec impatience.

Romaine Mirmault répondit vivement :

— Je pense partir vers la fin de la semaine, mais pour cinq ou six jours seulement.

Puis elle ajouta :

— Quel âge a Pierre de Claircy ?

Berthe de Vrancourt réfléchit un instant :

— Vingt-deux ans... juste dix ans de moins qu'André.

Elle prononça ce nom d'André avec adoration.

De nouveau elles se turent... Au-dessus du vieux Louvre, le pur ciel de juin était de la couleur même du bonheur.

CHAPITRE VII

André de Claircy avait loué, pour y recevoir Berthe de Vrancourt, un petit rez-de-chaussée rue de Grenelle, non loin de l'esplanade des Invalides. C'était dans une maison tranquille, au fond d'une cour pavée, un étroit logis, composé de trois pièces : un salon, une chamhre et un cabinet de toilette. André et Berthe s'étaient plu à arranger à leur goût cet appartement discret, où ils se retrouvaient deux ou trois fois par semaine. Ils y avaient rassemblé quelques meubles anciens, des bibelots dont chacun leur rappelait quelque date ou quelque circonstance de leur vie amoureuse ; mais le principal luxe y consistait en fleurs constamment renouvelées. C'était un lieu calme, secret, comme leur amour.

Il datait déjà presque de loin, cet amour ! André de Claircy, qui, ce jour-là, était arrivé d'avance au rendez-vous, se remémorait, étendu sur le divan du salon, les circonstances qui avaient fait de lui l'amant de Berthe de Vrancourt. Ils s'étaient connus peu après le mariage de Romaine de Termond avec

Etienne Mirmault. Mlle de Termond avait demandé à M. Claveret d'être l'un de ses témoins; l'autre devait être M. de Vrancourt. A cet effet, M. Claveret, qui, d'ordinaire, ne se déplaçait guère, avait été pendant deux jours l'hôte de Mlles de Gerdières, à la Foulerie. M. Claveret, ainsi mis en rapport avec les Vrancourt, les relations continuèrent, lorsque ceux-ci quittèrent le château d'Argimon pour venir se fixer à Paris une partie de l'année. Naturellement, M. Claveret leur avait présenté André de Claircy. André se rappelait la sauvagerie qu'il avait témoignée à cette occasion. Il traversait alors une crise de sombre mélancolie, de silencieuse détresse. Sa tristesse inquiétait alors profondément le bon M. Claveret.

C'était justement cette tristesse qui avait attiré sur lui l'attention de Mme de Vrancourt. Elle-même n'était guère plus gaie à cette époque. L'indifférence de son mari, le départ de Romaine Mirmault pour l'Orient la faisaient souffrir. Le séjour souhaité de Paris ne parvenait pas à la distraire de ses peines. Dans le mouvement, dans l'agitation dont l'entourait la grande ville, elle sentait plus amèrement sa solitude, le vide de sa vie. Elle n'avait pas d'enfant. Aucun intérêt de cœur ne l'occupait, et cependant, au fond d'elle-même, quel obscur, quel secret besoin de se dévouer ! Le hasard, alors, les avait rapprochés; lui, tout roidi de fière angoisse; elle, toute vibrante de tendresse inu-

tilisée. Sans qu'ils se fussent fait de confidences précises, il s'était établi entre eux une certaine entente de sentiment, préparée par de communes affinités morales.

Aussi leur amour commença-t-il par de l'amitié, et beaucoup de cette amitié demeurait mêlée à leur amour. André de Claircy se souvenait toujours avec douceur de ces premiers temps de leur intimité. Elle s'était marquée, tout d'abord, par des visites de plus en plus fréquentes, de plus en plus familières. Pour la première fois, André goûtait le délicat agrément d'une société féminine. En effet, depuis la mort de son père et de sa mère, il fréquentait peu le monde. Il n'avait pas de maîtresse. Certes, il avait bien rencontré des visages de femmes qui lui avaient plu, mais, par timidité, par fierté, il s'était toujours tenu à distance. D'ailleurs, on ne cherchait jamais beaucoup à l'attirer. Il ne s'en étonnait pas. Il y avait dans toute sa personne une espèce de réserve, de sévérité, qui écartait de lui. Aussi, avait-il vécu solitaire et renfermé, jusqu'au jour de sa rencontre avec Berthe de Vrancourt.

Celle-là, au contraire, ne s'était pas laissé rebuter par les apparences. Elle l'avait deviné et compris. Ah! comme elle avait bien su, peu à peu, doucement, tendrement, pénétrer dans sa vie! Comme elle s'était délicatement ingéniée à gagner sa confiance, à le connaître et aussi à se faire connaître

de lui! A son tour, il l'avait découverte. Il avait appris sa bonté, sa délicatesse de cœur, son désir d'être utile, de consoler. Ainsi par une pente naturelle, l'amitié les avait conduits à l'amour.

Et le don d'elle-même, c'était elle qui avait voulu le lui faire! Certes, il l'avait reçu avec joie et reconnaissance, et, pourtant, l'eût-il osé solliciter? Bien que loin d'être indifférent au charme physique de Berthe, il eût peut-être été retenu dans son désir par un scrupule. Saurait-il répondre dignement à la faveur dont il serait l'objet? Aurait-il le courage de se montrer à elle dans la vérité complète de toutes ses pensées? Et, si un jour elle s'apercevait qu'il n'était pas entièrement heureux? Ces craintes l'avaient cruellement préoccupé, si cruellement qu'il avait été sur le point de refuser le tendre amour qui s'offrait à lui.

Cependant quelle douce journée que celle où Berthe s'était donnée à lui, dans ce même appartenant de la rue de Grenelle où il l'attendait encore aujourd'hui! Depuis que l'amitié les avait réunis, ils souhaitaient d'avoir un endroit où ils pussent se retrouver pour causer librement, sans risques d'être dérangés. Certes, M. de Vrancourt ne les gênait guère. M. Claveret, remarquant le progrès de leur intimité et devinant ce qui se passait entre eux, s'était lié davantage avec M. de Vrancourt pour faciliter la présence de son jeune ami au quai Voltaire. Mais tout cela ne leur suffisait pas. C'é-

tait alors qu'il avait loué le pied-à-terre de la rue de Grenelle. Et, chaque fois qu'il y venait, il pensait, comme aujourd'hui, à la douce journée où, sur ce même divan, leurs lèvres s'étaient unies pour la première fois, tandis que, sur le marbre du petit guéridon, d'un vase de cristal, tombaient les lourds pétales d'une grosse pivoine pourpre...

André s'était levé du divan. La pendule sonnait six heures. Berthe était en retard, ce qui ne lui arrivait pas d'habitude. Le plus souvent, même, André la trouvait qui l'attendait. Quelquefois aussi elle venait le chercher à la sortie du ministère. André, d'ailleurs, blâmait ces imprudences. Depuis quelque temps, Berthe les multipliait. Au début de leur liaison, elle prenait toutes les précautions nécessaires pour se rendre rue de Grenelle. Maintenant, elle devenait plus hardie. Ainsi, la veille, après le déjeuner, sur le balcon, elle lui avait caressé la main, et Romaine Mirmault s'était aperçue de ce geste imprudent. Cette pensée agaçait André. Le retard de Berthe commençait à l'inquiéter. Enfin, il entendit dans la cour le pas de la jeune femme. Vivement, il courut ouvrir la porte.

Berthe lui avait passé ses bras autour du cou :

— Ah ! mon amour, j'ai cru que je ne parviendrais jamais à être libre aujourd'hui ! Comme j'allais sortir, Romaine Mirmault est arrivée ; elle a absolument voulu que je l'accompagne chez la couturière. Après, il a fallu goûter. J'étais sur les épi-

nes. Je crois que Romaine y mettait un peu de malice. Et puis, figure-toi qu'elle m'a fait de la morale. Ah ! très gentiment, très discrètement, mais de la morale tout de même. Il paraît que je me tiens très mal. Voyons, trouves-tu que ce soit si vrai que cela ? Elle est bonne, Romaine ! Elle verra, quand elle aura un amant qu'elle aimera, s'il est facile d'être toujours raisonnable...

André de Claircy avait doucement détaché de son cou les bras de Berthe. Il réfléchit un instant :

— Alors, Mme Mirmault est au courant...

Il y avait dans la voix d'André une nuance de reproche. Berthe se récria :

— Romaine, mais je ne lui ai rien raconté du tout, du moins rien de précis ! Seulement, elle est fine. D'ailleurs, cela n'a aucune importance. Romaine m'aime, et elle est incapable d'une indiscrétion, d'un potin.

Et comme André de Claircy demeurait sérieux et conservait l'air un peu embarrassé, elle ajouta :

— Rassurez-vous, monsieur le peureux. Romaine est pour moi comme une sœur. D'ailleurs, elle m'a beaucoup plus parlé de Pierre que de mes inconséquences. Elle le trouve charmant, votre frère, et elle a raison. Il devrait bien lui faire la cour, cela empêcherait Romaine de nous surveiller. Qu'en dites-vous ?

Mais André de Claircy restait silencieux devant le rire de Berthe. Elle s'aperçut de sa mine assom-

brie. Ses beaux yeux s'attristèrent. André était donc vraiment mécontent d'elle:

— Ne me gronde pas, mon amour, je ne le ferai plus. Tu verras comme je serai sage, et personne ne s'apercevra plus que je t'aime. Allons, tu n'es plus fâché, au moins. Heureusement que, ce soir, je puis ne rentrer qu'à huit heures. Attends-moi, je reviens.

Et, tandis que Berthe de Vrancourt allait et venait dans la pièce voisine, André de Claircy écoutait, comme en une douce journée déjà lointaine, tomber sur le marbre du guéridon les lourds pétales des pivoines pourpres...

CHAPITRE VIII

Le petit hippopotame du Jardin des Plantes était un personnage délicieux. Il présentait, dans un amas de chair molle et informe, la vague esquisse du monstre qu'il serait un jour, à l'instar de sa mère l'hippopotamesse, occupée à prendre le frais dans le bassin, d'où sa tête hideuse aux yeux libidineux et aux naseaux reniflants émergeait, ignoble, flottante et lippue.

Romaine Mirmault considérait ce nouveau-né avec curiosité et M. Claveret le contemplait avec sympathie. Il aimait les animaux, les plantes et les objets exotiques, tout ce qui lui rappelait les contrées lointaines qu'il avait jadis rêvé de parcourir. Aussi le Jardin des Plantes était-il une de ses promenades habituelles et favorites. Il en connaissait les moindres recoins et les plus humbles pensionnaires. Les gardiens le saluaient. A plusieurs reprises, M. Claveret avait fait des dons importants au Muséum. Grâce à ses libéralités, certains enclos avaient été élargis, certaines maisonnettes qui menaçaient ruine avaient été réparées. Les ratons-

laveurs, aussi bien que les phacochères, avaient bénéficié des bontés de M. Claveret. M. Claveret était un des protecteurs du Jardin, en reconnaissance des heures de rêveries vagabondes qu'il lui devait. Aussi tout ce qui s'y passait l'intéressait-il vivement. Or la naissance d'un petit hippopotame est un événement de conséquence, et M. Claveret examinait avec sympathie ce nouvel ornement de sa chère ménagerie. Il humait non sans plaisir l'odeur d'étable et d'écurie qu'elle dégageait.

Il en fit la confidence olfactive à Mme Mirmault, qui lui répondit en riant :

— Je ne suis pas tout à fait de votre avis, cher monsieur Claveret, mais chacun a le nez qu'il peut! Néanmoins, je suis ravie d'avoir vu ce jeune garçon d'hippopotame, et maintenant vous allez me faire faire connaissance avec vos autres protégés.

M. Claveret et Mme Mirmault suivaient les allées tournantes du Jardin. Parfois, à un grillage, devant une pancarte, M. Claveret s'arrêtait. Mme Mirmault s'amusait aux noms bizarres que lui signalait son guide. Il y avait là d'étranges bêtes amenées des quatre coins du monde. Tout à coup, Mme Mirmault poussa une exclamation joyeuse. A la hauteur du feuillage d'un arbre, une tête mélancolique et bossuée apparaissait, balancée au sommet d'un long cou flexible et poilu. De ses yeux rêveurs un chameau regardait patiemment les visiteurs.

Avec attention, Mme Mirmault considérait l'ani-

mal. Soudain, il lui évoquait les étroites rues de Damas, avec leurs maisons fermées, les larges places ensoleillées, les sombres galeries du bazar. Elle réentendait le grelot du petit âne qui précède la file des bêtes bossues, chargées de ballots et de couffins. Elle les revoyait, posant avec précaution leurs larges pieds dans la poussière ou sur les dalles et laissant après elles un sillage de suint et de laine chaude. Là-bas, le chameau est le passant familier. Il se mêle à la foule, la divise de sa marche dandinée, conduit par le chamelier, qu'enveloppe un grand manteau noir et que coiffe un turban de corde... Mme Mirmault s'était avancée. Du bout de son ombrelle, elle flatta le long cou velu, puis, se retournant vers M. Claveret :

— Tenez, cher monsieur Claveret, cette bête me rappelle mon arrivée à Damas. Nous avions pris le train à Beyrouth, et, toute la nuit, nous avions traversé le Liban, par un clair de lune magnifique. Puis, le jour s'est levé. Notre wagon côtoyait un petit torrent aux eaux claires, parmi des arbres en fleurs. Il y avait aussi une route et, sur cette route, une longue file de chameaux. C'étaient les premiers que je voyais. Tout à coup, la locomotive a sifflé ; et voici les chameaux qui se débandent, se mettent à galoper, pris d'une véritable folie. C'était si drôle, cette fantasia, que j'ai réveillé le pauvre Etienne, qui dormait à poings fermés. Heureusement que nous étions presque arrivés...

Romaine Mirmault s'était tue. M. Claveret l'interrogea doucement :

— Alors, vous avez aimé tout de suite cette vie d'Orient ? Vous ne regrettez pas la France ?

Romaine Mirmault soupira :

— Ah ! cher monsieur Claveret, sait-on jamais pour quelle vie on est fait ! Que savons-nous de nous-mêmes ? Que savons-nous d'autrui ? Nous sommes si pleins d'incertitude,si pleins d'imprévu. On s'apparaît souvent si différent de ce que l'on croit être. Ne sommes-nous pas simultanément capables des actions les plus contradictoires, des souhaits les plus disparates ? Aussi le mieux est-il de ne se pas interroger, de ne pas chercher à se connaître, de vivre, au moral, comme vivent les femmes d'Orient, le visage voilé, pour que l'on n'aperçoive dans nos yeux ni désirs, ni regrets.

Tout en parlant, Romaine Mirmault se dirigeait vers un banc circulaire qu'ombrageait un bel arbre où des oiseaux chantaient. M. Claveret, assis à côté d'elle, la regardait de ses bons yeux indulgents :

— Pardonnez-moi, mon enfant, je suis peut-être indiscret ; mais, que voulez-vous, un vieil homme comme moi,il faut bien qu'il s'intéresse à la vie des autres. Ce n'est plus la sienne qui peut le préoccuper.

Et M. Claveret, à son tour, soupira. Romaine Mirmault lui tendit la main avec amitié. Depuis

cinq ans qu'elle ne l'avait pas vu, en effet, M. Antoine Claveret avait vieilli. Il était maintenant un de ceux à qui plus rien ne peut arriver d'heureux, qui ont passé l'âge de l'amour et du bonheur. Oui, que de choses n'arriveraient plus jamais à M. Claveret ! Il était parvenu à ce moment de l'existence où les horizons se limitent et se ferment. Et cela M. Claveret le savait, et il en souffrait, parce qu'il y a en tout homme un éternel besoin d'avenir, on ne sait quoi d'insatiable et d'enfantin qui voudrait que la vie ne fût pas la vie. Et Romaine Mirmault serra la main qu'elle tenait dans la sienne, par un sentiment de compassion et de pitié :

— Pourquoi dites-vous cela, monsieur Claveret ?

M. Claveret secoua la tête :

— Je dis cela, ma chère enfant, parce que c'est la triste vérité, parce que je n'ai rien en moi qui puisse intéresser personne ni moi-même, parce que je suis non seulement un vieux bonhomme, mais aussi quelqu'un qui a raté sa vie. Oui, un vieil original, et un original sans originalité. Tenez, je ne compte guère, en ce monde, plus que ces animaux qui sont ici. Ils ne sont d'aucune utilité. De là peut-être ma sympathie pour eux...

Et M. Claveret sourit tristement en sa grosse figure désolée.

Romaine Mirmault intervint :

— Comme vous avez tort de parler ainsi, monsieur Claveret ! D'abord, vous n'êtes pas si inutile

que vous le pensez. Et puis, votre vie n'est pas plus manquée que toute vie. Qui donc a été exactement ce qu'il voulait être ? Moi pas plus que vous ; vous, pas plus que ce monsieur qui passe. Allez donc lui demander s'il vit exactement comme il eût voulu vivre. Mais tous, nous devons nous contenter de l'à peu près ! Tous nous en sommes au même point. Je sais, vous auriez voulu devenir un grand voyageur. Peut-être, tout à l'heure, en regardant ce chameau, songiez-vous que mon mari avait bien de la chance de parcourir en ce moment la Perse en caravane. Eh bien, détrompez-vous, M. Mirmault lui non plus, n'est pas ce qu'il eût désiré être. Il ne se consolera jamais de ne pas être né Turc ou Persan. Et moi, croyez-vous donc que je n'aie pas aussi mes secrètes déceptions ? Quelle âme est sans chagrins, quel cœur est sans regrets. Ah ! cher monsieur Claveret, tout est bien mal arrangé dans toutes les vies ; mais vous, au moins, dans la vôtre, vous avez vos amis Claircy, qui vous aiment et que vous aimez, et qui sont presque vos enfants !

Au nom de Claircy, le bon visage de M. Claveret s'était animé d'une expression de joie :

— Oui, vous avez raison, Romaine, j'ai tort de me plaindre, car j'aime André et Pierre de Claircy comme des fils ; mais, voyez comme je suis fait, cette affection, qui devrait être ma joie, est pour moi un véritable tourment. Pensez donc, voilà deux êtres que je chéris, dont je désire ardement le bon-

heur, à qui je souhaite de ne voir arriver que les choses les plus heureuses. Ils sont jeunes l'un et l'autre ; la vie leur offre encore toutes les possibilités. Toutes les avenues leur sont ouvertes, et je voudrais les aider à découvrir leur vraie voie, celle que l'on parcourt sans regret jusqu'au bout. Eh bien, Romaine, il se trouve que je ne puis rien pour eux, et, là encore, je me sens inutile et superflu.

M. Claveret fit un geste d'impuissance et continua :

— Oui, inutile; oui, superflu et, je dirais plus, désarmé. Hélas ! ma chère Romaine, malgré toute l'amitié qu'André et Pierre ont pour moi, comment en pourrait-il être autrement ? En effet, où prendrais-je l'autorité nécessaire pour les diriger ? De quel poids pourraient bien être mes conseils ? Au nom de quelle expérience parlerais-je, moi, vieux bonhomme comique qui n'a rien su faire de lui-même ? Quel prestige puis-je avoir à leurs yeux,quel ascendant sur leur esprit ? Qu'ai-je fait pour leur dire de faire quoi que ce soit? Je vous le répète, malgré l'amitié et la déférence qu'ils ont pour moi, ils ne pourraient s'empêcher de sourire. Pensez donc, monsieur Claveret, professeur d'existence, mais ce serait à pouffer de rire ! Aussi ai-je pris le parti de ne jamais intervenir dans leurs décisions ; je les écoute, je tâche de les comprendre, je les aime, mais je ne les conseille point ; et, pourtant,

il me semble les connaître mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes, et c'est justement cela qui parfois me fait peur, Romaine.

Romaine Mirmault écoutait M. Claveret avec une attention croissante. Elle objecta :

— Mais, cher monsieur Claveret, je suis sûre que vous vous tourmentez en vain. André de Claircy a l'air heureux de l'existence qu'il s'est faite. Quant à son frère, il me fait l'effet d'un gaillard déluré que la vie n'effraye pas.

M. Claveret baissait la tête et poursuivait, comme s'il se parlait à lui-même :

— Oui, André a l'air heureux, mais l'est-il réellement ? Quelquefois, je crois lire en ses yeux une tristesse profonde, cette tristesse des êtres qui ne vivent pas leur vraie vie, qui semblent s'attendre eux-mêmes. André vit selon son cœur, mais vit-il selon sa destinée ?

Cette allusion involontaire à la liaison d'André de Claircy et de Berthe de Vrancourt embarrassa M. Claveret, qui reprit :

— C'est un si singulier caractère qu'André, si secret, si renfermé ! Que cachent son calme, sa froideur, son air d'avoir accepté l'existence ! Ah ! Romaine, si vous saviez comme je songe souvent avec angoisse à ces choses, si vous saviez...

Romaine Mirmault, soudain nerveuse, grattait le sol du bout de son ombrelle :

— Cher monsieur Claveret, je comprends votre

sollicitude inquiète pour André de Claircy, mais son frère Pierre, lui, me paraît moins compliqué, plus ouvert, plus lisible.

M. Claveret agita les bras :

— Pierre, ah ! si vous croyez qu'il ne m'inquiète pas aussi, celui-là !

M. Claveret se tut un instant et reprit :

— Il m'inquiète non par lui-même, — c'est une nature charmante, tendre et douce, — mais par ce qu'on lui a mis dans la cervelle. Que voulez-vous. Pierre est de son temps. D'ailleurs, c'est ce qui devrait me rassurer. Tous les garçons de son âge sont dans le même état d'esprit. Oui, ils ont tous ce même goût de l'action qui est le credo de la nouvelle génération. Ils respirent une atmosphère d'énergie. Pierre est comme les autres, ou, du moins, il croit être comme eux. Mais cette exaltation n'est-elle pas chez lui artificielle ? Se soutiendra-t-elle, quand elle sera aux prises avec la réalité ? Et le plus grave, c'est qu'il voudra tenter l'expérience, se prouver à lui-même qu'il est capable d'agir. Et alors ? Ah ! Romaine, Romaine Mirmault, ne vous moquez pas de moi, ne vous moquez pas du bonhomme Claveret et de ses terreurs ! Si vous saviez ce que c'est que d'aimer et de ne rien pouvoir pour ceux que l'on aime, rien, rien !

Et M. Claveret regardait tristement ses grosses mains, où les veines, apparentes et gonflées, dessi-

naient des lacs, des fleuves et des montagnes comme sur les cartes en relief de ces contrées lointaines où il avait tant voyagé en imagination, ses grosses mains auxquelles il eût souhaité le pouvoir magique de changer à son gré les fils des destinées qui lui étaient chères.

CHAPITRE IX

Par la portière du petit train-tramway qui, de Soissons, en suivant la vallée de l'Aisne, l'avait amenée à la station de Villarcy, où l'on descend pour gagner la Foulerie, Romaine Mirmault aperçut, au passage, la vieille guimbarde de Mlles de Gerdières, qui l'attendait. C'était une espèce de break démodé, couvert d'une toiture de cuir et fermé par des ridelles, dont la vue caractéristique la fit sourire, tandis qu'elle rassemblait son menu bagage. La présence du break lui annonçait que ses tantes étaient venues l'attendre à la gare, sans quoi elles ne lui eussent envoyé que l'antique victoria.

Elle ne se trompait pas. Le train arrêté lui montrait sur le trottoir Mlles de Gerdières, serrées l'une contre l'autre comme deux vieilles perruches sur un perchoir. Par la portière, Romaine Mirmault leur adressa des signes auxquels elles répondirent en agitant leurs têtes coiffées de capotes et leurs mains à mitaines.

Descendue du wagon, Romaine Mirmault venait de sentir sur sa joue la caresse piquante et mous-

tachue de tante Tine et de tante Nine, qui l'avaient étreinte dans leurs bras maigres et sur leurs poitrines plates.

— Avez-vous fait bon voyage, Romaine ?

Cette question, posée par la tante Valentine de Gerdières, fut répétée par la tante Antonine avec la ponctualité d'un écho.

Tout en répondant que son voyage avait été excellent, Mme Mirmault regardait autour d'elle. Elle reconnaissait la petite gare isolée, où tout était exactement pareil au souvenir qu'elle en avait gardé. Alentour, la même campagne s'étendait, qu'il lui semblait n'avoir jamais quittée. Des prés verts bordaient la rivière d'Aisne, qu'ombrageaient des lignes de saules et des files de peupliers. Une route traversait l'eau sur un pont et montait vers la colline rocheuse, au flanc de laquelle s'accrochait le village de Ricourt. C'était à l'extrémité du village que se trouvait la Foulerie. On en apercevait les toits d'ardoises à travers les arbres. Décidément, rien n'avait changé, pas même l'homme d'équipe ni le contrôleur à qui Mme Mirmault remit son billet et qui la salua. Ce contrôleur était le fils de l'épicier de Ricourt, chez qui Mlles de Gerdières, dont la gourmandise était le péché mignon, allaient chaque jour, en cachette l'une de l'autre, acheter quelques sucreries.

Le souvenir de cette cachotterie fit sourire Mme Mirmault.

Installée dans le break, en face des deux vieilles demoiselles, Romaine les considérait avec surprise et affection, tandis que le domestique Jules, qui réunissait à la Foulerie les fonctions de cocher et de jardinier, plaçait la malle sur le siège. Mlles de Gerdières n'avaient pas changé non plus durant ces cinq années. Tante Valentine, l'aînée, s'était peut-être un peu courbée ; tante Antonine, la cadette, avait peut-être un peu maigri ; mais, sauf cela, les mêmes que le jour où, à cette même gare, dans ce même break, elles attendaient leur petite nièce Romaine de Termond, que la mort de son père faisait orpheline et qui venait chercher asile chez les seules parentes qui lui restassent. Comme aujourd'hui, du trottoir d'attente, elles lui avaient adressé des signes. Comme aujourd'hui, tante Valentine lui avait demandé des nouvelles de son voyage et tante Antonine avait répété ponctuellement la question. Cette constatation amusa Romaine Mirmault. Pauvres tantes de Gerdières, c'était une de leurs particularités, de se faire ainsi écho l'une à l'autre avec une précision mécanique. Cette habitude était d'autant plus affolante que Mlles de Gerdières se ressemblaient étonnamment.

Toutes deux grandes, maigres et sèches, avec des figures d'oiseaux. Un grand nez dominait leur visage, presque sans menton. Leurs gestes étaient identiques. Leurs existences se ressemblaient comme leurs personnes. Elles ne quittaient jamais la Fou-

lerie, où elles étaient nées, et ne s'étaient jamais séparées. Elles avaient d'un commun accord renoncé au mariage et n'en conservaient, ce qui est rare, aucun regret. Vieilles filles par vocation et non par manque d'occasion à ne plus l'être. Le seul point où elles se distinguassent était que tante Valentine raffolait des pastilles de menthe et que tante Antonine préférait les boules de gomme. Romaine, se souvenant de cette passion des tantes de Gerdières, avait pour chacune, dans sa malle, une provision de leurs bonbons favoris. A cette annonce, les deux vieilles filles s'exclamèrent :

— Comme vous êtes gentille, Romaine !

— Comme vous êtes gentille, Romaine !

Et leurs deux exclamations se confondirent en une seule.

Romaine Mirmault sourit, mais soudain elle se sentait envahie d'une sorte de tristesse. Ces deux vieilles perruches lui causaient une impression de profonde mélancolie. Elles lui représentaient l'incurable médiocrité de la vie, de ce que l'on appelle en ce monde une « existence tranquille ». Ah ! oui elle avait été tranquille, l'existence de Mlles de Gerdières ! Mais Romaine n'eût souhaité à aucun prix une pareille tranquillité, où le bonheur n'est fait que de la répétition des mêmes actes et du ressassement des mêmes pensées, des mêmes gestes inutiles et des mêmes paroles vaines. C'était donc par ce pacifique et plat néant qu'elles avaient remplacé

tout ce qui agite et tourmente les autres êtres. Ah ! la pauvre paix, la morne béatitude que celle-là ! Tout plutôt que ce vide et cette atonie ? Mieux valaient les angoisses de l'esprit, les troubles de la conscience, les peines du cœur. Et Romaine Mirmault détournait ses yeux de ces vieux visages fraternels, qui étaient pour elle comme l'emblème de la sagesse dans la médiocrité.

Cependant le cheval avait cessé de trotter et la pente de la route devenait plus rude. On s'élevait, peu à peu, en lacets, au-dessus de la vallée, au fond de laquelle l'Aisne coulait parmi les prairies et les saulaies. Des hauteurs boisées fermaient un horizon vaste et non sans beauté. Bientôt, les premières maisons du village de Ricourt apparurent. Il formait une rue unique, longeant une sorte de crête rocheuse assez abrupte. Dans la rue, jouaient des gamins. Sur une petite place, se trouvait un lavoir. C'était sur cette place que s'ouvraient les principales boutiques de Ricourt. Au seuil de l'une d'elles, un gros homme à face réjouie, salua. M. Verdorin l'épicier, le père du contrôleur du chemin de fer, rendait hommage à Mlles de Gerdières, ses meilleures clientes. Après la place, les maisons s'espaçaient. La voiture s'arrêta devant une grille que le cocher, descendu de son siège, alla ouvrir.

Mlle Valentine de Gerdières s'écria :

— Nous voilà arrivées !

Mlle Antonine de Gerdières, un peu en retard, ne répéta que le mot « arrivées ».

Toutes deux éprouvaient une évidente satisfaction à rentrer chez elles. D'abord, elles n'aimaient guère à être, comme elles disaient, « par voies et par chemins ». Ensuite, aucune habitation ne leur paraissait comparable à la Foulerie. Soixante années d'un séjour ininterrompu ne les avaient pas encore blasées sur le plaisir de s'y retrouver.

La Foulerie était d'ailleurs, ainsi que le constatait Romaine Mirmault, un fort agréable logis. Il se composait de deux corps de bâtiments, à un seul étage, séparés par une terrasse plantée de marronniers qui surplombait la route et d'où l'on dominait le paysage. Ces deux pavillons s'adossaient au rocher, où étaient creusées des caves et une remise. Dans le rocher, un escalier rustique conduisait à un assez vaste enclos, moitié potager, moitié verger, et aussi jardin de plaisance. De ce jardin, situé sur le plateau, on avait vue sur une plaine que parsemaient quelques bouquets de bois. Au milieu de l'un de ces bois était le château d'Argimon, demeure des Vrancourt, et l'habitation considérable du pays. Pour tous les environs, Argimon était « le Château ». Certes, Mlles de Gerdières ne lui contestaient pas ce titre, mais elles n'eussent pas échangé la Foulerie contre Argimon. Argimon était « sans vue », objectaient-elles. Mlles de Gerdières étaient fières de leur terrasse,

d'où l'on découvrait « dix lieues de pays à la ronde ». D'ailleurs, elles ne regardaient jamais le paysage, et, si elles s'enorgueillissaient de son étendue, elles étaient complètement insensibles à sa beauté.

Elles vivaient exclusivement dans le pavillon de droite, où elles occupaient, à elles deux, une seule et vaste chambre avec deux alcoves. Un large guéridon Empire en marquait le milieu. Avec cette chambre, la pièce qu'elles fréquentaient le plus était la salle à manger. Elles y prenaient leurs repas et y passaient la plus grande partie de la journée et toujours la soirée. Cette salle à manger était pavée d'un dallage en losanges blancs et noirs et les murs étaient tendus d'un curieux vieux papier représentant, en grisailles, toute l'histoire de Pysché. Les dessins de ces grisailles, de style pompier, dus à quelque artiste du temps du premier Empire, qui travaillait dans le style de Girodet et de Guérin, étaient à la fois impudiques et guindés, et il était vraiment assez comique que de prudes et dévotes vieilles filles comme Mlles de Gerdières eussent constamment sous les yeux ces tableaux mythologiques où s'ébattaient des Psychés qu'elles n'avaient jamais été et un Amour qu'elles n'avaient jamais connu !

Ce fut dans cette salle à manger que Mlles de Gerdières introduisirent Romaine Mirmault. Son premier regard fut pour la grisaille des murs,

puis elle considéra toute la pièce en sa tristesse démodée et tranquille. Romaine Mirmault réfléchissait. C'était donc là, entre ces deux antiques figures, qu'elle aurait pu continuer à vivre. Cette pensée la remplit d'une terreur rétrospective. Ah! oui, elle avait bien fait de partir, d'épouser Etienne Mirmault. Tout valait mieux que la morne destinée à laquelle elle eût été vouée. Et elle contemplait Mlles de Gerdières, enlevant leurs mitaines, ôtant leurs chapeaux, lissant, avec les paumes de leurs mains maigres, leurs bandeaux plats aux cheveux tirés et gris.

Soudain, elle fut distraite de cette contemplation par le bruit d'un pas lourd dans l'escalier. On montait la malle. Elle contenait les bonbons annoncés. Tante Tine et tante Nine, subitement empressées, offrirent à leur nièce de la conduire dans sa chambre.

— Vous savez, Romaine, vous la trouverez telle que vous l'avez laissée. On n'a touché à rien.

Tante Nine se contenta d'accentuer par des gestes les paroles de tante Tine.

Lorsque tante Tine et tante Nine, chacune dans les mains un énorme sac de bonbons, eurent disparu, Romaine Mirmault se laissa tomber sur un fauteuil. Il était environ cinq heures de l'après-midi. Une lumière adoucie entrait par la fenêtre ouverte. Bien qu'on l'aérât depuis plusieurs jours, la chambre sentait une légère odeur de renfermé et

de moisi que Romaine reconnaissait bien. Cette odeur l'avait accueillie la première fois où elle avait pénétré dans cette pièce, en robe de deuil et les yeux encore gonflés de larmes, venant de la lointaine Rome pour chercher auprès de ses tantes un abri à son isolement d'orpheline.

Cette même odeur, elle la retrouvait aujourd'hui. Elle avait repris possession de cette chambre, d'où Romaine, jadis, l'avait peu à peu chassée en vaporisant force parfums, au grand scandale des pauvres tantes de Gerdières, qui voyaient dans ces pratiques comme une sorte d'exorcisme païen. A ce souvenir, Romaine Mirmault ne put s'empêcher de sourire. Elle se sentit moins triste. Malgré son odeur d'abandon, cette vieille chambre provinciale avait quelque chose de paisible et de sympathique. Une abeille égarée y rôdait en bourdonnant. Un léger souffle agitait les rideaux de mousseline fraîchement blanchis. Aux murs, Romaine retrouvait les photographies représentant des vues de Rome qu'elle y avait épinglées jadis. Elle se leva pour aller les examiner une à une, puis elle vint se rasseoir et demeura absorbée en ses pensées.

Le souvenir lui revenait, vif, clair, précis, de cette époque de son existence. Elle revoyait son enfance errante et bizarre, cette enfance qui semblait le prélude de sa vie d'aujourd'hui et que les goûts nomades de son père lui avaient imposée. M. de Termond, par ses travaux d'érudition

picturale, n'était-il pas obligé à des déplacements fréquents. Quoiqu'en principe il fût établi à Rome, ses séjours y avaient été intermittents. Durant l'un d'eux, une fille lui était née, et il avait voulu que l'enfant portât le nom de cette illustre marraine ; mais bientôt M. de Termond emmenait la petite Romaine et sa mère à Florence, et c'était de Florence que dataient pour Romaine ses premiers souvenirs d'Italie. Ensuite, elle se rappelait délicieusement toute une année passée à Venise. Elle avait alors douze ans. Peu de temp s après, on revenait à Rome, et Mme de Termond mourait.

Pendant les deux années qui suivirent cette mort, le père et la fille avaient promené leur tristesse en divers lieux : en Sicile, où ils avaient passé un hiver ; à Palerme, à Naples, puis en Ombrie. D'Ombrie, ils étaient retournés à Rome. M. de Termond vieillissait. Il avait renoncé à ses travaux. Il se rongeait de chagrin et aussi des soucis d'une situation de fortune devenue difficile. Presque chaque jour, il allait visiter la tombe de sa femme ; Romaine l'accompagnait en ces promenades désespérées.

Certes, durant les quatre dernières années vécues à Rome, Romaine avait été sensible aux beautés de la Ville Eternelle ; mais, malgré cela, Rome demeurait pour elle une ville de tristesse et de deuil. Ce nom s'associait dans sa pensée à des impressions

moroses et mélancoliques. Depuis que le malheur l'avait frappé, M. de Termond était devenu hypocondre et taciturne. Il faisait partager à sa fille la solitude où il se renfermait, à un âge où la jeunesse de Romaine eût eu besoin de plaisir et de distraction. Mais M. de Termond ne voulait vivre qu'avec ses regrets. Il les promenait en de longues courses à travers la campagne. La seule personne dont, avec sa fille, il tolérait la société était la princesse Alvanzi ; mais la princesse était moins souvent à Rome que dans sa magnifique villa de Viterbe, où, par un caprice de malade, M. de Termond refusait obstinément de se rendre, malgré les instances du prince et de la princesse, qui parfois, cependant, obtenaient de lui qu'il leur confiât sa fille pendant quelques jours.

C'était dans cette villa de Viterbe que la princesse Alvanzi avait emmené Romaine après la mort de M. de Termond. La princesse, en ces circonstances, avait témoigné à Romaine l'amitié la plus délicate. La sachant seule au monde, isolée, presque sans fortune, la princesse lui offrit de la garder auprès d'elle : mais Romaine, après un mois passé à Viterbe, avait préféré retourner en France, auprès de ses tantes, et elle avait dit adieu aux amis bienveillants qui lui avaient adouci ces heures douloureuses et au beau jardin qui avait consolé sa peine par le murmure de ses eaux, dont la fraîcheur se mêlait à l'amer parfum des cyprès.

Les premiers jours passés à la Foulerie lui avaient été très pénibles. Habituée à la lumière d'Italie, à la beauté des horizons, à la noblesse des architectures, la Foulerie lui parut un triste et mesquin séjour. Certes, ses tantes de Gerdières la recevaient de leur mieux; mais elle avait été vite obligée de constater que la compagnie des deux vieilles demoiselles n'offrait que de médiocres ressources. Leur esprit était singulièrement borné et leur conversation ne s'étendait pas hors des limites de leurs petites préoccupations journalières. Mlles de Gerdières étaient d'excellentes personnes, parfaitement bien élevées, mais d'une parfaite nullité, que rendait seule supportable leur bonne éducation. Elles témoignaient à leur nièce beaucoup d'affection et faisaient tous leurs efforts pour la distraire; mais cette première semaine avait semblé à Romaine interminable, et lorsque, le dimanche, à la grand'-messe, dans l'église de Ricourt, elle s'était assise au banc de famille, entre tante Tine et tante Nine, elle avait eu l'impression de se trouver entre les deux gardiennes que la destinée chargeait désormais d'éloigner de sa vie tout plaisir et toute liberté.

C'était pourtant un dimanche, à la sortie de la messe, qu'elle avait fait la connaissance de Berthe de Vrancourt. Très vite, Berthe de Vrancourt lui avait manifesté la plus secourable affection et le plus vif intérêt. Bientôt, une véritable intimité s'é-

tait établie entre elles. Presque chaque jour, Berthe de Vrancourt venait à la Foulerie, à moins que Romaine ne se rendît à Argimon. Berthe de Vrancourt se félicitait d'avoir trouvé en Romaine une amie charmante. Son affection n'avait rien d'égoïste ; aussi se préoccupait-elle sincèrement de l'avenir de celle qu'elle appelait sa petite voisine. Cet avenir était entre elles un sujet constant de conversations qui se résumaient de la part de Berthe de Vrancourt dans cette constatation que Romaine ne pouvait rester indéfiniment à la Foulerie et qu'il fallait chercher une issue à la situation où elle se trouvait. Et cette issue ne pouvait être que le mariage.

Si le mince revenu que possédait Romaine suffisait à ce qu'elle ne fût pas à la charge de ses tantes de Gerdières, il n'était guère de nature à tenter un mari, et le capital n'en constituait qu'une bien maigre dot. Néanmoins, il fallait tenter de dénicher cet oiseau rare qui s'appelle un homme désintéressé. Romaine avait conservé des relations avec quelques vieux amis de son père. Il s'agissait de les mettre en campagne. Les Alvanzi ne demanderaient certes pas mieux que de s'employer dans le même but, et Romaine pouvait également compter sur M. Claveret ; mais ce fut M. de Vrancourt qui résolut la question.

Il avait eu jadis pour camarade, quand il passait ses vacances chez son oncle d'Argimon, Etienne Mirmault. Etienne Mirmault, à qui sa fortune eût permis

de faire figure dans les ambassades, avait préféré les consulats. Après divers postes, il venait de quitter celui d'Adana pour celui de Damas. Etienne Mirmault désirait se marier. Il ne tenait pas à l'argent. Ce qu'il souhaitait, c'était une femme qui ne craignît pas de vivre à l'étranger. Il s'était ouvert de ses projets à M. de Vrancourt. M. de Vrancourt jugea Mlle de Termond tout à fait la personne qui convenait à son camarade Mirmault. Elle était sans famille, sans attaches proches, habituée à une vie errante et dépaysée. Romaine, mise au courant, consentit à voir Etienne Mirmault, qui ne lui déplut pas. Le mariage fut décidé rapidement. L'entrevue avait eu lieu en février. Etienne Mirmault se proposait d'aller passer quelques semaines à Damas pour prendre possession de son poste et installer la maison. Il pourrait être de retour à la fin de mars, ce qui permettrait de fixer la cérémonie aux premiers jours d'avril. Pendant le voyage de M. Mirmault, Romaine irait à Paris commander son trousseau et faire ses emplettes. M. Claveret lui avait offert l'hospitalité.

Chez M. Claveret, Romaine avait fait naturellement la connaissance d'André de Chaircy.

Romaine n'aimait pas revenir à cet épisode de sa vie sur lequel elle ne s'était jamais clairement expliquée avec elle-même. Que s'était-il passé au juste dans son cœur ? Romaine Mirmault le sentait confusément, mais évitait de préciser. Quand elle y songeait,

elle se résumait la situation qu'elle avait traversée en quelques faits qu'elle hésitait toujours à interpréter. Pendant ce séjour chez M. Claveret, où elle voyait presque quotidiennement André de Claircy, elle s'était aisément aperçue que M. de Claircy témoignait beaucoup de goût pour sa compagnie et qu'il recherchait toutes les occasions de se trouver avec elle. Elle, de même, n'était pas insensible à l'agrément qu'elle lui reconnaissait volontiers. Elle le jugeait de manières séduisantes, malgré sa gravité un peu hautaine et sa froideur réservée, auxquelles s'ajoutait un air de tristesse qui lui donnait de l'intérêt et de la distinction. De son côté, André de Claircy montrait qu'elle lui plaisait ; mais était-il allé plus loin que cette sympathie attentive? Quant à elle, avait-elle éprouvé pour lui quelque sentiment plus tendre que celui qu'elle s'avouait? Il semblait bien à Romaine Mirmault qu'André de Claircy avait été amoureux d'elle, seulement il n'avait jamais manifesté son amour. Il est vrai que Romaine, à ce moment, était fiancée, ce qui rendait à André tout aveu bien difficile et bien délicat. Cette situation ne justifiait-elle et n'expliquait-elle pas son silence? Au fond, Romaine demeurait convaincue qu'André de Claircy avait eu pour elle un penchant réel que les circonstances l'avaient seules empêché de déclarer ouvertement et qu'elle-même, par les mêmes raisons, n'avait rien fait pour encourager.

Romaine Mirmault s'était levée du fauteuil où elle était assise.

Elle allait et venait à travers la pièce, un peu agitée par ses souvenirs. La pensée d'André de Claircy l'émouvait. A Paris, elle ne l'avait pas revu avec toute l'indifférence désirable. Qu'eût dû, en effet, lui importer à présent toute cette vieille et indécise histoire ? Et, cependant, malgré elle, elle y resongeait encore. Au fond, n'en avait-elle pas voulu à André de Claircy de son silence ? Ne s'était-elle pas aussi reproché d'avoir feint si complètement de ne pas distinguer le trouble qu'elle causait ? Pourquoi s'être tenus, l'un et l'autre, sur cette même réserve orgueilleuse ? S'ils eussent agi différemment, qu'en serait-il résulté ? S'étaient-ils regrettés réciproquement ? Romaine n'aimait pas à s'interroger sur ce point. A quoi bon ! La vie est la vie, et nous ne pouvons rien sur le passé, nous qui n'avons rien pu sur le présent. D'ailleurs, n'avait-elle pas accepté une certaine sorte d'existence, et elle eût jugé indigne d'elle de s'en plaindre.

Elle était Mme Mirmault. Qu'elle aimât plus ou moins son mari, que son mari fût plus ou moins détaché d'elle, cela importait peu. Il ne lui en restait pas moins des devoirs à remplir, et certains regrets ne lui étaient-ils pas interdits ? Le sort que lui avait fait M. Mirmault en l'épousant ne valait-il pas mieux que celui qui autrement eût été le sien ? Certes, Etienne Mirmault ne lui témoignait

pas ce que l'on nomme de l'amour ; mais, après tout, méritait-elle d'être aimée? Son mari ne manquait pas de prévenances à son égard et l'entourait d'une affection tranquille et sûre. Qu'il lui préférât ses bibelots, ses turqueries, c'était son droit. Par contre, il la laissait entièrement libre. Ne souhaitant pas de l'emmener avec lui en Perse, il n'avait fait aucune objection à son projet de voyage à Paris. En somme, elle devait à M. Mirmault le bien-être et l'indépendance. Sans lui, elle n'aurait peut-être jamais quitté la Foulerie, et elle eût été, un jour, une vieille demoiselle à capote et à mitaines, comme les pauvres tantes de Gerdières!

Cette idée l'amusa, mais n'était-il pas temps d'aller rejoindre ses tantes? Romaine prêta l'oreille aux bruits de la maison. D'en bas, on entendait la voix de tante Tine, à laquelle se mêlait celle de tante Nine. Mlles de Gerdières se disputaient, comme cela leur arrivait assez souvent, pour des motifs généralement absurdes.

Romaine se rappela des scènes de ce genre dans lesquelles elle devait intervenir et dont le comique la divertissait malgré elle. Et, pourtant, ses deux années de retraite à la Foulerie lui avaient paru longues. Qu'eût-ce été, lorsqu'elle n'aurait plus eu le voisinage de Berthe de Vrancourt, puisque Berthe, peu après le mariage de Romaine, avait obtenu de son mari de venir habiter Paris? La

pensée de Berthe ramena Romaine à celle d'André de Claircy. La découverte de leur liaison l'avait troublée. Romaine n'était pas prude ; elle comprenait fort bien que son amie eût cédé au besoin d'être aimée, mais, alors, André de Claircy était donc capable d'amour! Il n'était ni si froid, ni si indifférent qu'il le semblait. Il avait su déclarer ses sentiments, les exprimer, les faire partager ! « Alors pourquoi, il y a cinq ans, s'il a été amoureux de moi, se demandait Romaine Mirmault, pourquoi n'a-t-il rien dit, rien, rien? » Et, obscurément, Romaine éprouvait contre André de Claircy un mouvement de dépit, une légère rancune que tempérait le plaisir de savoir Berthe de Vrancourt heureuse, aimée.

Romaine Mirmault s'était approchée de la fenêtre. L'éclat de la lumière s'adoucissait. Le calme et tranquille horizon s'emplissait d'une paix dorée. Soudain, Romaine se sentait prise de sympathie pour cette vallée, pour ces arbres, pour ces collines, pour cette rivière qui coulait là-bas, pour cette vieille maison provinciale. Peut-être aurait-il mieux valu demeurer là, doucement, petitement, médiocrement, sans engager sa vie, sans aliéner son avenir? Et, plus tard, une fois les pauvres tantes mortes, avec la petite fortune qu'elles lui eussent laissée, elle serait retournée à Rome pour y finir ses jours auprès de ses chères tombes, dans la solitude, le silence, l'oubli !

Lorsque, à l'heure du dîner, Romaine Mirmault descendit de sa chambre, elle avait remplacé son costume de voyage par une de ces robes syriennes que l'on nomme des « abails » et dont, à Damas, elle avait adopté l'usage élégant et commode. En entrant dans la salle à manger, Romaine s'attendait aux exclamations de surprise de ses tantes devant un pareil vêtement, car les moindres choses suffisaient d'ordinaire à les étonner, mais tante Tine et tante Nine ne manifestèrent à sa vue aucune curiosité. Assises toutes deux, côte à côte, sur un étroit canapé, elles étaient taciturnes et préoccupées. Une fois à table, elles ne se montrèrent guère plus loquaces. Romaine se demandait si elle n'avait pas fait quelque chose qui leur eût déplu ; mais elle ne tarda pas à avoir l'explication de leur mutisme.

Tante Tine et tante Nine ne touchaient guère aux plats qu'on leur servait. Elles manquaient singulièrement d'appétit, et elles demeuraient contrites et embarrassées devant leurs assiettes vides. Romaine, rassurée, riait sous cape. Les tantes de Gerdières avaient dû se bourrer de bonbons avant le dîner et le mal de cœur les tourmentait. De plus, elles avaient dû se reprocher réciproquement leur gourmandise, et elles ne se pardonnaient pas leur inutile clairvoyance. Romaine Mirmault, amusée, faisait tous ses efforts pour les dérider, et elle n'y parvenait guère. Tout à coup, elle eut une idée :

— Figurez-vous, tantes, qu'à Damas il y a tout un quartier qui n'est occupé que par des confiseurs... Oui, tantes, des confiseurs...

A ces mots, les vieilles demoiselles avaient prêté l'oreille. Romaine Mirmault continua :

— Oui, tantes, imaginez-vous la grande rue de Ricourt qui ne serait qu'une confiserie...

— Tu entends, Tine ?

— Tu entends, Nine ?

Subitement intéressées, Mlles de Gerdières ne songeaient plus à leur querelle et à leur nausée, et elles écoutaient avec une admiration enfantine Romaine Mirmault leur décrire les longues galeries du Bazar, bordées de boutiques où s'accumulaient, dans des bocaux, dans des assiettes, en tas, en pyramides, en amas, toutes les sucreries, toutes les pâtes confites, toutes les douceurs qu'a inventées la gourmandise orientale et dont la tradition se perpétue dans les obscures galeries du grand Bazar de Damas.

Et tante Tine et tante Nine, transportées dans le paradis du sucre, écoutaient religieusement leur nièce Romaine, tandis que celle-ci, sur la muraille, regardait la Psyché de la tenture, qui, la lampe à la main, se penchait timidement sur le jeune Amour endormi.

CHAPITRE X

M. Antoine Claveret attendait prudemment que le sergent de ville, levant son bâton blanc, arrêtât la masse des voitures qui, sur la place de l'Opéra, s'entre-croisaient en tous sens. On était à la fin de juillet, et il y avait encore beaucoup de monde à Paris. La circulation demeurait intense sur les boulevards. A la population ordinaire, se mêlaient de nombreux étrangers. On les rencontrait : Allemands, Anglais, Russes, Américains du Nord ou du Sud, isolés ou par groupes, bruyants ou mornes. Il y en avait de très vieux et de très jeunes, de laids et de beaux, de riches et de pauvres. Les uns devaient voyager avec toutes les commodités, logeant dans les grands hôtels, mangeant dans les grands restaurants, et les autres, venus par des moyens économiques, devaient mener la vie médiocre des pensions de famille et des *boarding-houses*. Quels qu'ils fussent, M. Claveret les considérait avec une admiration mélancolique. Tous, ils représentaient « le désir de voir le monde ». Tous, ils avaient quitté leurs foyers pour visiter quelque coin de plus

vaste univers. Le démon des voyages habitait en eux. M. Claveret les admirait, en faisant un retour attristé sur lui-même.

Cependant, le sergent de ville, longtemps impassible et indifférent, fit un geste despotique. Les voitures s'arrêtèrent. M. Claveret traversa, juste sous le nez des chevaux d'une énorme tapissière surchargée de touristes, hommes et femmes, la lorgnette en bandoulière et le Bædeker à la main. M. Claveret leur lança un regard sympathique et continua son chemin.

Leur vue avait été pour lui un rappel d'anciennes aspirations, auxquelles, depuis longtemps, il avait définitivement renoncé pour lui-même, mais qui étaient demeurées fort en faveur chez autrui.

Il s'en aperçut une fois de plus, quand il fut parvenu au coin de la rue de Gramont. A la devanture d'un étonnant local peinturluré de toutes les couleurs, la grande agence de voyages « le Globe » étalait ses affiches et ses réclames. L'agence du Globe, entreprise gigantesque et universelle, était comme le symbole du voyage moderne. Elle répondait à tous les besoins et à tous les désirs des amateurs de déplacement. Grâce à elle, toutes les curiosités terrestres pouvaient se satisfaire aisément. Elle fournissait aussi bien les moyens de camper dans les sables du désert que d'hiverner dans les glaces du pôle. Par ses soins, le voyageur n'avait plus à

se préoccuper de rien. Il devenait une sorte de colis humain, étiqueté et impersonnel, que l'on transportait, que l'on promenait, que l'on nourrissait et même que l'on enterrait, le cas échéant. L'agence réalisait ce résultat admirable : le voyage pour tous. Désormais, les aveugles et les paralytiques eux mêmes pouvaient prendre part à la folie ambulatoire qui, chaque année, atteignait des centaines de milliers d'individus. Aussi l'agence peignait-elle sa façade de couleurs justement triomphales.

Tout en réfléchissant vaguement à ces choses, M. Claveret était arrivé rue Saint-Marc, à une boutique de librairie où il entra. Au bruit du timbre, un vieux monsieur vint vers M. Claveret, la main tendue :

— Comment va, monsieur Claveret ?

— Et vous, monsieur Durandot ?

A cette question, M. Durandot fit un geste découragé. Il souffrait de rhumatismes et ne le cacha point à M. Claveret. M. Durandot était grand et maigre. Sa longue figure se terminait par une barbiche militaire; une petite calotte de soie noire couvrait son crâne. M. Durandot n'enlevait cette calotte que pour les dames. Pour les hommes, il se contentait d'y porter deux doigts en manière de salut. Dans sa boutique, M. Durandot se considérait comme sous les armes. Il était à son poste de faction.

On connaissait cette habitude du libraire Duran-

dot et personne ne s'en offusquait, car il jouissait auprès de ses clients d'une estime particulière. Il n'était pas un marchand de livres; il était « leur libraire ». Vendant peu à l'acheteur de passage, il avait une clientèle sérieuse, régulière, pour laquelle il était plus qu'un fournisseur : un conseiller et presque un directeur. On consultait Durandot, et Durandot rendait des jugements, et des jugements concis et autoritaires, acceptés sans réplique, surtout par la clientèle féminine, car beaucoup de jeunes femmes élégantes confiaient le choix de leurs lectures à M. Durandot, qui était fier de cette confiance et des jolies visites qu'elle lui valait.

Les parfums discrets qui parfois se mêlaient dans sa boutique à l'odeur de l'imprimé lui caressaient agréablement les narines, et le bruit d'une auto de luxe s'arrêtant le long du trottoir lui causait une satisfaction marquée.

Les conditions spéciales de son commerce avaient permis à M. Durandot d'installer son magasin rue Saint-Marc, à deux pas du boulevard et dans un quartier central, mais, tout de même, un peu à l'écart des grandes voies. Il l'avait pourvu de bons tapis, de sièges confortables, et le comptoir était toujours orné d'un bouquet de fleurs. M. Durandot était fier de son métier. M. Anatole France avait tracé son portrait dans un de ses romans.

Cependant M. Claveret examinait les publications récentes :

— Quoi de nouveau, monsieur Durandot ?

— Rien de bien bon, monsieur Claveret.

M. Durandot fit la moue et tira la pointe de sa barbiche, puis il baissa la tête, feuilleta des papiers et, s'adressant à son commis, qui déplaçait une pile de livres :

— Dites donc, Michel, a-t-on porté le paquet de monsieur Pierre de Claircy, rue d'Aumale ?

A ce nom, M. Claveret avait prêté l'oreille, subitement intéressé :

— Tiens, vous avez eu la visite de mon jeune ami Claircy ! Qu'est-ce qu'il a bien pu vous commander ?

M. Durandot se redressa :

— Il est venu me demander un choix d'ouvrages sur l'Asie Mineure, et, en particulier, sur la Syrie et Damas. Il m'a dit qu'il voulait se documenter sur cette région. Alors, je lui ai fait préparer un petit ballot. Il a eu raison de s'adresser à moi, votre jeune ami, monsieur Claveret ; le voyez-vous recourant à Villarion ou à Toutain ?

Villarion et Toutain étaient les bêtes noires de M. Durandot. Il ne les tenait que pour de vulgaires débitants de papier. Et M. Durandot froissa avec fierté sa calotte, comme s'il eût cherché à lui donner la forme d'un turban.

En sortant de chez M. Durandot, M. Claveret était fort intrigué. Ce désir de se renseigner sur

Damas ne pouvait être venu à Pierre de Claircy que de ses conversations avec Romaine Mirmault. M. Claveret savait par les Vrancourt, par André, par Pierre lui-même, que Mme Mirmault et lui se voyaient souvent.

Durant ce beau et chaud mois de juillet, ils avaient fait ensemble plusieurs promenades dans Paris et aux environs. Il s'était donc établi entre eux une certaine intimité. D'ailleurs, Pierre ne s'en cachait pas. Il parlait souvent de Mme Mirmault, et toujours avec une vive sympathie et beaucoup d'admiration. Tout ce qui la concernait semblait l'intéresser particulièrement. De là, sans nul doute, cet achat de livres qui, par lui-même, n'indiquait rien de précis, mais qui apportait cependant une nouvelle preuve que Pierre se préoccupait continuellement de la jeune femme.

Fallait-il en conclure qu'il fût amoureux d'elle ? M. Claveret, tout en marchant, hochait la tête. Peut-être que oui, après tout, et, en somme, rien de plus naturel et même de plus heureux. Romaine ne pourrait exercer sur Pierre qu'une excellente influence. Un jeune homme n'a qu'à gagner à la compagnie d'une jeune femme intelligente et distinguée. Quant à la pensée qu'une liaison coupable pût jamais se former entre eux, M. Claveret ne l'admettait même pas. Il y avait bien certes l'exemple de Berthe de Vrancourt et d'André, mais, par une inconséquence singulière, M. Claveret n'en

tirait aucune comparaison possible. D'ailleurs, le cas de Berthe et d'André ne lui paraissait nullement blâmable ; mais qu'un pareil fait pût se produire entre Romaine et Pierre, non, non, et cent fois non ! Il avait en Romaine une confiance illimitée, et elle lui représentait le type absolu de l'honnête femme.

Que cela l'amusât de se faire faire quelque peu la cour par Pierre, rien de plus plausible, à la rigueur, mais aussi de plus innocent, car Romaine saurait toujours l'arrêter où il faudrait ! Oui, elle était trop loyale pour donner à Pierre de faux espoirs. Aussi, du sentiment que Pierre éprouvait probablement pour elle, quel dommage et quel danger en pourraient-ils donc résulter ? Aucun. Cet amour, ou plutôt cette amourette, éloignait Pierre, momentanément, de ses rêves d'action. Elle lui montrait qu'il y a autre chose dans la vie que l'emploi brutal de soi-même, qui est l'idéal des jeunes gens d'aujourd'hui. Il apprendrait de Romaine Mirmault des délicatesses de sentiment qu'il ignorait encore. Il perdrait auprès d'elle ce goût un peu factice de l'énergie qui le tourmentait et l'agitait et qui était plutôt un effet du milieu ambiant qu'une véritable disposition naturelle. Il comprendrait que, dans la vie, il n'y a pas que l'action, mais qu'il y a aussi l'amour. Pierre était-il réellement amoureux de Mme Mirmault ? Et elle, Romaine, que pensait-elle de Pierre ?

M. Claveret avait pivoté sur ses talons. Au lieu

de remonter vers la rue de la Tour-des-Dames, il continua à suivre le boulevard et prit la rue de la Paix. Sans flâner, M. Claveret n'en regardait pas moins les magasins. Tous ces étalages élégants ou luxueux y célébraient la gloire de la femme. Toute la rue ne travaillait guère que pour elle.

Elle était la raison d'être de toutes les devantures et de toutes les affiches. Couturiers, modistes, lingères, bijoutiers, parfumeurs rivalisaient à son intention d'ingéniosité et de richesse. Toutes ces inventions, toutes ces parures, tous ces raffinements n'avaient qu'un but : embellir la femme et la faire aimer. Aussi, en était-il une seule parmi elles qui restât insensible à l'attrait de ces colifichets et de ces brimborions ? Même les plus raisonnables, les plus sérieuses, n'échappaient pas à ces prestiges. Et M. Claveret se rappelait les étonnements de la charmante Romaine de Termond, lorsque, venue à Paris pour faire les emplettes de sa corbeille de noces, il s'était amusé à la guider, en vieux Parisien, dans ses achats de débutante...

Mme Mirmault rentrait presque toujours à l'hôtel vers la fin de la journée. Quand M. Claveret s'y présenta et eut fait passer sa carte, Mme Mirmault lui fit dire de bien vouloir l'attendre un moment au salon. M. Claveret y avait été déjà, à plusieurs reprises, reçu par Romaine Mirmault. On y pouvait causer assez tranquillement. C'était une vaste pièce, d'ordinaire à peu près vide. M. Claveret, en y péné-

trant, dérangea un couple discret, assis sur un canapé, quelque jeune ménage anglais, tant ils prirent tout à coup un air pudique et offensé. M. Claveret s'amusa de leur mine, si bien qu'il ne put s'empêcher de raconter en riant à Mme Mirmault comment il avait troublé ce tête-à-tête d'amoureux. Mme Mirmault, à ce récit, se mit à rire également :

— Ah ! cher monsieur Claveret, si vous viviez comme moi à l'hôtel, vous en verriez bien d'autres ! Je vous assure que l'on y assiste à des spectacles assez comiques. Ainsi, il n'y a pas de jour où je ne rencontre dans les corridors des petites dames voilées qui filent le long des murs, sans regarder derrière elles. Il paraît même qu'il y a une partie de l'hôtel qui est affectée spécialement aux rencontres discrètes, avec sortie particulière.

M. Claveret joignit les mains comiquement à ces révélations. M. Claveret, vieil amateur de jolies femmes, en savait plus long sur les hôtels parisiens que l'innocente Romaine Mirmault.

Elle continua gaiement :

— D'ailleurs, cela ne me scandalise nullement. Mais vraiment, ici, partout, au Bois, dans les restaurants, dans les théâtres, on ne voit que des gens qui pensent à l'amour. Comme c'est drôle ! L'amour n'est cependant pas tout dans la vie. Comment peut-on ainsi tout lui subordonner ? Vivre d'amour, mourir d'amour, quelle folie ! Mais les gens qui aiment sont-ils donc si heureux que cela ?

M. Claveret écoutait Romaine Mirmault. Romaine Mirmault, décidément, n'avait rien d'une amoureuse. Elle parlait avec une raison rassurante. Elle était demeurée un instant silencieuse, puis elle reprit :

— Oui, Paris est une singulière ville. Ainsi, dès que l'on rencontre ensemble un homme et une femme, on s'imagine, tout de suite, qu'ils sont amants. Tenez, aujourd'hui, je suis allée avec Pierre de Claircy au musée du Louvre. En route, nous avons croisé un de ses amis, un monsieur Pontignon, paraît-il. Eh bien, je sais ce qu'il aura pensé en nous voyant, monsieur Pontignon.

M. Claveret se récria, et il fit un geste de protestation. Romaine Mirmault l'arrêta :

— Mais oui, cher monsieur Claveret, c'est ainsi. Et, d'ailleurs, cela m'est absolument égal. Je trouve Pierre de Claircy très gentil, et ce n'est pas sa faute s'il est jeune et beau garçon. Et puis, vous savez que nous sommes au mieux ensemble ! Il m'a promis de venir me voir à Damas, et vous viendrez aussi, n'est-ce pas, cher monsieur Claveret, car la vie me sera un peu dure, là-bas, au retour... J'y suis si seule ! Mais notre jeune ménage anglais a repris courage. Regardez-les donc s'embrasser.

M. Claveret s'était levé :

— Oui, ils sont admirables, et j'ai honte de les gêner plus longtemps. D'ailleurs, il est tard, et je sais, par André, que vous dînez chez les Vrancourt.

Demandez donc à Mme de Vrancourt quel jour elle veut que je vous emmène tous à Montmartre. Allons, au revoir, ma chère Romaine, et à bientôt.

Et M. Claveret, ayant pris congé de Mme Mirmault, se retira, perplexe et songeur. Sa visite ne lui avait, en somme, rien appris.

CHAPITRE XI

Pierre de Claircy se réveillait. Le domestique venait d'ouvrir les rideaux et de poser sur un guéridon le déjeuner du matin. L'entrée du vieux Laurent avait interrompu le sommeil de Pierre de Claircy juste au milieu d'un rêve qu'il cherchait maintenant à reconstituer. Immobile, les yeux à demi ouverts, il était dans cet état vague qui succède à un réveil brusque. Tout à coup, d'un mouvement de bras, il fit tomber sur le tapis un livre qui était resté sur la couverture. C'était le volume de Loti sur la Galilée, qu'il avait lu la veille, en s'endormant. Pierre de Claircy referma les yeux.

Il revoyait à présent les images de la nuit. Elles se reformaient avec exactitude dans sa mémoire. Il y distinguait une grande cour, toute dallée de marbre et entourée d'arcades. Au milieu, s'élevait le kiosque d'une fontaine orientale. Un des côtés de cette cour était occupé par une longue façade, surmontée d'une coupole; de l'autre côté, en face de la coupole, se dressait un minaret carré. A l'un

des angles de la cour, une porte donnait accès dans une étroite galerie voûtée.

De cette galerie, on passait dans une autre. Pierre s'y voyait distinctement. A mesure qu'il s'avançait, ces galeries se multipliaient, s'enchevêtraient. Elles étaient toutes bordées de boutiques. Dans les unes, on vendait des étoffes et des tapis; dans d'autres, des fruits de toutes sortes et des confitures bizarres. Il y avait des boutiques de selliers, des boutiques de parfumeurs. Il y en avait aussi de libraires. Pierre savait que l'un de ces libraires s'appelait Durandot. Mais que faisait Durandot dans ce décor de bazar oriental? Car on était en Orient, Pierre le savait, et que ce bazar était le Bazar de Damas, plein d'une foule bigarrée et silencieuse, parcouru par des files d'ânes et de chameaux.

Pierre de Claircy retrouvait avec aisance les moindres détails de son rêve. Il avait erré longtemps, seul, dans ce dédale de galeries couvertes, puis, tout à coup, une femme, enveloppée d'un de ces manteaux syriens que l'on appelle des « abails », s'était mise à marcher à son côté. Cette femme avait le visage soigneusement voilé, mais Pierre de Claircy savait très bien que ce voile lui cachait la figure de Romaine Mirmault: Silencieusement, elle le guidait. Parfois, ils s'arrêtaient. D'abord ce fut devant la boutique d'un marchand d'étoffes, ensuite devant celle d'un parfumeur. Pierre se sou-

venait de lui avoir fait présent d'une écharpe de gaze argentée et d'un étroit flacon d'essence de roses. Ensuite, ils avaient remarqué la boutique d'un armurier. A celle-là, Pierre se rappelait avoir acheté un long sabre courbe. Sans savoir pourquoi, il l'avait dégainé. Alors, une foule de gens les avait entourés. L'un deux s'était approché de Romaine Mirmault en faisant mine de soulever son voile. Furieux, Pierre se précipitait pour châtier l'insolent, quand, sous la robe syrienne et sous le turban du malotru, il avait reconnu son ami Pontignon. Pierre voulait le saisir à la gorge, mais Pontignon lui avait échappé en lui criant : « Mes compliments, mon cher, ta maîtresse est jolie ! » et, comme Pierre s'élançait pour le poursuivre, il s'était senti blessé par la lame qu'il tenait à la main. Son sang coulait en abondance et Romaine Mirmault l'étanchait avec la longue écharpe d'argent. Complètement réveillé, Pierre de Clairey s'adossa à son oreiller. Le souvenir de son rêve ravivait en lui l'impression désagréable qu'il avait gardée de sa rencontre de la veille avec Pontignon et du coup d'œil goguenard que Pontignon lui avait lancé en considérant Mme Mirmault.

Pierre de Clairey se sentait mécontent. D'ailleurs, il avait la tête lourde et ne se trouvait pas très en train. La lumière qui venait par la fenêtre lui semblait triste et morose. La journée s'annonçait mal. Mme Mirmault ne devait pas être chez elle aujour-

d'hui. Elle allait à Versailles faire une visite à une parente éloignée de son mari. A quoi occuperait-il son désœuvrement ? Monterait-il à cheval ? Irait-il faire les armes? Ce fut encore cette dernière perspective qui lui déplut le moins. Cependant l'idée de se rendre à son cercle d'escrime ne le tentait guère. Pontignon le fréquentait, et il n'avait aucune envie de voir Pontignon. Même en l'absence de son ami, il faudrait causer, serrer des mains, subir les bavardages du prévôt.

Cependant, il s'était levé et avait passé un vêtement d'intérieur. Assis auprès du guéridon, il considérait distraitement les tartines de son déjeuner. Avant de se verser du thé, il fit quelques tours de chambre et alla vers la fenêtre. Elle donnait sur la rue d'Aumale. Cette rue provinciale et à demi déserte l'attrista. Médiocre et quelconque, elle semblait à l'écart de la vie.

Serait-ce donc par cette triste rue qu'il s'en irait vers les grandes actions qu'il rêvait ? Ah! non, elle n'avait rien, cette rue, d'une voie triomphale! Mais les grandes actions, les souhaitait-il aussi sincèrement que naguère ? Serait-il jamais en état de les accomplir si l'occasion s'en présentait? Il constatait comme une baisse dans son énergie. Ne se fatiguait-elle pas de s'exercer à vide, de se disperser en possibilités hypothétiques ?...

Pierre de Claircy était revenu s'asseoir auprès du guéridon. Il n'était pas sans se rendre compte du

changement qui s'opérait en lui, depuis quelque temps. Son point de vue sur la vie se modifiait insensiblement. Son esprit, comme auparavant, ne se tendait plus de toutes ses forces vers un but que, d'ailleurs, il ignorait. Les premiers indices de fléchissement dataient, à peu près, de la soirée du Pré-Catelan, de cette soirée de juin où dansaient les petites danseuses dorées du sultan de Timoloor. Ces êtres lointains, mouvants, inutiles, chimériques, avaient comme ensorcelé son énergie. Oui, ce soir-là, dans la victoria de M. Claveret, au milieu de cette douce nuit d'été, il avait entendu, au lieu de l'appel à une existence d'action et d'héroïsme, les sollicitations troubles du loisir et de la fantaisie, de tout ce que, jusqu'alors, il dédaignait, du haut de sa jeunesse, en attente de quelque grand événement vital. Ce soir-là, il avait découvert en lui une nouvelle exigence qu'il ne se connaissait pas, celle d'avoir sa part de paresse, de plaisir et de volupté. Pour la première fois, il s'était senti atteint par des sentiments et des désirs qui lui semblaient une déchéance vis-à-vis de lui-même, qui l'avaient laissé presque humilié par cette brusque surprise intérieure dont le désarroi n'était peut-être cependant qu'une faiblesse passagère. Sur la route de Rouen, par exemple, ne s'était-il pas ressaisi en face d'un danger sérieux, d'un risque peut-être mortel ? Devant une mort possible, il s'était retrouvé ferme et froid. Or, le mépris de la mort, n'est-ce

pas ce que l'on pourrait appeler « l'état de grâce » des gens d'action, la condition préalable de tout héroïsme ? Et, quand on a satisfait à cette condition, on n'est pas tout à fait indigne de sa propre estime.

Cependant, il avait achevé son déjeuner. Soudain la perspective de sa journée lui apparut. L'absence de Romaine Mirmault la rendait extraordinairement vide.

Depuis la soirée du Pré-Catelan, où il avait aperçu pour la première fois la jeune femme, son image l'accompagnait partout. Il constatait que lentement, imperceptiblement, insensiblement, Romaine Mirmault s'était mêlée à sa vie. Comment cela s'était-il fait ? Pierre ne s'en rendait pas compte. Cette présence de Romaine Mirmault dans sa pensée lui paraissait si naturelle qu'il n'avait jamais songé à s'en étonner. Elle lui semblait un élément nécessaire de lui-même. Tellement que ce voyage à Versailles en devenait presque une trahison. Il en souffrait.

Pour se distraire de ses réflexions, Pierre de Claircy avait pris un des journaux que le domestique avait posés sur le guéridon, à côté du plateau du déjeuner. Il tenait à la main la feuille imprimée et la considérait vaguement. D'ordinaire, il aimait la lecture des journaux. Un journal n'est-il pas un sommaire d'activités humaines ? N'est-ce pas le témoignage et le répertoire des énergies quo-

tidiennes ? Rapidement, Pierre de Claircy fit sauter la bande et déploya la feuille.

Il y avait eu, la veille, un concours d'aviation. Pocuchat, le hardi et heureux Pocuchat, avait battu le record de la hauteur. Vol admirable et atterrissage palpitant. Cinquante mille poitrines haletant d'angoisse au spectacle de cette prouesse. D'ordinaire, le récit de ces exploits enthousiasmait Pierre de Claircy. Aujourd'hui, le haut vol de Pocuchat le laissait indifférent. Certes, il admirait le courage, l'audace du héros de l'air, mais son exploit ne déterminait pas chez Pierre cette émulation d'âme, ce battement de cœur qu'il eût éprouvés auparavant. La preuve de ce désintéressement était qu'il n'avait pas songé à aller voir voler Pocuchat.

Pierre de Claircy avait cessé de lire pour donner un ordre au vieux Laurent, qui venait emporter le plateau, et, Laurent parti, il allait déposer le journal sur le guéridon afin de procéder à sa toilette, quand le titre d'un article, imprimé en troisième page, attira son attention. Cet article était intitulé : *l'Affaire Alvanzi*. Alvanzi... le prince Alvanzi... la princesse Alvanzi... mais ces Alvanzi n'étaient-ils point ces amis romains dont Romaine Mirmault lui parlait quelquefois et qu'elle avait l'intention d'aller voir à Rome, avant de retourner à Damas ? Pierre de Claircy, soudain intéressé, avait repris le journal. A mesure qu'il lisait, son visage exprimait une attention plus tendue.

Depuis le commencement du printemps,le prince et la princesse Alvanzi avaient quitté Rome pour s'installer, ainsi qu'ils le faisaient chaque année, dans leur villa des environs de Viterbe. Le prince Alvanzi,ancien capitaine de cavalerie,recevait volontiers chez lui les officiers de la garnison et leur ouvrait largement sa table et sa maison. Ils y trouvaient l'accueil le plus hospitalier. Parmi les hôtes les plus assidus du prince et de la princesse,on remarquait un jeune lieutenant, d'excellente famille, le marquis Crespini. Or, ce marquis Crespini s'était pris d'une folle passion pour la princesse Alvanzi. La princesse n'était plus toute jeune, mais très belle encore, et la plus vertueuse femme qui fût; aussi découragea-t-elle par la froideur de son attitude les inutiles espérances du trop inflammable lieutenant. Aux premières ouvertures faites par le marquis sur l'état de son cœur, elle avait tâché, avec une sévère bonté, de le raisonner et de le détourner d'une passion qu'elle ne partagerait jamais. Le marquis Crespini redoubla ses protestations, auxquelles la princesse répondit par les plus sages paroles; mais Crespini ne voulut rien entendre. Malgré cette obstination, la princesse avait hésité à prévenir son mari de ce qui se passait. Une femme ne recourt pas volontiers à ce moyen. Crespini le savait sans doute, car il continua ses importunités. Si le prince Alvanzi n'était pas au courant de la situation, les camarades du marquis Crespini

n'en ignoraient rien. Crespini ne faisait que les entretenir de ses amours.

De jour en jour, la passion de Crespini devenait plus violente et plus désordonnée, à tel point que les camarades de Crespini, qui professaient tous pour la princesse Alvanzi la plus vive admiration et le plus profond respect, s'alarmèrent pour elle des suites que pourrait avoir l'égarement de ce furieux, d'autant plus que Crespini jurait à qui voulait l'entendre qu'il ferait tout pour arriver à ses fins.

Pour y parvenir, Crespini, dont l'imagination n'était pas à la hauteur de la passion, avait employé les stratagèmes classiques. Il se ménagea donc des intelligences dans la place en s'assurant la complicité d'un des jardiniers de la villa et de la propre femme de chambre de la princesse. Ce résultat obtenu, Crespini n'avait pas tardé à mettre en mouvement ses batteries. Il fut entendu que le jardinier, sous un prétexte quelconque, cacherait une échelle dans un des bosquets du jardin. Avec cette échelle, il serait assez facile à Crespini de gagner la loggia sur laquelle donnait la chambre de la princesse. De son côté, la caméristе soudoyée devait s'arranger pour que la porte-fenêtre demeurât entr'ouverte. De plus, elle s'engageait à administrer un narcotique à sa maîtresse. Grâce à l'échelle et au narcotique, Crespini se croyait sûr de la réussite. Quant au prince Alvanzi, il n'y avait

pas grand'chose à redouter de sa part. Il souffrait, en ce moment, d'une attaque de goutte.

La nuit convenue, Crespini, venu secrètement de Viterbe, s'introduisit dans le jardin. Il était allé chercher l'échelle dans le bosquet, et il l'avait appliquée contre la balustrade de la loggia. Il se préparait à en gravir les échelons, lorsque, par malchance, l'échelle, mal appuyée, fit tomber un gros pot à fleurs qui se trouvait sur le rebord de la loggia. Effrayé du bruit causé par cette chute, Crespini s'était réfugié aux écoutes dans le bosquet; mais, voyant que tout paraissait tranquille, il s'était décidé à revenir à l'échelle et à commencer son ascension. A peine avait-il grimpé une dizaine d'échelons qu'un coup de feu retentissait. Crespini, atteint au côté, avait cherché à se rattraper aux barreaux, puis, lourdement, il était tombé à terre. A ce moment, le prince Alvanzi, suivi d'un domestique, accourait. Réveillé par le bruit de la chute du pot à fleurs, le prince, croyant à la présence de quelque maraudeur, s'était, malgré sa goutte, levé et armé et était descendu dans le jardin. Apercevant l'échelle et un homme qui y montait, il avait tiré. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de reconnaître dans le blessé le marquis Crespini. Celui-ci avait eu juste le temps d'avouer au prince sa coupable entreprise, et il était mort quelques instants après, dans le vestibule de la villa où on l'avait transporté. Quant à la princesse Alvanzi, toujours sous

l'influence du narcotique qui prouvait qu'elle était innocente de la folle tentative du marquis Crespini, elle n'avait appris qu'au matin le drame qui avait eu lieu pendant son sommeil. Le correspondant romain ajoutait à son récit quelques considérations sur l'amour, les imprudences qu'il fait commettre et les suites mortelles qu'il peut avoir.

A mesure qu'il lisait, Pierre de Claircy éprouvait une impression singulière. Dès les premières lignes, par une étrange transposition, cette princesse Alvanzi, qu'il ne connaissait pas, avait pris dans sa pensée les traits de Romaine Mirmault. C'était à Romaine Mirmault qu'allait la passion du jeune lieutenant. C'était à elle qu'il adressait ses aveux brûlants. Et Pierre de Claircy en sentait sourdre en lui une obscure jalousie, une secrète irritation. Oui, pour posséder l'image de Romaine Mirmault, ce Crespini avait soudoyé le jardinier et la camériste, s'était introduit dans le jardin nocturne, avait mis le pied à l'échelon. Mais, tout à coup, il semblait à Pierre que Crespini disparaissait. Celui qui, maintenant, gravissait cette échelle, le cœur battant de désir, c'était lui, lui, Pierre de Claircy. C'était à son oreille que retentissait la détonation, c'était lui qui tombait frappé de la balle mortelle, c'était lui qui allait mourir, et il allait mourir heureux, car maintenant il savait, ils avait qu'il aimait Romaine Mirmault et que, pour son amour, joyeusement, fièrement, obscurément, il était prêt à donner sa vie.



DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Au beuglement de la trompe et au frémissement du moteur, Mlles de Gerdières avaient abandonné leur ouvrage et, mues par une curiosité que le moindre événement sollicitait, elles s'étaient précipitées vers la fenêtre. Tante Tine y arriva la première et tante Nine ne tarda pas à l'y rejoindre ; de telle sorte que les têtes effarées et intéressées des deux vieilles demoiselles apparurent presque simultanément aux yeux de Pierre de Claircy, qui, descendu de la voiture qu'il conduisait, les saluait, de la route, avec une envie de rire mal réprimée.

Mlles de Gerdières, en effet, dans leur empressement, avaient oublié qu'elles portaient encore toilette du matin, bien qu'il fût déjà près d'onze heures. Cette toilette du matin consistait pour tante Tine et pour tante Nine en une jupe et en un caraco qu'elles n'échangeaient pour leurs robes qu'au moment du déjeuner. A ce moment elles défaisaient leurs papillotes et remplaçaient leurs bonnets de nuit par des capotes à fleurs de cassis. Par une habitude singulière chez ces vieilles filles

qui passaient toute leur vie à la campagne, elles n'étaient nullement matinales, et elles avaient grand'peine à sortir du lit. Il est vrai qu'elles ne se couchaient que fort tard. Remontées dans leur chambre, elles y rôdaient indéfiniment, maniant des clefs, ouvrant des armoires, rangeant des tiroirs, opérant de mystérieux tâtillonnages nocturnes. Souvent, leur nièce Romaine, réveillée par le bruit qu'elles faisaient, les entendait ainsi rafûter presque au milieu de la nuit. Cette coutume leur était propre à toutes deux. Quand tante Tine commençait ses rangeries, tante Nine, prise d'émulation, entreprenait aussi les siennes. Or, la veille, elles avaient prolongé longtemps cet exercice ; aussi venaient-elles à peine de descendre dans la salle à manger, quand Pierre de Claircy avait fait retentir la trompe de l'auto sous les fenêtres de la Foulerie.

En apercevant le jeune homme, tante Tine poussa une exclamation de surprise joyeuse, répétée immédiatement par tante Nine :

— Quoi ! C'est vous, monsieur de Claircy ? Quel bon vent vous amène ?

Tante Tine et tante Nine, oubliant leurs caracos et leurs bonnets du matin, se penchaient en dehors de la fenêtre et épaule à épaule pour mieux voir le survenant. Toutes deux le considéraient avec béatitude. Depuis quinze jours que Pierre de Claircy était au château d'Argimon, elles raffolaient de lui.

Les mérites, la grâce, la beauté du jeune M. de Claircy étaient un de leurs sujets de conversation favoris. En lui, Mlles de Gerdières admiraient tout : la façon de ses vêtements, la coupe de ses cheveux, la couleur de ses yeux. A son propos, tante Tine et tante Nine faisaient écho de louange. Pierre de Claircy avait fait leur conquête dès sa première visite à la Foulerie en compagnie de son frère et de Mme de Vrancourt. Certes Mlles de Gerdières déclaraient que M. André de Claircy était un homme tout à fait comme il faut, mais toutes leurs préférences allaient à Pierre. Pierre de Claircy s'en apercevait, en riait et, au fond, en était flatté. Cet hommage rendu à sa personne et à sa jeunesse par ces deux vieilles Parques ne lui était pas désagréable. Aussi, chaque fois qu'il venait à la Foulerie, se mettait-il en frais d'amabilité pour elles. Il les plaisantait, leur volait des boules de gomme ou des pastilles de menthe et menaçait de les enlever un beau jour dans son auto et de leur faire faire du quatre-vingts à l'heure. A cette menace, tante Tine et tante Nine poussaient de petits cris. L'auto les fascinait d'un mélange de curiosité et d'épouvante. Jamais elles ne monteraient dans cette machine diabolique. Elles préféraient leur carriole et leur vieux cheval. Et, cependant, elles regardaient avec une certaine admiration la voiture magique, arrêtée devant la Foulerie.

Pierre de Claircy avait répondu par un rire à l'interrogation des vieilles filles.

— Mais oui, c'est moi, mesdemoiselles de Gerdières! Cette fois, je viens vous enlever. Et pour de bon!

Avec la légèreté de son âge, il avait posé les mains à l'appui de la fenêtre, et il se hissait à la force des poignets. Tantes Tine et Nine, ravies, s'exclamèrent, effarées, gloussantes comme de vieilles poules :

— Finissez, monsieur Pierre, vous allez vous faire mal.

Mais Pierre de Claircy opérait un habile rétablissement, et, prestement, il sauta dans la salle à manger. Courant à Mlles de Gerdières, il leur baisa les mains, puis, plongeant les doigts dans le sac aux boules de gomme, il regarda autour de lui et adressa un grand salut aux grisailles mythologiques qui déployaient sur les murs leur emphase pompeuse et pâle :

— Chères mesdemoiselles, cette fois-ci, je vous épargne encore. Je ne vous enlèverai pas, mais il me faut un otage. Et voilà ce qui m'amène. Il y a deux jours que madame Romaine Mirmault n'a pas paru à Argimon, et on ne peut plus se passer d'elle; on la réclame à cor et à cri. Alors madame de Vrancourt m'a délégué avec charge de ramener madame Mirmault pour le déjeuner. Je vous enjoins donc, chères mesdemoiselles, de prévenir madame Mirmault de ce que l'on attend d'elle, sans quoi c'est vous-mêmes que j'emporte, sans vous laisser le temps de mettre vos chapeaux.

Tante Tine et tante Nine considéraient Pierre de Claircy avec un attendrissement comique. Elles avaient l'air de se dire : Est-il gentil ! Tante Tine, la première, retrouva la parole. Elle s'agitait :

— Mais oui, il faut prévenir Romaine. Où est-elle ? Au jardin, probablement ; vite, vite, Nine.

On eût dit qu'elle en voulait à Romaine de ne pas se trouver là et de retarder, fût-ce une minute, la satisfaction des volontés de Pierre de Claircy ; mais, au moment où tante Nine allait sortir pour se mettre à la recherche de sa nièce, la porte de la salle à manger s'ouvrit et Mme Mirmault parut sur seuil.

A sa vue, Pierre de Claircy rougit ; il lui semblait qu'une clarté subite éclairait la pièce et que les grisailles des murs devenaient soudain lumineuses et peintes de couleurs éclatantes. Les vieilles sœurs lui semblaient être éclipsées comme de tristes hiboux chassés avec la nuit. Soudain aussi il se troubla. Il eut honte du ton de plaisanterie sur lequel il parlait tout à l'heure. Pourvu que ces demoiselles de Gerdières n'allassent pas raconter qu'il entrait chez elles par la fenêtre comme un gamin, qu'il volait leurs boules de gomme. Tout à coup, il se sentait intimidé, anxieux et presque tremblant.

Romaine Mirmault était vêtue d'une de ces molles robes orientales qu'elle affectionnait. Celle qu'elle portait était couleur de sable et de miel, ornée de

légères arabesques de fils d'or. Nu-tête, les cheveux négligemment noués, elle tenait à la main un gros bouquet de roses soufrées à peu près de la même nuance que l'étoffe syrienne qui l'enveloppait et auxquelles s'en mêlaient quelques-unes de rouges. En apercevant Pierre de Claircy, elle avait eu un petit mouvement de recul. Mais son hésitation fut brève, et elle s'avança vers le jeune homme, la main tendue :

— Ma foi, tant pis, nous sommes à la campagne. Vous m'excuserez si je ne suis pas encore habillée, n'est-ce pas, monsieur de Claircy? Et puis, tante Tine et tante Nine ne me donnent-elles pas l'exemple?

En riant, elle désignait les caracos, les papillotes et les bonnets de Mlles de Gerdières. A cette révélation, les pauvres filles furent confuses. Pour la première fois de leur vie, peut-être, elles éprouvaient un sentiment de coquetterie. Romaine Mirmault avait posé sur la table son bouquet, et elle remontait d'un geste, à ses épaules, l'abail, qui glissait légèrement. Pierre de Claircy suivit ce geste avec une admiration fascinée. Soudain, il se souvint qu'il lui fallait expliquer sa venue :

— Excusez-moi, chère madame, de vous déranger ainsi, mais c'est madame de Vrancourt qui m'envoie. Il y a deux jours que vous n'êtes pas venue à Argimon, et elle craignait que vous ne fussiez souffrante. Alors, je me suis proposé pour aller aux nouvelles...

Pierre de Claircy ne disait pas tout en parlant ainsi. Il ne disait pas que ces deux journées lui avaient semblé interminables et mornes, qu'Argimon lui avait paru un lieu sinistre, que, vingt fois, sur le point de venir de lui-même à la Foulerie, il n'en avait été empêché que par la crainte d'être importun. Il n'ajoutait pas que c'était lui qui avait fait remarquer à Mme de Vrancourt l'absence de son amie. Il reprit :

— Puis-je vous dire, chère madame, que je suis chargé de vous ramener déjeuner à Argimon, si vous le voulez bien ? Oh ! vous n'allez pas refuser ! Je n'oserai jamais me présenter sans vous devant madame de Vrancourt.

Il avait l'air si anxieux que Romaine Mirmault se mit à rire :

— Mais je veux bien ; seulement, je ne suis pas habillée, et il vous va falloir attendre une bonne demi-heure. Heureusement tante Tine et tante Nine sont là pour vous tenir compagnie ; et puis, je vais me dépêcher.

Romaine avait repris le bouquet de roses qu'elle avait apporté du jardin :

— Allons, soyez patient, et faites la cour à tante Tine et à tante Nine. Je crois qu'elles sont un peu amoureuses de vous, jeune don Juan.

Tante Tine et tante Nine protestèrent en agitant leurs papillotes, tandis que Romaine Mirmault leur criait en s'en allant :

— Et, surtout, monsieur de Claircy, ne leur mangez pas toutes leurs boules de gomme !

La demi-heure que Pierre passa entre les vieilles demoiselles fut singulière. Le départ de Romaine semblait avoir vidé la pièce de toute sa lumière. Les grisailles des murs lui paraissaient tracées avec de la cendre. Les figures mythologiques qui s'y montraient prenaient pour lui des aspects de fantômes. Les paroles qu'il échangeait avec Mlles de Gerdières résonnaient comme des paroles d'outre tombe, elles étaient sans timbre et ne comportaient pour lui aucune signification. Et ce colloque lui semblait durer depuis des siècles et devoir se continuer ainsi indéfiniment. Pierre de Claircy avait l'impression d'être descendu dans les limbes. Le seul objet vivant était une des roses rouges du bouquet de Mme Mirmault, demeurée sur la table. Elle était vraiment pour lui une fleur de flamme et de feu. Elle lui brûlait les yeux de sa pourpre vive, et il n'en pouvait détacher ses regards.

Quant à sa pensée, elle avait suivi Romaine dans la chambre où la jeune femme s'habillait. Cette idée faisait battre le cœur de Pierre. Quelque chose de mystérieux et de secret s'accomplissait à quelques pas de lui. Oui, tout près, au-dessus de ce plafond dont les poutres, peintes en gris, saillaient Mme Mirmault était là, toute proche, et cependant très lointaine. Pendant que ces vieilles filles jacassaient autour de lui mille riens sans intérêt et qu'il

leur répondait tant bien que mal et au hasard, il éprouvait une véritable hallucination. Il voyait Romaine Mirmault aller et venir dans cette chambre qu'il ne connaissait pas et où il ne pénétrerait sans doute jamais. Elle ouvrait une armoire, en tirait du linge, une robe. Maintenant, elle écartait la robe syrienne; les bras levés, elle peignait ses beaux cheveux. Et chacun de ces gestes, Pierre se le représentait avec une précision extraordinaire.

Ces images si précises ne lui suggéraient néanmoins aucune sensualité. Elles évoquaient plutôt pour lui une cérémonie, une sorte de rite, une espèce d'office, à la fois familier et lointain. Certes, il avait vu déjà des femmes se vêtir et se dévêtir, mais cela n'avait aucun rapport avec ce que faisait en ce moment Romaine Mirmault. Elle était pour lui un être à part dont la pensée ou la présence le mettait dans un état de rêverie délicieux. Et il serait resté ainsi pendant des heures si la porte ne se fût ouverte brusquement : Romaine Mirmault était prête...

Pierre de Claircy avait tressailli, comme au toucher d'une baguette magique. De nouveau, la grisaille des murs s'animait. Tante Tine et tante Nine sortirent des limbes et redevinrent des créatures véritables. Pierre regarda Romaine Mirmault. Elle portait une robe d'été et un grand chapeau de campagne. Elle avait aussi une ombrelle, et elle achevait de mettre ses gants :

— Eh bien, je ne vous ai pas fait trop attendre, j'espère ! Rendez justice à ma promptitude. Voulez-vous que nous partions ? Au revoir, tante Tine ; au revoir, tante Nine. Ah ! tante Nine, vous ferez bien mettre à la poste les lettres que j'ai laissées là-haut. Il y en a une à recommander. Que Jules n'oublie pas de me rapporter le reçu.

Elle jeta un dernier regard autour d'elle et aperçut la rose rouge demeurée sur la table. Elle en passa la longue tige épineuse dans sa ceinture et précéda vers la porte Pierre de Claircy, tandis que tante Tine et tante Nine, à qui Pierre avait galamment baisé la main, se précipitaient vers la fenêtre pour assister, de nouveau effarées, à cette chose terrifiante et diabolique qu'était pour elles le départ d'une auto.

Le chauffeur avait sauté à terre pour ouvrir le portail de bois qui fermait la grande allée d'arbres par laquelle on arrivait à Argimon. Au bout de l'allée, on apercevait la façade du château, comme à l'extrémité d'une lunette de feuillage. Romaine Mirmault se pencha et toucha doucement le coude de Pierre de Claircy, qui tressaillit à ce contact comme s'il se fût brusquement réveillé d'un songe. Romaine Mirmault s'amusa de son air ahuri :

— Mais qu'est-ce que vous avez aujourd'hui ? Vous ne m'avez pas dit une parole depuis que

nous sommes partis. Ah ! je suis sûre que vous rêvez aux papillotes de tante Tine et de tante Nine ! Tenez, descendons ici, et nous irons à pied, par l'allée, jusqu'au château. Cela vous dégourdira un peu, jeune endormi !

L'allée d'Argimon était justement réputée dans le pays. Une double ligne d'arbres la formait et, à droite et à gauche, d'épais taillis la bordaient. Il y faisait une sorte de nuit verte et délicieuse sous les ramures rejointes et qui ne laissaient pas voir le ciel. Deux bandes d'herbe et de mousse accompagnaient le sol noir de l'avenue. Romaine Mirmault et Pierre de Claircy marchaient sur cette sente moussue qui feutrait le bruit de leurs pas. On n'entendait que le léger frôlement de la robe de Mme Mirmault. Parfois, quelques feuilles, au sommet d'un arbre, frissonnaient. Parfois, un oiseau s'envolait, et l'on percevait le bourdonnement d'une bande de moucherons. Une odeur saine et chaude s'exhalait du feuillage. Soudain, Pierre de Claircy se rappela l'odeur de l'herbe foulée, sur la pelouse du Pré-Catelan, le soir où il avait vu pour la première fois Romaine Mirmault. A la dérobée, il la regarda. Elle s'aperçut de ce regard ; tous deux, en même temps, éprouvèrent le besoin de rompre le silence.

Ils parlèrent d'abord de choses et d'autres. Leur voix, sous l'épaisseur des feuillages immobilisés, leur arrivait comme lointaine. Tout à coup, Pierre

de Claircy s'arrêta. Presque rudement, il interrogeait Mme Mirmault :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue à Argimon, ces deux derniers jours ?

La familiarité et presque l'inconvenance de cette question qu'il osait poser à Mme Mirmault l'étonna dès qu'il la lui eut faite. Comment se permettait-il de l'interroger ainsi ? Mais elle était si mêlée à sa pensée, depuis deux semaines, que cette familiarité était née en lui obscurément et sans qu'il s'en rendît compte. Mme Mirmault ne témoigna aucune surprise ; simplement, elle répondit :

— J'étais un peu fatiguée, et puis j'avais à écrire, et vous savez que la correspondance n'est pas mon fort. La moindre lettre me donne une peine ridicule. Aussi, généralement, comme je suis assez paresseuse, je n'écris pas. Mais, cette fois, il a fallu absolument s'exécuter. Demandez plutôt à madame de Vrancourt des nouvelles de ma paresse : quand j'étais à Damas, je ne lui écrivais presque jamais, et cependant je l'aime beaucoup.

Pierre de Claircy avait, en passant, arraché une feuille à la branche basse d'un arbre :

— Alors, quand vous serez retournée là-bas, je n'aurai plus jamais de vos nouvelles ? Et si je vous en demande, vous ne me repondrez même pas ?

Elle le regardait en dessous. L'air navré et rageur du jeune homme l'amusait :

— Eh ! eh ! c'est bien possible. Vous savez, de moi, il faut s'attendre à tout. Je ne suis pas tout à fait une femme comme les autres. Je suis une vagabonde, une sorte de nomade. J'ai toujours couru le monde, j'habiterai toujours des contrées lointaines, Damas ou ailleurs. J'arrive, je reste un instant, et puis je repars...

Elle fit claquer ses doigts. Comme en réponse, un oiseau remua le feuillage de son passage ailé. Pierre de Claircy demeura silencieux. L'idée que Romaine Mirmault, un jour, disparaîtrait l'atterra. Il eut presque les larmes aux yeux. Elle s'aperçut de sa tristesse soudaine, et elle reprit avec une douceur enjouée :

— Et vous-même, êtes-vous si sûr que cela que vous m'écrirez ?... Quand je serai partie, vous ne penserez pas beaucoup à moi, tenez pas beaucoup plus qu'à ces petites danseuses jaunes du Pré-Catelan devant lesquelles nous nous rencontrâmes, le soir de mon arrivée à Paris.

Il protesta d'un geste véhément. Elle l'interrompit :

— Mon cher monsieur Pierre, vous êtes très gentil d'avoir remarqué mon absence d'Argimon, et cela me flatte beaucoup, mais il me fallait absolument écrire ces lettres et donner de mes nouvelles à monsieur Mirmault. Il me fallait aussi répondre à cette pauvre princesse Alvanzi... Vous savez, celle dont le mari a tué ce jeune officier...

Ils étaient arrivés au bout de l'allée. Mme Mirmault s'était tue. Ils firent quelques pas en silence, puis Mme Mirmault reprit :

— C'est une histoire bien singulière, allez! Au fond, cette pauvre princesse ne peut se consoler de cette mort, dont elle a été la cause involontaire ; car, vraiment, je suis certaine qu'elle n'a rien fait pour provoquer ce drame. Quant à ce Crespini, il est peu intéressant. Il avait combiné un véritable guet-apent et n'a eu que ce qu'il méritait. Eh bien malgré cela, je sens que la malheureuse princesse est profondément affectée, à tel point que je me demande si elle n'éprouve pas, sans le savoir, pour ce garçon, une sorte de sentiment d'amour posthume par le simple fait qu'il est mort, et mort pour elle. Ah ! les femmes sont si bizarres ! Sait-on jamais à quoi elles seront sensibles, ce qui les touchera? Mais, voilà Berthe qui nous a vus. Bonjour, Berthe !

Mme de Vrancourt, assise sur un banc du jardin, s'était levée à l'approche des survenants. Les deux femmes s'embrassèrent. Berthe de Vrancourt avait pris Romaine par la taille, et elles se dirigeaient vers le château en causant. Pierre de Clairey les suivait. Soudain, il se baissa. La rose que Mme Mirmault portait à la ceinture s'était détachée et gisait sur le sable de l'allée. Il la ramassa avec soin, et, tout en marchant, il la regardait dans sa main ouverte, qu'elle tachait de ses larges pétales de pourpre.

CHAPITRE II

Si Romaine Mirmault avait passé deux jours sans venir à Argimon, c'était bien, en effet, pour écrire à son mari et à la princesse Alvanzi, mais il y avait eu à son absence un autre motif, que, d'ailleurs, elle ne s'avouait à elle-même que confusément. Sans qu'elle s'en rendît bien compte, la vue du bonheur de Berthe de Vrancourt et d'André de Claircy lui causait une légère impression d'agacement.

Certes, Romaine Mirmault n'éprouvait envers son amie aucun sentiment d'envie. Cela n'était nullement dans son caractère. Elle n'était pas une de ces femmes malheureuses que toute comparaison de leur sort avec celui d'autrui rend plus malheureuses encore. Romaine ne se considérait pas du tout comme une victime. Elle acceptait la vie et ne nourrissait aucune amertume des imperfections que la sienne comportait. Après ses solitaires et tristes années de jeunesse, son mariage avec Etienne Mirmault avait été un événement plutôt favorable et ne lui avait apporté, en somme, aucune trop pénible

déception. En épousant Etienne Mirmault elle n'ignorait pas ce qui l'attendait et ce à quoi elle s'engageait. Elle savait très bien qu'elle allait vivre d'une existence d'exilée, qu'elle habiterait toujours des pays lointains où la conduirait la carrière de son mari. A cet avenir, elle avait consenti délibérément, et elle n'était pas une femme à revenir sur son consentement et à chicaner sur sa destinée.

Cette destinée aurait pu être cependant assez différente si M. et Mme Mirmault eussent eu l'un pour l'autre plus de tendresse ; mais il n'en avait pas été ainsi et tous deux s'en accommodaient réciproquement. M. Mirmault, d'ailleurs, quoique devenu assez vite indifférent envers sa femme, ne laissait pas de la traiter avec beaucoup de déférence. M. Mirmault était un homme taciturne et courtois, très épris de son métier, qui lui permettait de satisfaire ses goûts d'orientaliste. Romaine, de par son éducation, était fort capable de comprendre une passion semblable. Elle avait connu à son père des préoccupations analogues, et elle retrouvait en M. Mirmault plusieurs des manies de M. de Termond.

C'étaient d'assez bonnes conditions pour que la vie commune fût supportable entre M. Mirmault et Romaine, et elle l'était. L'amitié et la camaraderie y avaient remplacé l'amour. Du reste, cet amour qui lui manquait dans le mariage, Romaine ne désirait nullement le chercher dans l'aventure,

pas même dans l'aventure la moins romanesque et la plus bourgeoise. Quand M. Claveret la disait « foncièrement honnête », il disait vrai. Romaine Mirmault l'était par nature et par conviction. Elle croyait, en effet, qu'il y a des femmes faites pour l'amour, et, de celles-là, Romaine excusait toutes les folies que l'amour leur peut faire commettre ; tandis que pour celles qui n'ont point cette vocation amoureuse et qui ne demandent à l'amour que la satisfaction de leur vanité et le divertissement de leur désœuvrement, elle ressentait une certaine aversion et un certain mépris. Et, de ces deux catégories de femmes, Romaine Mirmault se fût considérée comme de la seconde, si elle ne fût pas restée ce qu'elle était, c'est-à-dire entièrement honnête. D'ailleurs, de ne pas être née pour l'amour, elle n'éprouvait aucune honte, tout au plus peut-être un regret indéfinissable. En tout cas, elle ne s'en attribuait point d'infériorité sentimentale ou physique, et, par cela même, elle ne concevait aucune envie à l'égard des privilégiées.

Romaine Mirmault était indulgente aux passionnées. Que Berthe de Vrancourt eût cherché à satisfaire son besoin d'aimer et d'être aimée, elle ne s'en scandalisait nullement. Négligée par son mari, qu'elle essayât d'embellir sa vie par un sentiment partagé, cela paraissait à Romaine parfaitement naturel et légitime. Le seul reproche qu'elle eût pu faire à Berthe de Vrancourt concernait certaines

imprudences auxquelles cette dernière se laissait aller et dont elle, Romaine, avait été témoin, comme le jour du déjeuner, où Berthe, au balcon, avait, devant son mari, serré trop tendrement la main d'André de Claircy.

Aussi, Romaine Mirmault, en apprenant que M. de Claircy viendrait passer le mois d'août à Argimon, avait-elle tout de suite appréhendé les dangers de ce séjour. Rien de plus périlleux pour des amants que les tentantes facilités de la vie de château ! Enhardis par une déjà longue impunité et encouragés par le manque de méfiance de M. de Vrancourt, Berthe et André cesseraient de se surveiller. Romaine Mirmault s'était bien promis de sermonner son amie à ce sujet, non pas directement, mais par ces allusions voilées où les femmes se comprennent à demi-mot. D'ailleurs, le voisinage de la Foulerie permettrait de renouveler ces sages conseils.

En se proposant ce rôle, Romaine Mirmault obéissait à son amitié très réelle pour Berthe de Vrancourt autant qu'à son horreur instinctive pour les drames, les complications et les histoires. Elle n'avait pas, comme la plupart des femmes, le goût des situations équivoques, des risques et de l'imprévu. Elle ne professait nullement le culte du héros de roman, et son idéal de la vie ne comportait rien de tragique. L'intrigue ne la séduisait sous aucune de ses formes, et elle n'éprouvait aucun désir de se

trouver mêlée, même comme témoin, à des événements violents ou singuliers. Ces perspectives ne l'attiraient point et n'excitaient ni son intérêt, ni sa curiosité. L'aventure arrivée récemment à la princesse Alvanzi contribuait à fortifier en elle ce sentiment. Elle en demeurait profondément émue et troublée. Eh quoi ! de pareilles catastrophes se produisaient donc encore quelquefois, non pas dans les livres, mais dans la réalité ! Certes la situation de Berthe de Vrancourt et d'André de Claircy n'offrait rien d'exceptionnel, mais, néanmoins, elle contenait en elle certains éléments dangereux, dont il suffirait de quelque hasard malencontreux pour faire sortir le drame latent.

C'était dans ces appréhensions que Romaine Mirmault était venue à Argimon, décidée d'intervenir, si son intervention lui paraissait nécessaire. Elle saurait alors exhorter Berthe de Vrancourt à la vigilance et à la discrétion. Mais elle n'avait pas tardé à s'apercevoir de l'inutilité de ses craintes, tellement un changement complet et inattendu s'était produit dans la manière d'être de Berthe de Vrancourt, changement qui eût moins étonné Romaine, si elle avait mieux connu le caractère de son amie.

Ce n'était, en effet, ni par goût de l'aventure, ni par attrait du risque que Berthe de Vrancourt était devenue la maîtresse d'André de Claircy. En l'aimant, elle obéissait à l'un des instincts profonds

de la nature féminine, qui est de consoler, de protéger, de se dévouer.

A ce besoin de bonté, Berthe de Vrancourt avait cherché un emploi dans l'amour. Evidemment, une fois cet amour éprouvé, elle en avait aussi apprécié les joies sensuelles et romanesques. De là ces imprudences, ces hardiesses que déplorait Romaine Mirmault, mais, au fond, la passion de Berthe pour André ne demandait qu'à suivre sa direction naturelle. Il y avait dans l'amour de Berthe quelque chose de presque tendrement maternel, un grand et touchant souci de veiller au bonheur de l'aimé plutôt même que de lui réclamer le sien propre.

Or, le séjour d'André de Claircy à Argimon avait été pour Berthe l'occasion d'en revenir instinctivement à sa véritable façon d'aimer. N'ayant plus à combiner l'heure de leurs rencontres, le moment de leurs rendez-vous, tout ce qui constitue le maniement d'une liaison, Berthe oubliait presque qu'André était son amant. Elle ne voyait plus en lui que l'être qu'elle chérissait et qu'elle souhaitait de rendre heureux, elle-même l'étant par surcroît, car la présence quotidienne d'André la comblait d'une joie continue. La pensée de l'avoir ainsi là, auprès d'elle, la contentait entièrement. Elle goûtait un minutieux plaisir à s'occuper de lui, à veiller aux petits détails de son bien-être. Pour la première fois, elle pouvait exercer envers lui son instinct de dévouement méticuleux, d'attention attendrie. Savoir

qu'il avait bien dormi, que sa chambre lui plaisait, tout était pour elle une satisfaction intime et profonde. Elle l'entourait de menus soins, de gâteries, comme si elle eût voulu remplacer par là le don physique d'elle-même qu'elle ne pouvait plus lui faire momentanément.

Tout cela, Romaine Mirmault l'avait constaté très vite. Ainsi donc Berthe de Vrancourt devançait les conseils de prudence que Romaine eût été prête à lui donner. Berthe s'adaptait sagement à la situation. Il fallait non seulement ménager M. de Vrancourt, mais aussi Pierre de Claircy. Et puis, n'y avait-il pas les assez nombreux domestiques du château? Elle ne souffrait nullement de ces contraintes passagères et leur trouvait même des compensations ; mais comment André de Claircy se prêtait-il à cette modification d'un sentiment qu'il avait dû connaître assez différent ?

C'était, en effet, l'attrait sensuel qui avait dû le porter vers Mme de Vrancourt ; alors comment s'accommodait-il de voir la sensualité de leur liaison reléguée au second plan? Logiquement, n'aurait-il pas dû souffrir de la privation où il se trouvait forcément de sa maîtresse ? Et cette privation Romaine Mirmault constatait qu'il ne paraissait point la regretter. Depuis son séjour à Argimon, sa gravité un peu hautaine s'était comme adoucie et détendue. André de Claircy avait l'air paisible et distrait, heureux aussi. L'était-il du bonheur évi-

dent de Berthe ou du sien propre? Romaine Mirmaul n'eût pu le dire. En tout cas, il acceptait avec une reconnaissance amicale les tendres prévenances dont l'entourait Berthe de Vrancourt. Romaine s'étonnait un peu qu'il fût sensible à ce menu bonheur et capable de s'en contenter. Romaine ne l'eût pas cru, mais elle l'avait sans doute mal jugé. André de Claircy n'était pas tel qu'elle l'imaginait. Elle comprenait mieux, à présent, pourquoi André, s'il avait eu jadis un sentiment pour elle, ne le lui avait pas déclaré. Sous ses apparences hautaines et froides, c'était un faible, un indécis. Il avait besoin autour de lui de vigilance et de soutien.

Les décisions fortes lui répugnaient sans doute. Les apparences sont trompeuses ! Et Romaine Mirmault remarquait que, de même que jadis elle s'était méprise sur le véritable caractère d'André de Claircy de même aujourd'hui elle avait eu tort de craindre pour lui les conséquences possibles du séjour à Argimon. Berthe, aussi bien que lui, semblait avoir senti quelle attitude leur imposaient les conditions de la vie où ils se trouvaient. Romaine s'était en vain alarmée pour eux. Argimon n'était pas le lieu de passion qu'elle avait supposé. Aucune agitation d'âme ne troublait la paix de cette belle demeure tranquille. Aucun drame ne couvait derrière sa blanche façade, percée de larges fenêtres à vitres claires, sous son toit couvert de fines ardoises égales et polies. M. de Vrancourt vivait avec ses livres

et ses catalogues, Berthe s'ingéniait gentiment et délicatement autour d'André, qui acceptait avec plaisir son dévouement minutieux et maternel. Leur amour avait pris une forme tendrement amicale.

Certes, il en était mieux ainsi. La vie n'est pas faite pour le drame et la tragédie, la plupart des âmes non plus. Parfois, le drame semble s'annoncer, les éléments s'en rassemblent, on croit qu'il menace, qu'il peut éclater. Puis, tout se dissipe, se résout, se calme, s'organise. Les destinées s'agencent, s'emboîtent peu à peu, bien ou mal, et l'on s'habitue à vivre dans une entente engourdie et pratique. Il en avait été ainsi de Berthe et d'André. N'en était-il pas ainsi d'elle-même? se disait Romaine Mirmault. Et Pierre de Claircy également, malgré ses aspirations juvéniles à une vie d'action et d'énergie, subirait la loi commune qui nous empêche le plus souvent d'aller jusqu'au bout de nous-mêmes et nous arrête à mi-chemin en un compromis prudent entre nos rêves et la réalité.

Car souvent Romaine Mirmault, après avoir raisonné le cas de Berthe et d'André, songeait à Pierre de Claircy. Pierre l'intéressait. Aucune femme, fût-ce la moins coquette et la moins vaniteuse, ne demeure insensible à l'admiration qu'elle excite. Ne fût-ce que par cette raison, Pierre de Claircy eût pris place dans la pensée de Mme Mirmault. Il était, en effet, évident, aux yeux de

Romaine, que Pierre l'admirait infiniment. Dès leur première rencontre, au soir du Pré-Catelan, Romaine avait eu vaguement conscience de l'impression qu'elle produisait, et elle en avait conçu immédiatement pour ce jeune admirateur une certaine sympathie.

Cette sympathie spontanée, Pierre en eût bénéficié, même s'il n'avait pas été ce qu'il était, c'est-à-dire infiniment sympathique. Laid et disgracié de la nature, Romaine eût tout de même éprouvés pour lui un peu de cette reconnaissance que les femmes ne peuvent guère refuser à ceux qui leur donnent ainsi à elle-mêmes une marque de leur supériorité. Les plus modestes sont sensibles à l'hommage. Mais il se trouvait en plus que Pierre de Claircy était fort séduisant, et, entre autres séductions, il possédait la jeunesse, à laquelle Romaine Mirmault n'était pas indifférente. Romaine, par suite des circonstances de sa vie, avait été prématurément raisonnable et d'un sérieux au-dessus de son âge. Elle avait toujours vécu avec des personnes beaucoup plus âgées qu'elle, avec son père surtout, dont elle avait partagé l'isolement. M. Mirmault n'était déjà plus jeune, quand elle l'avait épousé; aussi Romaine, à vingt-six ans, conservait-elle, au fond d'elle-même, une sorte de jeunesse inemployée. C'est à ce fond qu'avait fait appel Pierre de Claircy. Il s'en était créé entre eux un lien subit et il en était né une facile camaraderie.

Leurs relations avaient pris rapidement un caractère d'intimité improvisée, de sans-façon un peu brusque, de confiance garçonnière. Ces manières d'être ensemble s'étaient naturellement développées à Argimon. Dans le grand parc qui entourait le château, on les voyait souvent se poursuivre à travers les pelouses et autour des massifs, comme s'ils eussent obéi à un besoin de mouvement, d'expansion. Ces amusements turbulents coupaient de ces longues conversations auxquelles se prêtent si bien les journées de campagne. Dans ces conversations, très gaies, très animées, Romaine Mirmault demeurait plus réservée sur elle-même que ne l'était sur soi Pierre de Claircy. Différence, d'ailleurs, assez naturelle. Qu'aurait pu raconter d'elle-même Romaine Mirmault à Pierre de Claircy? Sa destinée fixée, réglée, orientée, avait sa direction, sa pente. Elle n'admettait plus guère d'inattendu pour son avenir précis, limité, tandis que celui de Pierre présentait encore toutes les possibilités et fournissait un excellent sujet de controverses amicales.

Cet avenir, Pierre de Claircy aimait à le discuter avec Romaine Mirmault. Après les premières banalités et les premières réserves, Pierre n'avait pas tardé à mettre Romaine au courant de ses aspirations, à lui exposer sa conception de la vie, ses désirs d'action, encore suspendus et inefficaces, mais très nets en leurs projets.

Grâce à ces confidences répétées, Romaine pouvait croire connaître complètement Pierre de Claircy, car il paraissait se livrer à elle avec la plus entière franchise. Il se représentait tel qu'il se croyait être, sans aucune hypocrisie, mais il ne se rendait pas compte que le Pierre de Claircy qu'il dépeignait s'était profondément modifié, que de grands changements s'étaient produits en lui. Ainsi cette vocation d'homme d'action à laquelle il se croyait appelé, il en était moins assuré qu'il ne se plaisait à le proclamer. Non pas que, sur ce point, il en voulût imposer à Romaine. C'était plutôt par la difficulté où il se trouvait de les exprimer qu'il lui taisait ses tergiversations, ses fléchissements, ses doutes sur lui-même. Mais ce qu'il ne lui disait pas, c'était la part qu'elle avait eue dans ce changement, l'amour qu'elle lui inspirait et qui bouleversait profondément son âme juvénile.

Des confidences de Pierre, Romaine n'avait aucune raison de penser qu'il fût réellement amoureux d'elle. Une autre femme, sans plus de preuves, l'eût peut-être supposé, mais, Romaine manquait de vanité féminine. Néanmoins elle n'avait pas pu ne pas s'apercevoir de l'admiration, que Pierre lui témoignait. Cette admiration, pour désintéressée qu'elle parût à Romaine, ne devait pas cependant, pensait-elle, aller sans un certain goût pour sa personne. Romaine sentait confusément que, malgré leur camaraderie, elle

n'en était pas moins pour Pierre une femme, et que Pierre était d'un âge où une femme ne vous est pas indifférente, même lorsqu'on n'en est pas véritablement amoureux. Cette supposition ne l'offusquait nullement et ne lui causait aucun trouble, car, si elle éprouvait pour Pierre de Claircy une vive sympathie, elle ne ressentait certainement rien de plus à son égard. D'ailleurs, cette question des sentiments de Pierre de Claircy à son endroit et des siens envers lui la préoccupait assez peu. Elle ne s'y attachait guère. Celle des relations de Berthe de Vrancourt et d'André de Claircy l'intéressait bien davantage et avait accaparé son attention.

CHAPITRE III

Si Romaine Mirmault ne s'apercevait pas du sentiment qu'elle avait fait naître dans l'âme de Pierre de Claircy, et si Pierre de Claircy n'avait fait à personne confidence du secret de son cœur, ce secret n'avait point échappé à André de Claircy.

André de Claircy n'avait rien d'un espion ni d'un surveillant. Laissant son frère libre de vivre et d'agir à sa guise, son rôle se bornait à témoigner à Pierre un intérêt et un dévouement profonds, bien qu'en apparence quelque peu distants et silencieux. Cette réserve n'excluait chez André aucune des attentions que l'on doit aux êtres chers. D'autre part, sans qu'il fût très observateur, ni très curieux d'autrui, son affection suffisait à le rendre perspicace. Aussi n'avait-il pas été sans remarquer le trouble heureux où la présence de Romaine Mirmault mettait Pierre.

André, en effet, avait surpris de Pierre à Romaine de ces regards qui ne trompent point l'œil le moins exercé et qui sont l'aveu indé-

niable de la passion naissante. Il avait compris le sens de certaines intonations, de certains embarras, de certaines rougeurs. Ces indices, depuis quelques semaines, se répétaient assez souvent pour qu'il n'y eût pas de doute sur leur véritable signification. Que Pierre aimât Romaine Mirmault, cela semblait à André de Claircy tout à fait évident, aussi certain que si Pierre lui eût fait l'aveu de son amour.

La seule perplexité d'André touchait la nature de cet amour. Etait-ce un de ces sentiments légers, rapides, secs, qui pétillent, flambent, s'éteignent sans laisser de cendres bien amères ? Etait-ce quelque chose de plus sérieux et de plus profond qui pouvait avoir dans l'existence de Pierre une importance réelle et y laisser un souvenir durable ? André de Claircy hésitait à se prononcer. L'amour, chez les jeunes gens, est singulier et déconcertant. Telle passionnette prend chez eux les aspects de la grande passion, telle passion véritable adopte les allures d'une passionnette. Les jeunes gens sont souvent enclins à dissimuler leurs sentiments ou à les manifester d'une façon exagérée. Cette dissimulation ou cet étalage vient, à la fois, de leur inexpérience et de leur timidité. Tantôt ils ne savent pas, tantôt ils n'osent pas exprimer exactement ce qu'ils éprouvent. On accuse souvent les jeunes gens d'être indiscrets en amour, on pourrait bien plutôt leur reprocher d'être renfermés.

Cette dernière remarque empêchait André de Clairey de solliciter les confidences de son frère. Pierre se déroberait, non par méfiance, mais par difficulté à se confier. D'ailleurs, par caractère, André répugnait à ces investigations. De l'amour de Pierre pour Mme Mirmault, il ne saurait donc rien que ce que les apparences lui en révéleraient. Cependant, nul doute pour André que cet amour existât, et c'était sur ce point et sur ce fait que portaient ses réflexions et ses conjectures. Quelle influence aurait cet amour sur la vie de Pierre? André de Clairey se le demandait non sans anxiété.

Il avait toujours tenu à intervenir le moins possible dans la vie de Pierre. En voyant se développer en lui le goût de l'action, il s'en était quelque peu étonné, tout en respectant ces dispositions nouvelles. Il avait cru plus sage de ne pas chercher à les combattre. De quel droit, après tout, contrecarrer l'élan de Pierre vers une libre et forte existence ? Que Pierre, en pleine jeunesse, eût des enthousiasmes, des engouements, des désirs, un besoin de mouvement, d'évasion, quoi, en somme, de plus naturel ? N'est-ce point plutôt une tendance heureuse ? André souffrait trop d'indécision, de découragement, de contraction morale, de ce pessimisme qui avait assombri ses jeunes années, pour ne pas souhaiter que son frère fût affranchi de ces entraves douloureuses. Ah ! que Pierre ne connût jamais les froides angoisses qu'il avait

éprouvées! Qu'il ne connût pas cette morne prévision de l'inutilité de tout effort qui l'avait replié sur lui-même, rendu presque incapable de vivre! Et André de Claircy se disait que tout valait mieux que ce frisson de néant, cet appétit de mort qu'il n'avait pu vaincre que par le dur effort de stoïcisme où il s'était roidi tout entier et d'où lui demeurait une sorte d'ankylose morale. Oui, tout valait mieux que l'impuissance à vivre! Que Pierre, lui, fût imprudent, fou, désordonné, mais qu'il vécût, qu'il vécût!

Et pourtant André prévoyait bien qu'un jour ou l'autre cette fièvre juvénile lancerait Pierre dans quelque aventure périlleuse et inconsidérée, dans quelque aventure, ce qui est pire, inutile, car l'action pour l'action est une sorte de sortilège dont les illusions nous voilent souvent la petitesse, la médiocrité et même l'indignité des buts vers lesquels nous nous hasardons. Agir pour agir, en dehors des occasions qui méritent vraiment que l'on agisse, est une folie, certes! Mais cette folie de l'action pour elle-même ne vaut-elle pas mieux, après tout, que la fausse sagesse qui fait les timides, les désœuvrés, les découragés? A ces craintes, qu'André de Claircy s'était formulées souvent, l'amour de Pierre pour Mme Mirmault apportait un dérivatif. Cet amour ne pouvait-il pas retarder l'expérience fatale que Pierre serait forcément amené à tenter? N'allait-il pas donner un aliment à son

inquiétude, une sorte d'alibi à son activité, nourrir et remplir le vide de sa vie? Les belles mains de Romaine retiendraient la bride du jeune coursier.

Car, Pierre aimant, André ne doutait pas qu'il fût aimé. Cela lui apparaissait évident, certain. Cette conviction faisait partie de l'admiration presque paternelle qu'André éprouvait pour son frère. Les grâces, les mérites de Pierre lui paraissaient, d'avance, irrésistibles, et il en ressentait une sorte d'orgueil affectueux. Bien souvent, en pensant à la femme qui aimerait Pierre, il la parait de tous les dons et de toutes les beautés. Sur ce sujet, André de Claircy, si grave, si froid, devenait imaginatif et lyrique. Il inventait des occasions, des circonstances, de merveilleuses péripéties, d'heureuses facilités. Sur ce point, son pessimisme découragé se changeait en un optimisme imprévu. Que tous les bonheurs en amour arrivassent à Pierre, cela lui semblait naturel. Son seul étonnement était qu'ils ne lui fussent pas déjà survenus. En embellissant ainsi la vie amoureuse de Pierre, André de Claircy prenait une sorte de revanche envers sa propre destinée. Certes, il éprouvait une sincère affection pour Berthe de Vrancourt, si bonne, si douce, si dévouée. Il lui était profondément reconnaissant de s'être donnée à lui, d'être venue à lui au milieu de son isolement, de sa détresse, mais il ne l'aimait pas d'amour.

Tandis que Pierre aimerait et serait aimé ! Cette

pensée consolait André de la déception secrète de sa vie. Et que ce fût justement Romaine Mirmault que Pierre aimât, n'était-ce point là une mystérieuse coïncidence ? Romaine Mirmault avait laissé au cœur d'André de Claircy un souvenir endolori. De son amour de jadis, de son amour larvé, pour ainsi dire, de son amour inexprimé pour Romaine, il avait conservé une lointaine amertume qui, maintenant, se fondait, se dissolvait à l'idée que son frère aimait Mme Mirmault. Quelque chose de profond, d'obscur, se trouvait satisfait en lui. Pierre, n'était-ce pas un peu lui-même, un lui-même plus jeune, plus vivant, plus heureux ? Ah ! il ne s'en tiendrait pas, celui-là, aux sentiments inavoués, au désirs informulés ! Il ne s'en contenterait ni d'un souvenir, ni d'un regret. Cette Romaine aux beaux yeux, au corps souple, il la serrerait dans ses bras. Il n'étreindrait pas une ombre, lui ! Et André de Claircy, à cette pensée, éprouvait au fond de son cœur une dilatation mystérieuse et victorieuse...

Il songeait à ces choses, étendu sur un fauteuil d'osier, à l'abri d'un massif d'arbres. Il faisait, ce jour-là, un admirable temps d'été.

Le feuillage des cimes baignait dans un azur délicat et chaud. Au delà de la pelouse, où les tourniquets d'arrosage diapraient leurs queues de paons en prismes fluides, la blanche façade d'Argimon apparaissait, éclatante de soleil. Tout à l'heure,

on avait déjeuné finement dans la grande salle à manger fraîche où bourdonnait, à travers le silence, une grosse guêpe errante. Le déjeuner avait été gai. M. de Vrancourt, à qui ses librairies d'Allemagne venaient de faire un envoi intéressant, était d'excellente humeur et avait répondu assez plaisamment aux taquineries de Mme Mirmault. Celle-ci avait raconté quelques histoires très comiques sur tante Tine et tante Nine. Les vieilles demoiselles s'étaient disputées aigrement, la veille au soir, sur la couleur des yeux de Pierre de Claircy. Pierre avait ri de cette querelle, mais, durant toute la suite du repas, il était demeuré assez silencieux et n'avait pas cessé de regarder Romaine Mirmault. Après le déjeuner, M. de Vrancourt remonté, selon son habitude, dans la bibliothèque, Berthe de Vrancourt était venue s'asseoir sous les arbres en compagnie de Romaine et des deux frères ; mais, Romaine désirant faire un tour de parc, Pierre s'était offert à l'accompagner et André était ainsi resté seul avec Berthe de Vrancourt. Elle travaillait à un ouvrage de filet et tournait, de temps en temps, la tête vers André, qui, tout en fumant son cigare, rêvassait.

Soudain, André de Claircy tressaillit. Une main se posait sur la sienne. Un regard interrogeait ses yeux.

— Etes-vous heureux, André ? M'aimez-vous ?

Berthe le considérait anxieusement. Parfois, elle

doutait de l'amour d'André, non qu'elle fût soupçonneuse, mais elle ne concevait pas d'elle-même cette opinion exagérée qui, si souvent, rassure les femmes sur les sentiments que l'on a pour elles et leur en donne une complète sécurité. Berthe ne tombait pas dans ce travers. Cependant elle croyait qu'André l'aimait. Elle acceptait son amour tel qu'il était, avec ses silences, ses distractions, sa réserve. Néanmoins parfois, des craintes lui venaient. Il lui semblait s'apercevoir qu'André lui échappait. Quoique leur liaison datât à présent de quatre années, il y avait dans André de Claircy des coins secrets, où elle sentait qu'elle ne pénétrait jamais et sur lesquels elle n'osait pas l'interroger. Quelquefois, André se retirait en lui-même, loin d'elle, très loin d'elle.

A qui songeait-il alors? Au passé? A l'avenir? A des choses auxquelles elle demeurait étrangère? A ces moments, la physionomie d'André changeait, prenait une expression autre. Il devenait alors un être indifférent, sur qui elle perdait tout pouvoir, au seuil duquel elle s'arrêtait, et, de cet être, pouvaient sortir des décisions imprévues...

La main de Berthe caressait toujours la main d'André. André y porta ses lèvres distraitement:

— Mais oui, Berthe, je vous aime, je vous aime beaucoup...

Il ne put en dire davantage; un bruit de pas et de rires se faisait entendre derrière le massif d'ar-

bres à l'abri duquel André et Berthe se trouvaient. Leurs mains se séparèrent. Au détour de l'allée, Romaine Mirmault parut. Elle courait, et, tout en riant, elle tournait la tête pour regarder derrière elle. Soudain, elle fit un écart et détala, poursuivie par Pierre de Claircy.

Ils coururent un instant autour de la pelouse. Ils étaient charmants à voir ainsi en leur jeunesse rieuse. Romaine, svelte, souple, rapide, fuyait à toutes jambes. Derrière elle, Pierre de Claircy gagnait du terrain. Romaine fit une feinte.

Emporté par son élan, Pierre la dépassa. Berthe de Vrancourt applaudit :

— Oh! André, regardez-les! Quels enragés, par cette chaleur!

Pierre de Claircy avait rejoint d'un bond Mme Mirmault et la saisit par les poignets. En riant, elle se débattait :

— Lâchez-moi, monsieur Pierre, voulez-vous bien me lâcher!

Mais Pierre de Claircy, tout en riant aussi, tenait bon... Néanmoins, d'un prompt mouvement, Romaine réussit presque à se dégager. Promptement Pierre la ressaisit. Cette fois, elle ne résistait plus. Pierre de Claircy l'entraînait vers l'arbre où étaient assis Mme de Vrancourt et André. Celle-ci leur cria :

— Eh bien! il me semble que vous ne vous entendez pas très bien aujourd'hui. Il fait cependant bien chaud pour se disputer.

Romaine Mirmault, essoufflée, se laissa tomber sur un fauteuil de jardin. A demi décoiffée par la course, une fine sueur perlait à son front. Pierre de Claircy, très rouge, demeurait debout, considérant Romaine haletante et à bout de forces :

— Vous n'imaginez pas, chère madame, l'imprudence de madame Mirmault. Nous sommes allés jusqu'à la roseraie, et elle s'est mise à cueillir un bouquet, sans chapeau, au gros soleil. C'était risquer une insolation. J'ai voulu la ramener à l'ombre, mais elle m'a échappé. Ah! j'ai eu de la peine à la rattraper. Tenez, je la remets entre vos mains; grondez-la un peu. Elle le mérite.

Romaine Mirmault menaça Pierre du doigt :

— Ah! le monstre! Vous n'imaginez pas quelle poigne il a! Regardez, j'en suis toute meurtrie. Je vais avoir le bras tout noir. Et que diront tante Tine et tante Nine, quand elles sauront la conduite de leur chéri ?

Pierre de Claircy se mit à rire :

— Elles auraient bien dit autre chose si vous étiez rentrée à la Foulerie avec un coup de soleil qui vous aurait fait peler le nez et les joues.

Romaine Mirmault haussa les épaules :

— Un coup de soleil, allons donc! Une vieille Orientale comme moi en a vu bien d'autres. Et puis qu'est-ce que cela fait que mon nez pèle, je n'ai pas d'amoureux.

Elle se tut et regarda Pierre de Claircy en des-

sous. C'était la première pointe de coquetterie qu'elle lui lançait. Jusque-là, elle l'avait toujours traité en camarade, en petit jeune homme sans conséquence. Pour la première fois, tout à l'heure, dans cette poursuite ardente et sûre, sa main saisie par la main rude de Pierre, elle avait eu l'intuition rapide qu'une autre poursuite se préparait. Ce pas acharné sur son pas, ce souffle sur sa nuque, cette étreinte à ses poignets lui avaient brusquement révélé l'amour ou, tout au moins, le désir de Pierre. Elle le regardait, debout devant elle, avec étonnement. Puis, instinctivement, elle baissa les yeux.

Tous se taisaient : Berthe de Vrancourt, renversée au dossier de son fauteuil, André de Claircy, silencieusement, rallumant son cigare éteint. Pierre assis à demi sur une table de jardin et, la jambe pliée, renouait le lacet défait de sa bottine. Romaine Mirmault réfléchissait. La découverte qu'elle venait de faire lui était-elle agréable ou désagréable? Elle n'aurait pu le dire. Souhaitait-elle que Pierre fût amoureux d'elle? Elle ne l'aurait pu dire non plus, mais cependant, au fond d'elle-même, elle constatait qu'elle n'était pas fâchée qu'il en fût ainsi. Certes, elle ne ferait rien pour encourager cette passion naissante, mais que cette passion existât en dehors de tout encouragement de sa part, elle en éprouvait une obscure satisfaction. Après tout, pourquoi ne serait-elle pas aimée, elle aussi, comme les autres ?

Elle leva les yeux. Son regard rencontra celui d'André de Claircy, et elle crut y surprendre une certaine tristesse et un vague reproche. Sûrement, André devinait le sentiment de son frère. Qu'en ressentait-il ? Du chagrin, du regret peut-être? Faisait-il un mélancolique retour sur son passé ? Regrettait-il son silence d'autrefois? Quelque chose de son ancien amour renaissait-il en lui, ravivé par le spectacle de l'amour de Pierre pour cette même femme qu'il avait aimée, lui aussi ? A son tour, Romaine considérait fixement André de Claircy, son beau visage froid et hautain, et vaguement, contre lui, elle sentait se formuler cette sourde et lointaine rancune qui, déjà, à plusieurs reprises, l'avait troublée. Soudain, elle imagina avec plaisir André mordu au fond du cœur par une indéfinissable jalousie, en même temps qu'un besoin malicieux la saisissait de donner à Pierre, sous les yeux mêmes de son frère, une marque visible de sympathie. Et, rapidement, elle se pencha, tira le lacet de la bottine de Pierre de Claircy en lui criant sur un ton d'agacerie :

— Eh bien! beau coureur, avez-vous fini de poser pour la Victoire renouant sa sandale ? Allez donc demander qu'on nous apporte des boissons fraîches, je meurs de soif. Vous permettez, Berthe?

Berthe de Vrancourt sourit :

— Naturellement, je permets, mais, auparavant,

vous allez faire la paix. Vous avez l'air aujourd'hui d'être comme chien et chat!

Romaine fit la moue et tendit sa main à Pierre de Claircy, qui la baisa. Puis, il se dirigea vers le château. La douce peau de Romaine Mirmault avait mieux rafraîchi ses lèvres brûlantes que la plus fraîche des boissons de l'Orient.

CHAPITRE IV

Pierre de Claircy ne pouvait dormir et s'agitait dans son lit. Soudain, il rejeta le drap léger qui le couvrait, tourna le bouton du commutateur et sauta sur le parquet ; puis à la fenêtre, qui était restée ouverte, il s'accouda. Au dehors, il faisait une nuit admirable, une de ces nuits de lune d'été qui donnent presque en nos climats une illusion d'Orient. On voyait clair comme en plein jour. Aucune vapeur ne troublait l'extraordinaire limpidité de l'air. Pierre de Claircy, penché, regardait.

Devant lui s'étendait le parc d'Argimon, tout baigné d'une lumière argentée et tiède En bas, sous la fenêtre, le sable d'une allée luisait doucement. Plus loin, la pelouse scintillait de pointes d'herbes de cristal. Plus loin encore, les massifs d'arbres s'ordonnaient et mamelonnaient leurs cimes immobilisées. Une atmosphère de paix et de repos entourait le château endormi, où lui seul sans doute ne dormait pas. Il en éprouva une impression d'isolement et de supériorité.

Il fit quelques tours dans sa chambre, revint

vers la fenêtre, puis il se dirigea vers la porte et l'ouvrit avec précaution. Pierre suivit le corridor et arriva à l'escalier. La main à la rampe, il en descendit les marches et parvint dans le vestibule. Son cache-poussière d'auto était suspendu au portemanteau. Il le revêtit, poussa les verrous de la grande porte, se glissa par l'entre-bâillement et fit quelques pas sur le perron.

Il était content de se trouver dehors, dans la douceur accueillante de la nuit. Il s'avança, contourna la grande pelouse et s'enfonça sous les arbres. Pendant quelque temps, il alla ainsi, sans penser à rien. Sous l'épais couvert il faisait assez obscur. Çà et là, à travers les feuillages, glissaient des gouttes de clarté. L'odeur de l'ombre feuillue était délicieuse. Pierre ne distinguait que vaguement l'allée qu'il suivait. Parfois, une branche le touchait au passage. Parfois, un cri d'oiseau nocturne troublait le silence. Pierre de Claircy s'était arrêté... Un bruit léger, susurrant, confidentiel, charmant, semblait sortir des lèvres mêmes de la nuit... Ce bruit, Pierre le reconnaissait. C'était le murmure de l'eau qui s'écoulait par la bonde de l'étang. Pierre se mit à marcher plus vite.

Sous la lune, qui, justement, se reflétait à sa corne, la pièce d'eau luisait. De beaux arbres l'entouraient. Sur la levée, se trouvait un banc rustique où Mme de Vrancourt venait assez souvent s'asseoir dans la journée. On s'y réunissait aussi quelque-

fois, après dîner, pour respirer la fraîcheur de l'eau, écouter le concert des grenouilles, regarder au ciel crépusculaire le paraphe magique des chauves-souris.

Pierre de Claircy s'assit sur le banc... Le silence était si complet, si profond, qu'il lui semblait entendre battre son cœur.

Depuis qu'il était à Argimon, Pierre de Claircy vivait d'une vie étrange et inattendue, d'une vie soudainement changée, renouvelée, tout en se conformant avec docilité à l'existence ambiante. Le matin, en effet, il se levait à une heure convenable. A déjeuner, il s'asseyait à table, mangeait, causait. Dans la journée, il se promenait, lisait, pêchait. Le soir, à dîner, il prenait part à la conversation, faisait avec tout le monde un tour de parc. M. de Vrancourt le déclarait un charmant jeune homme qui gagnait à être connu.

Pierre acceptait ces compliments. Parfois, néanmoins, il s'étonnait de n'avoir commis aucun acte déraisonnable, de n'avoir ni mis son pantalon à l'envers, ni retourné les manches de sa veste. Quand il passait devant une glace, il reconnaissait avec surprise son visage. Il était surpris aussi d'être appelé par son nom.

Quel rapport avait ce Pierre de Claircy, qui allait et venait, mangeait, discourait, avec le Pierre de Claircy véritable?

Ce dernier était devenu un être privilégié qui

habitait un monde nouveau et qui n'avait plus que de vagues liens avec l'ancien Pierre de Claircy. Les choses, les êtres qui lui avaient été longtemps familiers avaient disparu de sa pensée ou perdu toute leur importance et tout leur intérêt. M. de Vrancourt, qui se montrait chaque jour aux heures des repas, sortant de sa bibliothèque, n'était-il point un vague fantôme ? Et Mme de Vrancourt, toute charmante et bonne qu'elle fût, une ombre vaine ? Et son frère même, son cher André ? Quand André lui parlait, ses paroles lui arrivaient d'une telle distance ! Si les gens qu'il avait sous les yeux lui semblaient déjà presque irréels, qu'en était-il des absents ? Le pauvre M. Claveret, par exemple ! Certes, Pierre aimait beaucoup son vieil et bon ami Claveret, mais M. Claveret lui semblait plus éloigné que s'il se trouvait aux antipodes, parti pour un de ses grands voyages imaginaires. Le pauvre M. Claveret eût-il été rejoindre, dans leur île océanienne et barbare, les petites danseuses du sultan de Timoloor, il n'en eût pas paru plus lointain à la pensée distraite de Pierre ! Et, si inconsistant que fût devenu M. Claveret, il demeurait encore privilégié en comparaison des autres amis de Pierre, qui avaient sombré dans un oubli presque complet.

Ils faisaient partie d'un passé qui n'existait plus.

L'univers où vivait maintenant Pierre de Claircy se composait d'un parc et d'un château, et aussi d'une vieille petite maison située à l'entrée d'un

village, et qui s'appelait la Foulerie. La Foulerie ! Il ne pouvait songer à ce vocable sans un frémissement. Sur toute la surface de la terre, deux endroits seulement l'intéressaient : Argimon et la Foulerie ; de même que, du nombre infini des créatures, une seule se détachait pour lui dans un halo magique. Et cette créature était Romaine Mirmault.

Depuis le jour où Pierre de Claircy s'était aperçu qu'il aimait Mme Mirmault, cet amour avait fait dans son cœur un chemin prodigieux.

Avec une sinueuse vitesse, Pierre avait été conquis, envahi tout entier, et son cœur était d'autant plus rempli de cet amour qu'aucune goutte n'en débordait. Quand on aime, l'aveu est une diversion. Avec l'aveu, on passe de la phase méditative à la phase active. Mais, jusqu'à présent, Pierre aimait silencieusement, de telle sorte que rien ne le distrayait de sa passion et que la force s'en accumulait en lui avec une singulière abondance. Strictement enfermé dans le sentiment qu'il éprouvait, il s'en enivrait silencieusement et obscurément. Il en regorgeait, il en vivait uniquement. Son amour, autour de lui, supprimait tout.

D'ailleurs, Pierre s'y était abandonné avec d'autant plus de facilité que rien ne lui en avait fait voir le progrès. Le ton de camaraderie, de confiance, d'amitié taquine ou tendre qui régnait entre Romaine et lui l'avait empêché de se rendre compte de

son état. Il avait perdu à la fois tout contrôle sur lui-même et tout discernement sur ce qui l'entourait. Il aimait, sans s'inquiéter des conséquences de son amour, sans se demander si son amour était partagé. Cette question, il ne se la posait même pas. Il aimait Romaine. Hormis cela, rien ne l'intéressait. Il ne songeait pas du tout à ce qu'était la vie de Mme Mirmault, aux obligations qui lui incombaient, aux devoirs qui la liaient. Romaine lui apparaissait comme située en dehors de la réalité. Lui-même, ne vivait-il pas dans une sorte d'enchantement intérieur, sans penser que cet enchantement pût finir jamais? L'amour faisait de lui un être inconnu à lui-même. Il éveillait en lui des facultés, des sensations si nouvelles qu'il n'en discernait pas la nouveauté. Elles provenaient de profondeurs inexplorées. Il se trouvait au seuil d'une autre vie, aussi neuf qu'un ressuscité.

Chose singulière, cette nouveauté de lui-même ne le troublait pas. Il la constatait sans surprise, tout à son ivresse intérieure. La simple présence de Romaine Mirmault lui causait un ravissement profond. Elle répandait sa beauté sur les choses environnantes, qui lui en paraissaient toutes pénétrées. Tel coucher de soleil, tel clair de lune, auxquels il n'eût guère auparavant prêté qu'une attention distraite, le fascinaient. Ainsi, ce soir, dans ce parc désert d'Argimon, il éprouvait une sensation de béatitude singulière à contempler les arbres

argentés, l'étang lumineux, à écouter le doux murmure nocturne de l'eau pénétrant par les vannes.

Pierre de Claircy s'était levé du banc. Il fit quelques pas, puis vint se rasseoir. Le front dans ses mains, il réfléchissait. Il réfléchissait sur lui-même.

Jusqu'alors il s'était accepté sans analyse, tel qu'il était, et voici que, tout à coup, il s'examinait. Cette sensibilité nouvelle, ce rayonnement nouveau, soudain il en savait la cause. Romaine Mirmault en était l'ardent foyer. Par elle, toutes les forces de son âme trouvaient leur voie. Le torrent le portait aux pieds de Romaine, s'y élargissait et reflétait en sa nappe l'image magique de la bien-aimée.

Cette idée ramena la pensée de Pierre à l'étang sur qui la lune brillait. Souvent, il était venue à avec Romaine Mirmault. Hélas ! pourquoi, en ce moment, n'était-elle pas près de lui ? Comme il eût mieux goûté en sa présence cette belle et calme nuit de lune ! Et, ardemment, Pierre de Claircy se représenta Romaine assise sur ce banc, dans la lumière d'argent. Il imaginait son silence, ses paroles. Quel plaisir il aurait eu à la contempler, à l'entendre ! Ils seraient restés ainsi, l'un près de l'autre, longtemps, indéfiniment, toujours...

Pierre de Claircy passa la main sur son front et regarda autour de lui. La nuit devait être avancée ; la lune déclinait. Sa clarté faiblissait. Bientôt, le jour reviendrait et il reverrait Mme Mirmault. Elle devait venir déjeuner à Argimon. Et ce fut l'esprit

plein de la pensée de Romaine qu'il se dirigea, à pas lents, vers le château. Bientôt, à travers les derniers arbres du parc, la façade d'Argimon apparut. La lune la blanchissait toujours d'une lumière pâlie. La maison entière dormait de toutes ses fenêtres closes. Une seule de ces fenêtres était éclairée, celle de sa chambre. La lampe, qu'il y avait laissée allumée, l'illuminait d'une lueur dorée.

Pierre de Claircy avait coupé au court. Il traversait la grande pelouse, les yeux fixés sur la fenêtre lumineuse, quand, soudain, il trébucha et faillit tomber. Il se retint et se baissa pour examiner ce qui avait manqué causer sa chute. Des maçons étaient venus dans l'après-midi pour faire une réparation au château. N'ayant pas terminé leur besogne, ils avaient déposé leur échelle dans l'herbe. Pierre la considéra un instant, puis, de nouveau, il leva la tête vers la fenêtre éclairée.

Brusquement, sans qu'il sût pourquoi, le souvenir de l'échelle dont, dans *le Rouge et le Noir*, Julien Sorel se sert pour monter chez Mlle de la Môle lui traversa l'esprit. Pourquoi songeait-il à cet épisode de roman ? Il se le demandait, quand un autre souvenir se substitua à celui-là... Maintenant, il se rappelait le matin où, rue d'Aumale, il lisait, dans le journal, le récit de la tragique histoire de la princesse Alvanzi et du marquis Crespini. Il se revoyait, comme alors, mettant en imagination le

pied à l'échelon, s'élevant vers une fenêtre, puis, soudain, chancelant et tombant frappé de la balle vengeresse. C'était à ce moment, ce matin-là, par cette hallucination étrange,qu'il avait compris,pour la première fois, qu'il aimait Romaine Mirmault. Mais pourquoi, encore aujourd'hui, cette histoire lui revenait-elle en tête? Qu'avait-il à faire avec cette anecdote sanglante et stendhalienne? Y avait-il donc quelque présage à en tirer ? Pourquoi cette vision de sang se mêlait-elle, par deux fois, à ses élans d'amours ? Pourquoi, dans cet amour qui était sa vie, ce double rappel de mort ?

Avec colère, Pierre de Claircy frappa du talon l'échelle étendue à ses pieds. La mort, il ne la craignait pas ! Si cette lampe qu'il apercevait là-bas eût brillé sur le sommeil de Romaine, avec quelle ivresse ne se fût-il pas élevé vers elle, au mépris de tout danger ! Cette pensée hardie le fit rougir, et, d'un pas rapide, il se hâta vers la maison. Doucement, il poussa la porte, qui était demeurée entr'ouverte. Du vestibule, il gagna avec précaution l'escalier, craignant de faire du bruit, car il n'aurait pas voulu être surpris au retour de cette escapade nocturne. Une fois dans sa chambre, il éteignit sa lampe. Il allait se recoucher, tâcher de dormir ; une vague lueur d'aube se mêlait déjà aux dernières clartés de la lune. Il s'était approché de la fenêtre pour la fermer, car la fraîcheur matinale commençait à se faire sentir. A l'espagno-

lette, un petit miroir à barbe, qui s'y trouvait suspendu, attira son attention. Dans la glace, machinalement, il se regarda. Son visage lui apparut comme décoloré, presque livide. Cet aspect de lui-même l'étonna. Pourquoi avait-il ainsi l'air d'une ombre? Etait-ce un signe, un avertissement? Il quitta la fenêtre et se mit au lit. Il avait froid, et il frissonnait vaguement. Pourquoi s'était-il vu, terne et pâle, comme ces figures en grisaille qui décoraient les murs de la Foulerie? Est-ce que son beau rêve d'amour, ardent et passionné, finirait en frissons et en tristesse, comme cette belle nuit de lune argentée?

N'en garderait-il aux lèvres qu'un goût de néant et de cendre?

CHAPITRE V

On était aux premiers jours de septembre. M. et Mme de Vrancourt devaient quitter Argimon vers le milieu du mois pour aller passer une quinzaine chez une vieille parente qui habitait en Normandie. D'autre part, André de Claircy était rappelé à Paris par la proche expiration de son congé.

Son camarade de ministère, M. Jauret, qui le remplaçait, devait s'absenter à son tour. Quant à Mme Mirmault, elle avait l'intention, après le départ des Vrancourt, de prolonger quelque peu son séjour à la Foulerie. Elle se reprochait d'avoir négligé les pauvres tantes de Gerdières. Argimon lui avait pris beaucoup du temps qu'elle aurait dû leur consacrer. Mme Mirmault voulait compenser ses négligences par une présence assidue, après quoi elle dirait adieu à tante Tine et à tante Nine et se réinstallerait à l'hôtel d'Orsay. Pierre de Claircy voyait venir avec tristesse le moment de retourner à Paris. Il comptait les jours qui lui restaient encore à demeurer à Argimon. La pensée d'être séparé de Mme Mirmault l'affectait péniblement.

Cette séparation était comme la première fissure de son bonheur amoureux. Comment supporterait-il d'être éloigné de Romaine Mirmault? Il avait pris l'habitude de la présence presque quotidienne de la jeune femme.

Le lendemain de la nuit du clair de lune, comme il avait reconduit à la Foulerie Romaine, qui avait passé la journée à Argimon, il confia son regret à tante Tine et à tante Nine. C'était dans la salle à manger aux grisailles. Romaine était montée dans sa chambre pour enlever son chapeau, Pierre s'attardait à causer avec Mlle de Gerdières. Il parla de son prochain départ d'Argimon.

— Quoi, déjà.

Les deux vieilles voix se firent écho dans leur commune protestation. Pierre, en réponse, tenta de plaisanter, mais il ne s'en sentait guère envie. Soudain, après un moment de silence, tante Tine frappa dans ses mains :

— Mais, monsieur Pierre, puisque monsieur André s'en va et que monsieur et madame de Vrancourt s'en vont aussi, pourquoi ne viendriez-vous pas passer la fin du mois à la Foulerie?

Tante Nine avait saisi la balle au bond, et elle répéta l'invitation, en ajoutant que l'on logerait M. Pierre dans la chambre bleue :

— Qu'en pensez-vous, Romaine?

Mme Mirmault, qui venait de rentrer dans la pièce juste pour entendre la proposition des tantes,

n'en croyait pas ses oreilles. Nine et Tine devenaient folles. Elles qui, depuis cinquante ans, vivaient en solitaires, qui ne recevaient personne, qui n'offraient pas même un verre d'eau à qui que ce fût, elles invitaient sans dire gare M. de Claircy à passer quinze jours à la Foulerie! Il fallait qu'un vent de démence soufflât dans ces vieilles caboches à papillotes. Décidément, les tantes de Gerdières étaient amoureuses de ce joli garçon. Les figures mythologiques de la salle à manger avaient fini par leur tourner la cervelle. Eros versait quelque philtre perfide dans l'eau rougie que buvaient ses chères Parques.

Romaine s'était tournée vers ses tantes. Elle semblait quelque peu embarrassée :

— Mais oui, tante Nine; mais oui, tante Tine, ce serait charmant, mais vous voyez bien que monsieur de Claircy ne peut pas accepter. Qu'est-ce qu'il ferait à la Foulerie? Et puis, il faut qu'il retourne à Paris, ce qui est bien naturel. Un jeune homme comme lui a ses occupations, ses amusements, ses plaisirs. N'est-ce pas, monsieur Pierre?

Romaine Mirmault souriait avec un peu de gêne. Tante Tine et tante Nine, ramenées à la réalité, étaient confuses de leur enthousiasme. Pierre de Claircy dénoua la situation :

— Hélas! chères mesdemoiselles, vous êtes trop bonnes, mais madame Mirmault a raison ; il faut que je rentre à Paris. Je ne veux pas laisser mon

frère y retourner seul. Et puis, notre vieil ami Claveret nous réclame ; il se plaint de notre abandon. De plus j'ai reçu une lettre de deux de mes camarades qui attendent mon retour pour me faire une communication qu'ils disent de quelque importance. Et puis, et puis, il vaut mieux que je parte.

Il regarda Romaine avec tendresse. Un trouble singulier l'envahissait. Il se sentait envie de pleurer à la pensée que, dans quelques jours, il ne verrait plus Mme Mirmault, mais il réprima son émotion. Soudain, l'horloge sonna sept heures. Pierre s'écria :

— Sept heures ! Il faut que je vous laisse dîner. Adieu, tante Tine ; adieu, tante Nine ; adieu, chère madame.

Vivement et galamment, il baisa les mains à mitaines de Mlles de Gerdières et appuya ses lèvres aux doigts fins de Mme Mirmault. Au moment de sortir, il se retourna :

— Chère madame Romaine, n'oubliez pas d'achever de décider ces demoiselles à être du pique-nique d'après-demain. Ce sera presque des adieux.

Il avait été convenu qu'avant de quitter Argimon on irait, tous ensemble, goûter au val de Ronville. C'était un endroit assez pittoresque, situé à une quarantaine de kilomètres d'Argimon, au milieu des bois. Il y avait eu là un très beau château, cons-

truit au dix-huitième siècle par un marquis de Ronville. Ce château existait encore, une cinquantaine d'années auparavant. Le dernier possesseur, un certain M. Lebruc, avait épousé la dernière des Ronville. On racontait qu'elle n'avait consenti à ce mariage roturier, mais riche, que pour pouvoir conserver la demeure patrimoniale. On disait aussi que M. Lebruc, ruiné par des spéculations malheureuses et sur le point d'aliéner le domaine, sa femme avait mis, de ses propres mains, le feu au château et qu'elle avait volontairement péri dans les flammes. Quoi qu'il en fût de cette légende, il ne restait de Ronville, au milieu des bois qui l'entouraient, que des décombres. A la mort de M. Lebruc, cette ruine sinistre passa à de lointains héritiers, qui, ne pouvant songer à rebâtir Ronville, le laissèrent à son abandon et à sa solitude.

Tante Tine et tante Nine se rappelaient très bien avoir vu, dans leur enfance, Mme Lebruc de Ronville. C'était un de leurs plus anciens souvenirs. Petites filles, on les avait menées passer trois jours au château de Ronville, l'année même qui précéda la mort de Mme Lebruc et l'incendie du château. Depuis lors elles n'étaient jamais retournées au val de Ronville. Une curiosité longtemps différée les y attirait; aussi, malgré leur horreur de tout déplacement, avaient-elles presque accepté de se joindre à l'expédition projetée par Mme de Vrancourt, les Claircy et Mme Mirmault. Et puis, Pierre de Claircy

insistait si gentiment. Pouvait-on rien refuser à ce chéri? Il promettait de conduire lui-même l'automobile où prendraient place Mlles de Gerdières, et il jurait que l'on irait lentement, lentement. Malgré cela, cette promenade était un grand événement dans la vie sédentaire des vieilles demoiselles, et elles s'y préparaient comme au jugement dernier. Quant à M. de Vrancourt, il avait refusé d'être de la partie. Il exécrait la mémoire de Mme Lebruc, née de Ronville, car l'incendie, en détruisant le château, avait anéanti la magnifique bibliothèque réunie jadis par le marquis.

Lorsque, après avoir vingt fois cru entendre sonner leur dernier jour, après s'être vingt fois caché la tête dans leurs mains en gloussant comme des poules effarouchées, Mlles de Gerdières mirent pied à terre au carrefour des routes forestières où s'étaient arrêtées les autos, elles éprouvèrent un moment de stupeur et demeurèrent comme étourdies. Berthe de Vrancourt et Mme Mirmault, arrivées avant elles au rendez-vous en compagnie d'André de Claircy, se précipitèrent pour les féliciter de leur exploit. Mlles de Gerdières n'en étaient pas moins étonnées que de la sauvagerie du lieu. Elles ne sortaient que bien rarement du jardin de la Foulerie. Les vieux arbres qui ombragaient ce coin de forêt les impressionnaient singulièrement. La présence d'André et de Pierre de Claircy ne les rassurait qu'à demi, et elles hésitaient à quitter

l'abri des autos. Néanmoins, elles se décidèrent à prendre le sentier moussu par lequel on gagnait les ruines. Mme de Vrancourt, qui était déjà venue à Ronville, le connaissait et s'offrit à guider la petite troupe.

On marchait à la file, lentement, à cause des vieilles jambes de Mlles de Gerdières. Un des chauffeurs suivait, portant, avec André et Pierre de Claircy, les paniers de provisions du goûter. Parfois, tante Tine ou tante Nine poussait un petit cri. On chemina ainsi, sous bois, à peu près un quart d'heure. Soudain, les arbres s'écartèrent; le sentier s'élargissait et déboucha sur un vaste espace libre.

Ensemble, tante Tine et tante Nine s'écrièrent :

— Vois-tu l'escalier, Tine ?

— Oh ! l'escalier, Nine !

Du point où se trouvaient les visiteurs, et devant eux, un large terrain s'étendait, inégal, vallonné, qui avait été autrefois l'emplacement des fameux jardins de Ronville. De ces jardins, il ne restait plus rien de visible que l'endroit qu'ils avaient occupé. Il se découpait en pleine forêt, rempli d'herbes sauvages, d'arbustes, de ronces, de pierrailles, sous un ciel bleu d'été. Mais, au bout, le sol se relevait brusquement et s'exhaussait en une longue terrasse, fortement maçonnée et bordée encore en partie de ses balustres croulants. Le mur de soutènement de cette terrasse monumentale, formé de robustes blocs de pierre vermiculée, présentait un rare

caractère de grandeur et de force. A chaque extrémité de la terrasse, aboutissait un large escalier, en rampe douce et tournante, d'un beau mouvement et d'une noble architecture. Au milieu du mur, des colonnes torses encadraient un portique qui donnait accès à une sorte de grotte rustique dont l'entrée était décorée, au fronton, de mascarons et de stalactites.

De nouveau, tante Tine et tante Nine s'exclamèrent ensemble :

— Et la grotte !

Leurs voix grêles de vieilles filles résonnèrent dans le silence imposant de l'heure et du lieu. André et Pierre, Berthe et Romaine se taisaient. Ils ressentaient la mélancolie de ce spectacle de destruction. L'escalier double,la grotte, la terrasse, c'était tout ce qui restait de Ronville. Des bâtiments du château, il ne demeurait guère que quelques pans de mur noircis qui se dressaient lamentablement sur les verdures vigoureuses et vivantes de la forêt.

Cette désolation leur fut plus sensible encore lorsque, ayant monté les larges marches herbues de l'escalier, ils parvinrent sur le terre-plein. Tout en marchant parmi les pierres noircies, tante Tine et tante Nine se lamentaient. Voilà donc ce qu'était devenu ce Ronville dont leurs vieilles cervelles gardaient un si prestigieux souvenir !

Où étaient maintenant les vastes salons, les

nombreuses chambres et les communs spacieux, et la salle de théâtre, dont elles se rappelaient encore les galeries peintes et le rideau où figuraient des arlequins et des bergers? Tout cela avait disparu. Ah ! elles avaient raison de craindre le feu, le moindre ronflement des cheminées, le moindre pétillement des bûches, les lampes, les allumettes ! L'incendie, qui avait détruit ainsi, de fond en comble, le magnifique château de Ronville, ne ferait qu'une bouchée de la Foulerie. Et, agitées, nerveuses, babillantes, elles erraient à travers les herbes et les ronces, joignant leurs mains à mitaines et hochant leurs vieilles têtes sous leurs capotes à fleurs.

Lorsque le chauffeur fut venu annoncer que les paniers étaient déballés dans la grotte pour le goûter, il fallut rappeler tante Tine et tante Nine, qui maintenant se querellaient sur leurs souvenirs de Ronville et s'en contestaient réciproquement l'exactitude. Mlles de Gerdières, animées par le déplacement et grisées par le grand air, étaient intraitables. Heureusement que la promenade les avait mises en appétit et que, tout de même, elles furent bien aises de s'asseoir un peu. Il y avait justement au fond de la grotte un banc rustique où elles prirent place, tandis que Berthe de Vrancourt et Romaine Mirmault disposaient sur une large table de pierre qui se trouvait là les victuailles apportées.

Pendant qu'André de Claircy aidait Mme de Vran-

court à empiler les sandwiches sur une assiette, Pierre regardait Mme Mirmault. Romaine s'occupait des fruits. Lentement, gravement, au milieu de la grande table de pierre, elle les édifiait en pyramide, mélangeant avec art les poires et les pêches, les raisins et les figues. A mesure que la pyramide montait, tante Tine et tante Nine poussaient des petits cris d'admiration. Avec un sérieux assuré, Romaine s'appliquait à ce jeu d'équilibre. Pierre de Claircy suivait avec passion ces belles mains disposant en bel ordre les beaux fruits. Enfin l'œuvre parut achevée. Il ne restait plus qu'à y poser une lourde grappe de raisins noirs. Mme Mirmault hésitait, la grappe à la main. Enfin elle se décida, et, d'un geste prudent et hardi, Mme Mirmault plaça, au front de l'édifice agreste qu'elle venait de terminer, la couronne bachique.

Elle s'était reculée d'un pas pour juger de l'effet :

— Mais ce n'est vraiment pas trop mal ; cela ressemble assez à une de ces corbeilles de fruits, que l'on voit dans les jardins d'Italie et dont on dirait que les nymphes les ont préparées pour le goûter de Pomone ; seulement, comme il y a très longtemps que Pomone ne hante plus les jardins romains, les beaux fruits de là-bas sont devenus de la pierre et du marbre, tandis que les nôtres me paraissent excellents.

En parlant ainsi, elle avait adroitement, de la

pyramide juteuse, enlevé une pêche, où elle mordit en riant. André de Claircy s'était approché de la table :

— Ma foi, chère madame, votre corbeille à l'italienne a droit à tous les éloges, et laissez-moi vous dire qu'elle doit fort réjouir l'ombre du premier marquis de Ronville, de celui qui bâtit le château. Vous ne savez peut-être pas que ce Ronville fut ambassadeur à Rome. Le pape le tenait en grande considération et l'emmenait souvent avec lui se promener dans ses vignes et dans ses villas de la Romagne. Ronville parle plus d'une fois, dans ses dépêches diplomatiques, de ces promenades papales et des collations de fruits et de sucreries que l'on y servait. Il donne à ce sujet de très curieux détails. J'ai feuilleté, récemment, ces vieux papiers aux archives du ministère, mais je ne me doutais guère alors que je viendrais à Ronville et que je goûterais dans la grotte rustique que le marquis fit certainement construire, si j'en juge par son architecture, par quelque architecte d'Italie.

Mme Mirmault leva les yeux vers la voûte, que décoraient encore des restes de peintures et des arabesques de coquillages :

— Oui, c'est vraiment très italien, cette grotte ! Il y en a une presque pareille dans les jardins de la villa de mon amie la princesse Alvanzi, à Viterbe, seulement la sienne est pleine d'eaux jaillissantes ; mais heureusement que nous avons apporté du

champagne. Tenez, monsieur de Claircy, passez-moi donc cette bouteille.

Pendant qu'André de Claircy se baissait vers les bouteilles qui montraient leur col argenté, Pierre regardait Mme Mirmault en silence. Au nom de la princesse Alvanzi, il évoquait de nouveau l'histoire tragique. Il voyait la nuit descendre sur le jardin, la villa s'endormir. Il entendait l'écho d'un pas, le râclement de l'échelle contre la balustrade de la loggia, puis, tout à coup, la détonation.

Pierre de Claircy sursauta et se retourna brusquement. Le bouchon d'une des bouteilles avait sauté violemment aux mains d'André, qui remplissait de mousse le verre que lui tendait Mme de Vrancourt. Tante Tine et tante Nine présentaient les leurs et se disputaient à qui serait servie la première. Leurs chapeaux à fleurs s'agitaient. Berthe de Vrancourt s'amusait de leur empressement.

— A la santé du marquis de Ronville !

Les tantes, enthousiasmées, heurtèrent leurs verres. Berthe de Vrancourt choqua celui d'André avec un tendre regard, et Pierre celui de Mme Mirmault, qui tinta clairement. Sa main tremblait. Le vin mousseux et piquant l'exalta. Coup sur coup, il but plusieurs verres. Il venait de se faire un grand serment. La journée ne se passerait pas qu'il n'eût avoué son amour à Romaine. Pourquoi cette décision subite ? Il n'en savait rien. Hier encore, ce

qu'il projetait lui eût semblé impossible. Aujourd'hui, il parlerait.

Ils étaient demeurés seuls dans la grotte. Berthe et André étaient allés porter aux chauffeurs du champagne et des sandwiches. Tante Tine et tante Nine, qui ne tenaient pas en place, s'étaient éloignées pour se quereller plus à l'aise sur leurs souvenirs de l'ancien Ronville. Mme Mirmault et Pierre de Clairey les apercevaient qui marchaient à travers les herbes, en gesticulant. Bientôt, elles disparurent. Romaine Mirmault, allongée sur le banc, allumait une cigarette. Elle tendit l'étui à Pierre :

— Vous ne fumez pas... Essayez donc d'une de ces cigarettes... C'est un charmant vieux Turc de mes amis qui me les envoie de Constantinople. Leur tabac provient des plantations du sultan. Il est excellent. Il n'y en a pas de meilleur en Orient.

Pierre de Clairey prit une des cigarettes :

— Comme vous avez dit ce mot l'Orient ! Est-ce que vous ne regretteriez pas un peu votre Damas ?

Romaine Mirmault lança une bouffée de fumée :

— Mais non, je vous assure. J'ai été très heureuse de retrouver Paris et très contente de revoir ma vieille Foulerie. Pensez donc, cinq ans d'absence ! Certes, la vie orientale ne me déplaît pas, mais j'avais envie d'embrasser tante Tine et tante Nine. Et puis, il y a Berthe de Vrancourt et l'excel-

lent monsieur Claveret ! Non je ne regrette pas ce voyage. Tout le monde est très bon pour moi, très gentil. Sans compter que je me suis fait de nouveaux amis. N'est-ce pas ?

Elle regarda Pierre en souriant et, du bout de son ongle, fit tomber la cendre de sa cigarette. Pierre était devenu très pâle. Il se sentait la gorge serrée, les mains nerveuses. Elle ajouta :

— Et, au nombre de ces amis, je mets tout particulièrement mon ami Pierre.

Il devint plus pâle encore, puis gravement, lentement, d'une voix très basse, il dit :

— Oh ! moi, Romaine, je ne suis pas un ami, je vous aime.

Il avait prononcé ces mots, les yeux baissés, comme pour cacher son regard, tant il lui semblait que ce regard devait être brûlant d'une flamme de passion. Et il resta ainsi un moment sans oser relever la tête. Allait-il trouver devant lui un visage mécontent et courroucé ? Il fit un effort et souleva les paupières. Romaine Mirmault avait jeté sa cigarette et, penchée en avant, les mains croisées à son genou, Pierre la vit qui le considérait sans colère. Cette vue lui rendit quelque confiance. Romaine Mirmault était donc toujours là. Elle n'avait pas l'air offensée, mais attentive. Il allait parler. Mme Mirmault l'arrêta d'un geste amical :

— Vous dites que vous m'aimez, mon cher

Pierre, mais j'espère bien qu'il en est ainsi. Il ferait beau voir que vous ne m'aimiez pas un peu, ce serait vraiment de l'ingratitude de votre part!.. J'ai beaucoup d'amitié pour vous, et jesuis persuadée que vous en avez pour moi. Celle que je vous porte est bien vive, allez, et je souhaite de tout mon cœur que vous soyez heureux.

Elle parlait d'une voix volontairement gaie, quoique, au fond, elle fût plus troublée qu'elle ne le voulait paraître. Cet aveu d'amour ne la surprenait qu'à demi et lui laissait assez de présence desprit pour qu'elle essayât de le faire dévier et de n'en retenir que ce qu'il lui convenait d'en agréer. Aussi, de nouveau, elle affirma :

— Oui, mon cher Pierre, je vous aime beaucoup, moi aussi, croyez-le bien, et je suis contente de cette occasion de vous le dire.

Elle lui avait tendu la main. Il ne la prit pas. Il demeurait immobile, toujours très pâle. Son cœur battait violemment dans sa poitrine :

— Ah ! Romaine, pourquoi faites-vous semblant de ne pas me comprendre? Pourquoi me répondez-vous ainsi? Ce n'est pas d'amitié que je vous aime, c'est d'amour. N'avez-vous donc pas deviné le sentiment que j'ai pour vous ? Je vous aime, Romaine; je vous aime !

Sa voix était sourde et suppliante. Un tremblement l'agitait tout entier, mais, au milieu de son trouble et de sa souffrance, une certaine fierté le

soutenait. Il éprouvait une sorte d'allègement indéfinissable. Il lui semblait sortir d'une torpeur menteuse, s'échapper d'un rêve où il avait été trop longtemps enfermé. Cet amour, qui l'encerclait de son muet enchantement, il le formulait enfin! Désormais, Romaine saurait qu'elle était aimée. Mais que ferait-elle ? Il osa la regarder. Elle demeurait silencieuse et semblait préoccupée. Un pli d'inquiétude barrait son beau front. Devant la situation nouvelle que l'aveu de Pierre de Claircy créait à leurs relations, il lui fallait agir prudemment. Elle réfléchissait.

Soudain, la pensée de la princesse Alvanzi lui traversa l'esprit. Brusquement, son parti était pris. Se levant du banc, elle s'approcha de Pierre et, affectueusement, elle lui posa la main sur l'épaule. Il tressaillit à ce contact.

— Eh bien, oui, Pierre, mon cher Pierre, j'ai compris, depuis quelque temps, ce qui se passe en vous. Oui, votre aveu, je m'y attendais un peu, et ne croyez pas que j'y voie envers moi aucune offense. Je dirais plus, il me semble tout naturel. Il ne pouvait guère en être autrement. Nous nous sommes beaucoup vus ; c'était une imprudence de ma part, mais une imprudence bien involontaire. J'aurais dû prévoir ce qui arrive, mais je me sens si peu faite pour l'amour, mon pauvre Pierre, si vieille auprès de votre jeunesse !

Elle se tut un instant, puis elle reprit :

— C'est pourquoi, en somme, il vaut mieux que vous m'ayez parlé ; j'aurais été si peinée du malentendu véritable qui aurait pu se produire entre nous, si désolée de vous voir engager votre cœur dans un amour sans issue ! Tandis que, maintenant, il est temps encore de nous expliquer loyalement. Vous en seriez peut-être venu à me détester, et je tiens tant à votre amitié !

Il voulut protester, mais elle continuait :

— Oui, Pierre, à votre amitié, et c'est cette amitié que je vous demande de me garder. Cela vous paraît difficile. Oh ! je ne vous dis pas de cesser tout de suite de m'aimer, de renoncer d'un coup à votre amour. Laissez-lui le temps de se tourner en un sentiment plus calme. Mêlez-le au souvenir que vous conserverez de moi, quand je serai repartie pour ma lointaine Asie, pour ma vieille Damas, car je ne suis qu'une passante ici. Bientôt, j'irai, là-bas, reprendre mon existence solitaire. Vous penserez quelquefois à moi, comme je penserai souvent à vous, avec une tendre sympathie. Peut-être, au commencement, souffrirez-vous un peu de la déception que je vous cause, mais vous reconnaîtrez vous-même que j'ai eu raison de ne pas vous permettre une illusion à laquelle je ne puis pas me prêter. Peut-être, même, m'oublierez-vous plus complètement que je ne le souhaite. Vous aurez tant d'autres distractions ! Songez donc que votre vie ne fait que de commen-

cer, tandis que la mienne! Le hasard nous a réunis une fois, mais qui sait quand nous nous retrouverons en présence l'un de l'autre? Cela ne nous empêchera pas, d'ailleurs, de garder l'un de l'autre un très affectueux souvenir. Vous conserverez de moi une image agréable et gentiment lointaine, comme celle de ces petites danseuses jaunes que nous avons vues ensemble. Voilà ce que j'avais à vous dire, mon cher Pierre, et que j'aurais dû vous dire plus tôt. Voyons, ne prenez pas cette mine sombre et désespérée, cela n'en vaut pas la peine. Et puis, nous ne parlerons plus de tout cela, quand nous nous reverrons à Paris. D'ici là, vous m'aurez déjà un peu pardonné le léger chagrin que je vous cause. Car nous nous reverrons, c'est entendu, n'est-ce pas ? Et nous resterons amis, très amis.

De nouveau, elle lui tendit la main, d'un geste franc et confiant. Il aurait voulu répondre, protester, mais une amère envie de pleurer l'étouffait, et, brusquement, il cacha sa tête dans ses mains :

— Romaine, Romaine, je ne pourrai jamais ! Romaine, je vous aime...

Sa voix retentit dans la sonorité de la grotte rustique. Pierre de Claircy regarda autour de lui. Romaine avait disparu. Il était seul devant la table de pierre, où gisaient les restes des fruits de la pyramide éboulée...

CHAPITRE VI

Le vieux domestique Laurent ouvrit la porte et annonça :

— Monsieur Gaumier.

Pierre de Claircy se souleva du divan et tendit la main à son ami. Gaumier poussa une exclamation :

— Ah bien ! mon vieux, quel fainéant tu fais, vrai !

Les bras croisés, il considérait Pierre de Claircy avec un mépris demi-affecté et demi-réel auquel se mêlait quelque étonnement. Pierre n'avait pourtant rien d'un garçon nonchalant. Il était bien pris dans sa taille et vigoureux. Gaumier se le rappelait au régiment, sous la douche, montrant une bonne musculature et, à la salle d'escrime, tenant solidement la planche. Mais, aujourd'hui, il trouvait à Pierre un aspect maigri et fatigué. Ses yeux étaient cernés et il portait sur le visage une expression de tristesse inaccoutumée.

— Dis donc, mon vieux, est-ce que ça ne va

pas? Tu n'es pas malade, au moins? Ça tomberait mal, vu ce que nous avons, Pontignon et moi, à te proposer.

Quelques jours avant son départ d'Argimon, Pierre de Claircy avait reçu une lettre dans laquelle Gaumier lui demandait un rendez-vous urgent. Si Pierre devait tarder de rentrer à Paris, Gaumier se transporterait à Argimon pour causer. Pierre avait répondu à Gaumier que son retour était proche et que, dès qu'il serait à Paris, il l'en avertirait. Malgré cette promesse, Pierre avait laissé passer plus d'une semaine avant de faire à Gaumier le signe attendu. Mais une nouvelle lettre était venue le relancer et il avait fini par lui donner le rendez-vous désiré.

A la question que lui posait Gaumier, Pierre de Claircy avait répondu qu'il n'était nullement malade. En même temps il s'était levé du divan et se promenait à travers la pièce, avec un air si absorbé que Gaumier en fut frappé. Il insista :

— Alors, tu as des ennuis. Voyons, parle. Tu sais bien que ton vieux Gaumier est toujours là, sapristi! Tu ne veux rien dire. Libre à toi. Et alors, qu'est-ce que tu as fait à Argimon?

Pierre répondit évasivement. La conversation languissait entre les deux jeunes gens. Au bout d'un moment, Gaumier tira sa montre :

— Mais cet animal de Pontignon est en retard. Il doit être à la suite de quelque jupe, le cochon!

Il m'avait cependant bien promis d'être exact, mais il est enragé en ce moment.

Et Gaumier, en attendant Pontignon, entama des histoires de femmes.

Tout en pérorant, il allait et venait à travers le petit salon, qu'il remplissait de l'importance de sa grosse personne. Tout à coup, il avisa un étui de cuir posé sur la table et l'ouvrit machinalement. C'était un revolver dont le bon M. Claveret avait fait présent à Pierre en vue de ses rentrées nocturnes. Gaumier avait tiré l'arme de sa gaine et l'examinait :

— Bigre, monsieur Claveret fait bien les choses ; avec ça, mon vieux, pourvu qu'on ait du coup d'œil et du sang-froid, on ne rate pas son homme.

L'arme levée, il faisait mine de viser. A ce moment, la porte s'ouvrait pour laisser passer Pontignon. A la vue du revolver braqué, Pontignon fit un saut en arrière, avec une mine si comiquement terrifiée que Gaumier éclata de rire en lui criant :

— Entre donc, capon... Qu'est-ce que tu as fichu pour te mettre en retard comme ça ?

Pontignon fit une mine aigre :

— J'ai fichu, j'ai fichu que, d'abord, je n'aime pas que l'on joue avec ces machines-là et que je n'ai aucune envie de recevoir une balle dans le ventre... Voyons, Claircy, fais lui rengainer ce revolver, sans ça, je ne reste pas ici.

Pierre de Claircy avait pris l'arme des mains de Gaumier et la glissa dans le tiroir de la table. A cet instant, le vieux Laurent entrait, apportant le thé et le porto. Pontignon, rassuré, s'approcha du plateau et se versa un verre de porto, puis il le leva à la hauteur de ses yeux et fit claquer la langue :

— A votre santé, mes petits.

Gaumier haussa les épaules et désigna Pierre de Claircy :

— Tu peux boire à la sienne. Il a l'air d'en avoir besoin. Je ne sais pas ce qui le tient, mais regarde-moi cette mine de papier mâché ? Non, ce que tu as une sale tête, mon pauvre Claircy.

Pierre de Claircy n'écoutait pas. Il considérait Gaumier et Pontignon avec un singulier étonnement intérieur. Comment avait-il pu se lier avec eux, en faire ses compagnons de jeunesse ? Soudain Pontignon et Gaumier lui semblaient vulgaires et communs, et, subitement, il se sentait détaché d'eux, si éloigné de leurs façons de penser, de leur manière d'être ! Il les voyait avec une clairvoyance nouvelle, et cette vue ne leur était guère favorable. Ils lui apparaissaient dans une sorte de lointain, dépouillés de tout prestige amical. Leurs paroles lui arrivaient aux oreilles, comme s'ils eussent été séparés de lui par une atmosphère d'indifférence, situés à une distance d'oubli.

Cependant Gaumier avait frappé sur l'épaule de Pontignon :

— Tu ne m'as toujours pas dit, farceur, pourquoi tu étais en retard? Ah ! la jupe.

Pontignon, qui, auprès du gros Gaumier, semblait petit et maigre, fit la moue, puis, se reculant, il prit une mine mystérieuse et satisfaite :

— Eh bien, oui, je suis en retard, et en retard à cause d'une femme, mais pas pour les raisons que tu supposes.

Il s'était assis sur un fauteuil, les doigts aux entournures de son gilet. Il continua :

— Je suis en retard parce que le prince m'a chargé de notifier à Clara de Brive son prochain départ. Il ne voulait pas le lui apprendre lui-même... Il est si délicat, le prince, et c'est gentil de quelqu'un comme lui qui n'a à se gêner avec personne ! Alors, le prince m'a dit : « Pontignon, vous avez du sang-froid et du doigté, je vous confie la mission de mettre mademoiselle Clara de Brive au courant de mes projets et de mes intentions. C'est une épreuve que je vous impose, je suis persuadé que vous en sortirez à votre avantage. »

Gaumier trépigna :

— Quel chic type tout de même, hein, Claircy, que ce prince de Lérins !

Pierre de Claircy fit un signe vague que Gaumier considéra comme une approbation. Gaumier interrogea :

— Et alors?

Pontignon se rengorgeait :

— Et alors, je n'ai fait ni une ni deux, j'ai sauté dans l'auto du prince et je me suis fait conduire chez la demoiselle Clara de Brive.

Pontignon prit un temps, se versa un second verre de porto :

— Ça n'a pas été tout seul et le début de la conversation fut un peu dur. D'abord, Clara s'est mise à engueuler le prince dans les grands prix. Je l'ai laissée aller, puis elle a cassé un éventail, déchiré un mouchoir. Ensuite, elle a pleuré, a eu une crise de nerfs et a voulu se tuer. Je n'ai pas bronché. Raide comme barre, mon cher ! Voyant cela, elle s'est calmée et nous avons pu causer. Je lui ai expliqué les motifs du prince, ses grands projets, ce qu'il fallait penser de la situation. Peu à peu, elle s'est rendue à mes arguments, elle est devenue douce comme un agneau. Elle a consenti à tout ce que l'on souhaitait d'elle, à condition que le prince paierait ses dettes. J'avais là-dessus les ordres du prince. L'affaire est donc entendue, mais il faudra examiner les comptes de la donzelle. Ça te regarde, toi qui es le financier de la bande, Gaumier. Et voilà pourquoi, devant être chez Claircy à trois heures, je n'y suis arrivé qu'à quatre. Ajoutons que je n'ai pas profité des bonnes dispositions que témoignait à mon égard la belle abandonnée, ce qui est méritoire de ma part, car elle doit avoir un fort joli corps, pour ne pas dire autre chose.

Et Pontignon, satisfait de son récit, vida le verre de porto qu'il s'était versé.

Pierre de Claircy écoutait avec stupéfaction ses amis. Il se sentait pris d'une infinie lassitude. Il aurait voulu regagner son divan, s'y étendre en silence, y retrouver sa pensée, sa rêverie interrompue. Il se sentait abandonné par tout un passé. Et puis, pourquoi Pontignon et Gaumier lui rompaient-ils la tête avec leurs creuses divagations ? Que signifiait cette conversation falote? Etait-ce pour l'assourdir de pareilles billevesées que Pontignon et Gaumier venaient le déranger de sa songerie, l'arracher à ses chères mélancolies, à l'idée fixe qui ne le quittait plus depuis son retour d'Argimon? Que lui importaient les faits et gestes du prince de Lérins, le fils de ce pseudo-duc de Pignerol dans lequel les « Ventre-Saint-Gris » reconnaissaient chimériquement l'héritier authentique de Henri IV et de Louis XIV, le descendant du mystérieux Masque de Fer dont cet aventurier revendiquait la parenté douteuse et royale!

Gaumier reprit :

— Maintenant, mon vieux Pontignon, il faut que tu expliques l'affaire qui nous amène. Attention, Claircy, on va causer.

Gaumier s'était assis sur le bras d'un fauteuil. Pontignon se mit à califourchon sur une chaise.

Pontignon prit la parole.

Quelques semaines auparavant, Gaumier et lui

avaient eu l'honneur d'être présentés par Ferdinand de la Motte-Garay au prince de Lérins.

Dès l'abord, le prince les avait conquis. Laissant à son père, le duc de Pignerol, le soin de revendiquer et d'exploiter une filiation problématique et de cultiver sa popularité auprès des « Ventre-Saint-Gris », le prince était plus occupé de ses plaisirs que de ses devoirs. Il ne manquait pas pourtant de prestige. Agé de trente-cinq ans, beau garçon, beau parleur, il avait assez haute mine, ce qui ne l'empêchait de se montrer, quand il le fallait, agréable camarade et bon garçon. Il faisait face gaillardement à certaines difficultés, son père le tenant de court. Réduit parfois aux expédients, il n'en souffrait pas trop, persuadé qu'un jour ou l'autre il verrait lui sourire la fortune. En attendant il tirait comme il pouvait parti des circonstances. Or, il s'en présentait une où il lui fallait, avait-il confié à la Motte-Garay, deux gaillards déterminés, discrets et sûrs qui pussent le seconder dans une grande affaire qu'il allait entreprendre et dont il attendait de gigantesques bénéfices. Il voulait, de préférence, des jeunes gens intelligents, qui lui fussent dévoués corps et âme, libres de toute attache, de la plus scrupuleuse honnêteté et muets comme des carpes, toute l'affaire reposant sur une combinaison secrète dont ils seraient en partie dépositaires.

En écoutant le prince, Pontignon et Gaumier

avaient frémi. Le prince était vraiment l'homme qu'il leur fallait et eux les collaborateurs qui lui étaient nécessaires. Sur la recommandation de la Motte-Garay, il les avait invités à déjeuner. On n'était pas encore au dessert que l'arrangement était conclu. Depuis lors, Gaumier et Pontignon ne quittaient plus le prince de Lérins. Il les avait traînés à sa suite de restaurant de nuit en restaurant de nuit. C'était dans un de ces établissements, à Montmartre, qu'il s'était enfin ouvert à eux du grand projet auquel il voulait bien les associer.

Ce projet, Gaumier et Pontignon n'en connaissaient que les grandes lignes, mais ce qu'ils en savaient les enthousiasmait et ils avaient dans le prince une confiance aveugle.

Il leur avait expliqué qu'il leur fournirait l'occasion de donner carrière à « toutes leurs activités». Cette perspective, pour eux, avait été magique. Ils ne s'inquiétaient pas de quel bois était faite la baguette de l'enchanteur. Elle traçait les cercles les plus séduisants, et ils y avaient sauté à pieds joints. Ils étaient véritablement ensorcelés, et ils auraient suivi ce sorcier jusqu'au bout du monde.

Or, c'était justement au bout du monde qu'il s'agissait d'accompagner le prince de Lérins. L'exécution de son grand projet nécessitait, tout d'abord, un long voyage dans le sud de la Chine. Au retour

seulement le prince révélerait à ses compagnons le secret dont l'arcane les éblouirait. Il ne leur avait pas caché, du reste, que l'expédition à accomplir demanderait de l'énergie, que l'on aurait à surmonter de graves difficultés, à parcourir un pays mal connu, peu sûr. Il faudrait faire preuve d'endurance, se débrouiller par ses seules ressources, dépister la méfiance des mandarins, déjouer la malignité des populations. Mais aussi quel magnifique apprentissage ! Et ensuite quel vaste champ d'action ! Gaumier et Pontignon trouveraient là l'emploi de leurs facultés financières et aventureuses. Au bout des tribulations qu'il annonçait, le prince laissait entrevoir, dans une brume dorée, le triomphe de l'entreprise, de la grande affaire, l'apothéose de la richesse et du succès.

Gaumier et Pontignon, pris par le mirage, ne s'arrêtaient plus. Ils renchérissaient l'un sur l'autre, se coupaient la parole, gesticulaient sous l'œil étonné de Pierre de Claircy, qui les écoutait silencieusement. Soudain, il s'aperçut que Gaumier et Pontignon s'étaient tus, mais ce silence ne fut pas de longue durée. Pontignon le rompit :

— Et, maintenant, mon cher Claircy, voici de quoi il s'agit. Le prince nous a autorisés à choisir un troisième compagnon. Alors, nous avons naturellement pensé à toi. Tu sais de quoi il retourne. Nous avons répondu de toi au prince. Ainsi...

Pontignon fit un geste encourageant et majestueux. Gaumier intervint :

— Cela te va-t-il ? Décide-toi, et nous t'emmenons, ce soir, dîner avec le prince. Ensuite, tu feras tes malles, et en route, on part dans quinze jours.

Pierre de Claircy demeurait toujours silencieux. Un grand vide, une grande dépression l'accablaient. Gaumier et Pontignon lui paraissaient de plus en plus lointains, vagues, inconsistants, chimériques, comme leur projet. Leur proposition lui semblait s'adresser à un autre qu'à lui-même. Qui donc concernaient ce voyage en Chine, ces entreprises de roman-feuilleton ? Et, pourtant, il avait connu un Pierre de Claircy qui eût prêté jadis, peut-être, l'oreille à ces chimères, tant ce Pierre-là était désireux de pénétrer dans le monde de l'action, de se jeter dans l'aventure, de se dépenser même en folles tentatives ! Etait-il donc si changé qu'aujourd'hui les paroles de ses amis ne suscitaient en lui nul écho? Aujourd'hui, il restait indifférent à leur appel. De tout ce qu'ils venaient de lui dire, il ne percevait que l'incohérence et le ridicule.

Gaumier et Pontignon attendaient toujours la réponse de Pierre.

Gaumier s'étonna :

— Hein, mon vieux. Je pense que tu n'hésites pas !

Pierre de Claircy secoua la tête. Pontignon insista :

— C'est oui, n'est-ce pas, mon cher Claircy ? Ah ! on va s'en donner enfin, de l'action !

Pierre de Claircy s'était levé :

— Eh bien, non, je ne peux pas vous accompagner.

Gaumier avait reculé de trois pas, si brusquement qu'il renversa une chaise derrière lui :

— Comment, tu refuses ! Nous t'offrons une occasion admirable de sortir de ton trou, de voir du pays, et tu refuses ! Par exemple, je ne te reconnais plus. Voyons, mon cher vieux, as-tu bien réfléchi ?

Pierre de Claircy fit un signe affirmatif :

— J'ai bien réfléchi. Je refuse.

Gaumier et Pontignon se regardèrent, stupéfaits.

Pierre de Claircy n'acceptait pas leur proposition, la « proposition du prince ». C'était inadmissible, prodigieux, insensé. Ils n'en revenaient pas. Que signifiait ce changement soudain ? Alors, Pierre ne partageait plus leurs idées, leurs désirs ! Qu'était donc devenu chez lui ce souhait, qui était aussi le leur, d'une vie active, mouvementée, énergique, aventureuse, ce rêve viril qui avait été celui de toute leur génération et que tous cherchaient à réaliser? Et combien déjà les devançaient dans cette voie ! Déjà, leurs camarades de collège peuplaient l'armée, la marine, étaient partis pour les colonies, travaillaient, spéculaient, luttaient, contribuaient à l'expansion nationale. Eux avaient

attendu l'occasion, et ils avaient bien fait d'attendre! Aujourd'hui, l'heure sonnait d'entrer en campagne. Naturellement, ils faisaient appel à leur compagnon de jeunesse, et voici que, tout à coup, sans raison, celui-ci se dérobait. Devant Pierre de Claircy silencieux, Gaumier s'était planté, les bras croisés :

— Eh bien, puisque tu refuses d'être des nôtres, daigneras-tu au moins nous en donner les raisons ?

Pierre de Claircy fit un geste évasif. Pontignon intervint, conciliant :

— Voyons, est-ce le prince qui t'intimide? Mais tu ne le connais même pas. Laisse-moi, au moins, te présenter à lui. Tu verras quel type épatant il est !

Pierre de Claircy secoua la tête :

— Non, merci, Pontignon.

Pontignon, impatienté, frappa sur la table :

— Mais parle donc, sapristi, tu nous dois bien l'explication de cette dérobade.

Le mot porta. Pierre de Claircy rougit légèrement :

— Je ne me dérobe pas. Je ne veux pas quitter Paris en ce moment, et puis je suis fatigué, souffrant.

Pontignon éclata d'un rire pointu :

— Ah! je comprends, monsieur aime ses aises. Il craint pour sa précieuse personne.

Pierre de Claircy avait pâli de rage. Il s'élança sur Pontignon :

— Moi, craindre pour moi-même ! Ah ! tu ne me connais guère, Pontignon !

Brusquement, il avait ouvert le tiroir et saisi le revolver qu'il contenait :

— Tiens, veux-tu que je me casse un bras avec ça?

Gaumier, vigoureusement, lui arrêta la main et, se tournant vers Pontignon :

— Mais laisse-le donc tranquille, tu vois bien qu'il est amoureux. C'est pour cela qu'il nous fait faux bond. Il fallait le dire, mon vieux, nous ne t'aurions pas tracassé.

Pierre de Claircy devint plus pâle encore :

— C'est vrai, j'aime.

Les trois jeunes gens se taisaient. Pontignon rompit le premier le silence :

— Alors, puisque c'est ainsi, adieu, mon cher, et sans rancune.

Il avait tendu la main à Pierre de Claircy. Gaumier en fit de même :

— Allons, adieu, mon vieux, et bonne chance ; mais c'est dommage, c'est vraiment dommage. Dis donc, Pontignon, où devons-nous retrouver le prince ?

— Au restaurant de la Cascade. Filons, il m'a laissé l'auto.

Et, par la porte ouverte, ils disparurent sans se retourner.

Quand il fut seul, Pierre de Claircy alla vers la fenêtre. La triste rue d'Aumale s'étendait à demi déserte. Pierre vit Gaumier et Pontignon monter dans l'auto, qui démarra bruyamment. Lorsqu'il l'eut perdue de vue, il revint au divan. Il éprouvait une impression singulière. Un fragment de son passé venait de se détacher de lui, de se dissoudre définitivement. Il considéra, en pensée, la déroute de ses anciennes ambitions, l'avortement de ses anciens désirs. Il savait maintenant qu'il ne serait jamais l'homme qu'adolescent il rêvait d'être. Il ne connaîtrait pas les âpres délices de l'action, les tensions généreuses de l'énergie ; et, cependant, avec quelle sincérité il avait souhaité cette existence d'héroïsme intime ! Il s'était songé un avenir de force, de liberté, de décisions promptes; de tout cela, il n'en serait rien. Les ressorts de son être s'étaient détendus avant d'avoir joué, les cordes de sa volonté s'étaient rompues avant d'avoir vibré. De cette défaite sans lutte, il éprouvait un sentiment de vide et de déchéance. Gaumier et Pontignon avaient raison; c'était bien là une dérobade.

Et il se mordit les lèvres pour ne pas pleurer de honte, d'énervement et de tristesse.

Et cependant était-ce donc sa faute si tout ce qui l'avait passionné le laissait maintenant indifférent ? Et cependant il n'était pas un lâche. Il ne cédait ni à la peur de l'inconnu, ni à l'appréhension de

l'aventure, mais à quelque chose de plus profond, de plus indéfinissable. Soudain, il se rendait compte de ce qui s'était passé en lui. Oui, il avait cru se connaître, mais il avait pris un moi factice pour son moi véritable. Hélas! n'en est-il pas ainsi pour beaucoup ? Etait-il donc une telle exception ? Qui donc est tout à fait ce qu'il se croit ? D'ailleurs, comment se défendre contre cet imprévu mystérieux qui nous guette et nous assaille au détour de nous-mêmes ? Etait-ce sa faute, après tout, si, dans sa vie, un autre intérêt s'était substitué à celui qui en avait été le principal ?

Et, malgré ces raisonnements, Pierre de Claircy ressentait une sorte de honte sourde et lancinante. Il souffrait, non des paroles de Gaumier et de Pontignon, mais du sentiment qu'il avait de lui-même. Certes, il ne se reprochait pas son refus d'accéder aux propositions de ses amis ; mais ces propositions, malgré leur ridicule, avaient été la pierre de touche qui lui rendait sensible son état d'esprit. Fussent-ils venus lui offrir les plus belles, les plus réelles occasions d'activité et d'énergie, sa réponse eût été la même. La qualité de l'aventure où Gaumier et Pontignon le conviaient n'était pour rien dans sa détermination. Elle avait une autre cause, et cette autre cause, Pierre de Claircy la connaissait bien.

Lumineuse, nette, despotique, l'image de Romaine Mirmault surgit devant ses yeux. Silencieux

et grave, il la considéra sans rancune. C'était Romaine Mirmault, pourtant, qui avait provoqué en lui ce changement dont il souffrait. C'était elle qui, par sa seule présence, par son regard, par son sourire, désorientait sa vie, la troublait à jamais, et sans vouloir y prendre la place de ce qu'elle y avait détruit.

Car Romaine Mirmault ne l'aimait pas. Elle avait écouté l'aveu de son amour et ne s'en était pas émue. Elle y avait répondu par des paroles gentilles, tranquilles, affectueuses, amicales, en cherchant à couper court à ce qu'elle appelait un malentendu. Elle lui avait offert son amitié. Son amitié, c'était tout ce qu'elle avait à lui donner! A cette pensée, Pierre se révoltait. Tout en lui protestait contre cette aumône. De l'amitié en échange de son amour! Car il aimait, il aimait Romaine, il l'aimait depuis l'instant où elle lui était apparue, depuis cette soirée au Pré-Catelan où leurs yeux s'étaient regardés pour la première fois, où il avait entendu sa voix, où elle s'était détachée de la foule des vivants pour devenir sa vie, sa vie dont elle ne voulait pas et pour laquelle, lui, il ne voulait plus rien de ce qui en avait été le jeune désir, l'illusion martiale, l'espoir.

Brusquement, la porte s'ouvrit et encadra l'aimable corpulence de M. Claveret.

— Comment, Pierre, Laurent me dit que tu n'es pas sorti aujourd'hui. Il fait bien beau, ce-

pendant. Voyons, il ne faut pas t'enfermer comme cela après un grand mois de plein air. D'ailleurs, je ne te trouve pas très bonne mine, mon petit, ce qui, du reste, justifie mes idées de vieux parisien et de citadin sur la campagne.

M. Claveret s'était tu devant le regard douloureux de Pierre. Le jeune homme avait les yeux cernés et brillants. M. Claveret reprit :

— Oui, pas très bonne mine, une mine à chagrins... Est-ce que tu aurais des ennuis? Il vaudrait mieux, en ce cas, les confier au père Claveret que les noyer dans le vin.

Et M. Claveret désignait en souriant les verres et la bouteille de porto. Pierre de Claircy haussa les épaules et éclata d'un rire nerveux :

— Ah! oui, le porto ! Ce n'est pas moi qui l'ai bu, c'est Gaumier et Pontignon qui sont venus me voir.

Il s'arrêta un instant, puis il continua négligemment :

— Oui, et figurez-vous qu'ils voulaient m'emmener en Chine, à la suite du prince de Lérins, dont ils sont devenus les séides. Oh ! un projet absurde !

M. Claveret leva les bras.

— En Chine !

Il s'était approché de Pierre, et, doucement, il lui posa la main sur l'épaule.

— En Chine, mon cher Pierre, eh bien! tu ne ferais peut-être pas mal d'y aller, en Chine! Cela te changerait les idées.

La voix de M. Claveret était grave. Pierre de Claircy baissa la tête et ne répondit rien.

CHAPITRE VII

Mme Mirmault, en entrant dans la vaste salle du restaurant, se sentit sentit soudain rassurée, car la salle était à peu près vide. En ces derniers jours d'un septembre magnifique, les Parisiens prolongeaient leurs villégiatures et les rentrées étaient encore rares. Romaine Mirmault, revenue de la Foulerie, retrouvait Paris aussi désert qu'elle l'avait laissé en le quittant au mois d'août. Réinstallée à l'hôtel d'Orsay, elle avait repris ses habitudes de flânerie à travers la ville. Dans ses promenades, elle avait eu pour compagnon le brave M. Claveret et, une ou deux fois, Pierre de Claircy; mais Pierre se disait très occupé, et, en somme, depuis son retour, elle le voyait peu.

Quant aux Vrancourt, ils étaient encore en Normandie. M. de Vrancourt y guettait l'héritage d'une vieille tante qui possédait un exemplaire admirable des *Contes* de La Fontaine dans l'édition des Fermiers généraux, sur grand papier, et avec une reliure aux armes de Mme du Barry. Ce matin même, Romaine avait reçu une lettre de Berthe de

Vrancourt. Elle l'avait lue en marchant, le long des quais. Le courrier lui avait aussi apporté des nouvelles de son mari. M. Mirmault se dirigeait vers Mesched. La Perse l'enchantait. Arrivée à la place de la Concorde, Romaine Mirmault s'était arrêtée. Elle hésitait. L'idée de rentrer déjeuner à l'hôtel ne la tentait guère. Pourquoi n'irait-elle pas au restaurant du Pré-Catelan ? Elle avait hélé un taxi-auto et s'était fait conduire au Bois.

Maintenant, accoudée à la table, elle se félicitait de son choix. En attendant qu'on la servît, elle regardait avec plaisir la vaste salle solitaire, en même temps fraîche et lumineuse. Sur un dressoir, de l'argenterie brillait doucement. Presque toutes les tables étaient inoccupées. Çà et là, quelques convives silencieux et isolés. Les garçons allaient et venaient, d'un air actif, capable et indolent. Par la large baie vitrée, Romaine apercevait l'aimable décor du Pré-Catelan, l'allée bien sablée, la large pelouse, les massifs de beaux arbres, où quelques feuilles commençaient à jaunir. Malgré la tiédeur de l'air, on sentait pourtant que l'automne approchait, et cette impression donnait une valeur singulière à ces douces journées de fin d'été.

Cependant Romaine Mirmault avait achevé son repas. Le maître d'hôtel posait sur la table une corbeille de fruits :

— Madame prend-elle du café ?

Romaine Mirmault, de la tête, fit signe que oui.

Elle regardait les fruits que l'on venait de placer devant elle. Dans la corbeille, il y avait des poires de diverses espèces, des figues, du raisin, entremêlés de feuilles. Romaine Mirmault choisit une grappe de muscat. Sur son assiette, les peaux vides s'amassèrent comme de petites outres dégonflées. Dans sa tasse, le café versé arrondissait son petit lac sombre. Romaine Mirmault but quelques gorgées de la noire liqueur et alluma une cigarette d'Orient. L'étui d'où elle la tira était presque vide. C'était une des dernières de celles qu'elle avait apportées de Damas.

Damas, comme c'était loin !

Soudain, sa pensée évoqua la ville lointaine et magnifique, parmi la verdure des oasis, au pied de ses montagnes, à la limite des sables du désert, la ville des jardins fermés et des fraîches fontaines. Elle revoyait le paysage syrien, tel qu'il lui apparaissait des hauteurs de Salayé, où, souvent, elle allait se promener en voiture, pour voir le soleil se coucher sur la cité lumineuse. Comme elle était belle à cette heure-là avec ses palmiers et ses minarets, ses toits innombrables que dominaient les coupoles de ses mosquées, les lourds murs jaunes de sa forteresse ! Et Romaine Mirmault songeait aux rues inextricables, aux places découvertes, aux galeries du Grand Bazar, où elle aimait à rôder. Quel plaisir elle éprouvait, au retour de ces courses, à retrouver, dans la cour de sa maison,

l'étroit bassin de marbre qui mirait la pierre blanche et noire des bâtiments, à respirer l'odeur du jasmin dont une antique treille accrochait à la muraille ses branches embaumées! Que de fois elle avait écouté le murmure de l'eau en regardant se balancer les blanches étoiles fleuries, dans cette maison de Damas que son mari avait su rendre confortable, tout en lui conservant son caractère oriental, et qu'il avait remplie de bibelots précieux: armes, faïences, tapis, qui s'harmonisaient avec les plafonds ornés d'arabesques et incrustés de nacre.

Cette vision rappela à Romaine le souvenir de M.Mirmault. D'après la lettre reçue de lui le matin même, il était en route pour Mesched.

Mesched! ce nom excitait soudain la curiosité de Romaine. En somme, pourquoi n'avoir pas accompagné son mari dans ce voyage de Perse ? Pourquoi n'être pas restée à Damas ? Elle était donc plus habituée qu'elle ne le croyait à son existence orientale, puisqu'elle la regrettait presque à présent. Cette vie avait du charme et de la douceur, et elle la reprendrait volontiers. Au fond, qu'étaitelle venue faire à Paris? Certes, elle avait été heureuse de retrouver Berthe de Vrancourt, mais Berthe n'était plus tout à fait la Berthe d'autrefois. Berthe avait maintenant un amour au cœur, et l'amour accapare, isole, détourne de l'amitié. Berthe était la maîtresse d'André de Claircy. Qu'était pour

elle, auprès d'André de Clairey, Romaine Mirmault? Peu de chose.

Alors, à elle, Romaine, qui lui restait-il? Romaine Mirmault sourit ironiquement. Il lui restait les vieilles demoiselles de Gerdières. Evidemment, elle avait été contente de revoir tante Tine et tante Nine, mais qu'y avait-il de commun entre elle et ces personnes falotes, pleines de manies, momifiées dans leur existence étroite et provinciale, confinées en leur vieille maison, parmi les amours en grisaille d'Eros et de Psyché? Seul un lien de parenté les unissait à elle, et le souvenir de leur bon accueil, lorsque, orpheline et isolée, fuyant la mélancolique solitude de Rome, elle était venue se réfugier sous leur toit à la Foulerie. Romaine s'attrista. Elle pouvait partir, retourner dans sa ville d'Orient sans risquer de manquer à personne. Berthe de Vrancourt n'avait pas besoin d'elle, heureuse dans un amour partagé. Les tantes l'oublieraient bientôt. Et elle-même, après tout, n'était-elle pas aussi comme les autres, égoïste et indifférente? Pourquoi, par exemple, en apprenant le drame qui avait troublé la vie de la pauvre princesse Alvanzi ne pas être partie sur-le-champ pour Rome afin de donner au moins à son amie par sa présence une preuve d'affection et d'intérêt? Mais non, une sorte de lâcheté lui avait fait différer ce voyage. A présent, elle se le reprochait. Certes, elle ne retournerait pas en Orient sans passer par Rome

et s'y arrêter quelque temps. D'ailleurs, que de souvenirs l'appelaient vers cette ville, dont elle portait le nom et qu'elle avait tant parcourue avec son père et dont les architectures et les paysages lui avaient été si profondément familiers ! Vivement, sa mémoire les comparait au décor bocager du Bois. Romaine le jugea dépourvu de lignes, de grandeur. N'en était-il pas de même du parc d'Argimon ? Aussi, avec quel plaisir n'avait-elle pas retrouvé, le jour du pique-nique au château de Ronville, cette grotte à l'italienne où l'on avait goûté !

Romaine Mirmault avait déposé le bout de sa cigarette dans le cendrier. Au milieu de la table, la corbeille de fruits était toujours là. Elle rappelait à Romaine cette autre corbeille devant laquelle, dans la grotte de Ronville, Pierre de Claircy lui avait avoué son amour ; et soudain Romaine se représentait cette scène avec une singulière netteté.

Elle réentendait les paroles de Pierre, elle réentendait ses propres paroles. Elle se les répétait mentalement. Plus elle y songeait, plus elle s'approuvait d'avoir parlé ainsi. Tant pis pour Pierre s'il n'avait pas compris, s'il n'avait pas voulu comprendre! Pourquoi s'obstinait-il ainsi à vouloir l'entretenir d'un sentiment auquel elle se refusait? L'avant-veille encore, en effet, n'était-il pas revenu à la charge avec une insistance, une véhémence, une ardeur dont Romaine avait été vivement contrariée? Donc, tout ce qu'elle faisait pour détourner

Pierre de son amour était vain. Pierre avait été pressant, presque éloquent. Aussi pourquoi lui avoir fourni l'occasion de s'exprimer de nouveau?... Pourquoi n'évitait-elle pas de le revoir seule à seul? Elle avait eu tort; il aurait fallu l'éloigner d'elle, à la suite de la scène dans la grotte de Ronville. Elle avait été imprudente.

Ces réflexions absorbaient Romaine et la rendaient soucieuse. Les déclarations renouvelées de Pierre, cependant, ne changeaient rien à ses sentiments. Quand elle s'examinait, elle était parfaitement sûre de ne pas l'aimer. Il lui plaisait par sa jeunesse, par son caractère, par sa figure, mais son penchant vers lui s'en tenait là. Comment pouvait-il supposer autre chose? Cette méprise venait sans doute du ton d'amitié familière par elle adopté dans leurs relations. Mais, après tout, cette méprise sentimentale avait été la faute de Pierre et non la sienne. Les jeunes gens, uniquement préoccupés de l'amour, le voient partout, à tort. Elle aurait dû y songer, mais elle pensait si peu à l'amour qu'elle ne pouvait croire que les autres y pensassent. Et puis, en somme, n'avait-elle pas été le prétexte d'un sentiment latent chez Pierre? A son âge, on est amoureux de toutes les femmes avant qu'on le soit de la femme que l'on croit aimer?

Et d'ailleurs Pierre, par ce désir d'aimer, ne ressemblait-il pas à la plupart des gens? L'amour, en effet, n'est-il point la préoccupation générale? Jus-

qu'au brave M. Claveret,qui n'était nullement indifférent au beau sexe. A défaut des grands voyages qu'il avait rêvés, il s'était fréquemment embarqué pour Cythère et y avait débarqué plus d'une fois. Berthe de Vrancourt et André de Claircy étaient amants. L'amour est partout. Sur les murs de la Foulerie n'étalait-il pas, en grisailles mythologiques, ses héros et ses légendes? Les vieilles demoiselles de Gerdières n'en incarnaient-elles pas inconsciemment l'image en la personne juvénile de Pierre?

Cela était si vrai que Romaine Mirmault se demandait comment elle échappait à la loi universelle. Du reste, y échapperait-elle toujours? Ne viendrait-il pas un jour où son cœur solitaire souffrirait de ne s'appartenir qu'à lui-même? Oui, peut-être? mais, en tout cas, ce moment n'était pas venu. De cela, elle en était entièrement sûre. L'aveu de Pierre n'avait rien changé en elle. Elle n'emporterait de cette épreuve aucun trouble dans sa sensibilité. Elle retournerait à Damas, comme elle en était partie. Cette pensée la rassura et la satisfit. Un peu lasse de ses réflexions, elle éprouva soudain le besoin de s'en détourner et de s'intéresser au monde extérieur. Justement, quatre personnes, trois hommes et une femme, venaient d'entrer dans la salle du restaurant. Romaine Mirmault tourna la tête pour les regarder plus à l'aise. Autour des nouveaux arrivants, on s'empressait avec une obséquiosité marquée. Quand ils

eurent choisi une table, Romaine Mirmault entendit que le maître d'hôtel, en s'adressant à l'un de ces retardataires, l'appelait pompeusement : « Monseigneur. »

Qui pouvait donc bien être le personnage d'importance que l'on traitait ainsi? Ses compagnons lui parlaient avec une déférence évidente. Romaine Mirmault interrompit son examen. Elle avait attiré l'attention de « monseigneur », qui s'était mis à la dévisager, tandis que ses deux compagnons s'occupaient de la jeune femme assise à leur table. L'insistance audacieuse du regard de cet inconnu gêna Romaine. Sans doute, la voyant déjeuner seule au restaurant, il la jugeait d'abord facile. Par bravade, elle alluma une nouvelle cigarette, mais elle éprouvait un certain agacement. Pour que les hommes regardent ainsi les femmes avec ces airs de conquête assurée, il faut donc qu'ils se croient bien irrésistibles ou qu'elles soient bien peu résistantes! Autrement, d'où leur viendrait cette fatuité de paraître ainsi disposer d'elles par avance? Les prétentions masculines irritaient toujours Romaine Mirmault. Elles lui faisaient l'effet d'un empiétement indirect sur sa liberté, d'une mainmise éventuelle sur son indépendance. Les plus discrets, même les plus timides, lui donnaient cette sensation d'outrecuidance contre laquelle elle se révoltait instinctivement. Pierre de Claircy lui-même, le réservé, avait parfois de ces

regards qui semblent prendre possession de toute la personne qu'ils enveloppent.

Elle fit signe au maître d'hôtel de lui apporter la note. Le maître d'hôtel, en lui rendant la monnaie du billet, lançait des coups d'œil vers la table voisine. Tout d'un coup, il se pencha d'un air confidentiel :

— Madame voit bien ce monsieur qui est là, à cette table?

Romaine Mirmault, méfiante, fronça les sourcils. S'agissait-il de quelque message galant ? Le maître d'hôtel eut un geste de reproche :

— Je me permettrai seulement de signaler à madame que ce monsieur est monseigneur le prince de Lérins.

Romaine Mirmault sourit, se leva et se dirigea vers la porte, tandis que monseigneur lui adressait au passage un dernier regard d'attention.

Une fois dehors, Romaine Mirmault ressentit une impression d'allégement et de bien-être. Il faisait un temps admirable, le ciel était d'un bleu léger et doux, l'air d'une tiédeur molle et fine. C'était encore l'été, mais avec une sorte de suavité particulière répandue sur les choses. Malgré la beauté de la journée, il y avait peu de monde au Pré-Catelan. Quelques groupes d'enfants jouaient sur la pelouse où serpentaient des tuyaux d'arrosage. Des gens oisifs se promenaient, çà et là, dans les

allées. Romaine Mirmault marchait doucement. Elle arriva ainsi au Théâtre de verdure. Il était à peu près désert. Sur la scène de gazon, deux petites filles sautaient à la corde. Cette vue amusa Romaine; les fillettes remplaçaient les brillantes danseuses dorées du sultan de Timoloor. Et elle repensa à cette soirée du mois de juin où elle avait rencontré là André et Pierre de Claircy, en compagnie de M. Claveret.

M. Claveret ! Mais c'était lui qu'elle voyait, assis sur le talus, un panama de planteur sur la tête. Il songeait sans doute, lui aussi, aux petites danseuses lointaines. Mme Mirmault s'était approchée de lui sans qu'il la vît venir :

— Ah ! je vous y prends, monsieur Claveret : n'auriez-vous pas ici rendez-vous avec certaines petites sultanes jaunes, à moins que vous n'y attendiez quelque jolie Parisienne ?

Elle lui tendit la main en riant et l'aida à se lever de son siège de gazon :

— Comment! c'est vous, ma chère enfant ! Oh ! non, je n'attendais personne; et puis, à mon âge, voyez-vous, celles que l'on attendrait risqueraient bien de nous faire attendre longtemps... L'amour aime la jeunesse. Je suis tout bonnement venu me promener et prendre l'air. Je suis venu aussi réfléchir à certaines choses...

Romaine Mirmault l'interrompit gaiement en le menaçant du doigt :

— Ah ! vous réfléchissiez, cher monsieur Claveret ; et vos réflexions sont-elles au moins philosophiques? Est-ce que vous retrouvez, dans le souvenir des petites danseuses que nous avons vues ici l'image de nos illusions? Ne nous apparaissent-elles pas ainsi, légères, brillantes, parées d'étranges oripeaux ? Elles nous charment, et nous leur tendons les bras ; mais elles appartiennent à un méchant sultan qui les emmène dans son île lointaine. Et cela vaut peut-être mieux ; car, si nous nous approchions d'elles et si nous les serrions sur notre cœur, nous nous apercevrions qu'elles ne sont que de décevantes poupées, de pauvres petites choses jaunes, bizarres et saugrenues.

M. Claveret écoutait Romaine Mirmault. Debout devant elle, il la considérait avec un peu d'ironie :

— Vous êtes bien sage pour votre âge, ma petite Romaine, et vous me semblez vraiment bien désabusée ! Eh bien, puisque vous êtes dans cet état d'esprit, cela m'encourage à vous entretenir d'un sujet qui me tient au cœur, mais qui m'embarrasse un peu à traiter avec vous. Oui, j'hésitais, mais, puisque l'occasion se présente, je m'enhardis. Vous promettez que vous ne m'en voudrez pas?

Mme Mirmault haussa les épaules et regarda M. Claveret bien en face :

— Vous en vouloir, cher monsieur Claveret, mais je suis très fière que vous parliez avec moi à

cœur ouvert. Tenez, reprenons notre conversation du Jardin des Plantes, le jour où nous sommes allés voir le jeune hippopotame, vous souvenez-vous ?

Elle s'était assise sur une des chaises qui se trouvaient là. M. Claveret fit de même et demeura quelques instants silencieux :

— Eh bien, ma chère Romaine, c'est justement cette conversation que j'ai à reprendre avec vous. Il y fut question, vous le rappelez-vous, de Pierre de Claircy. C'est de lui que j'ai à vous parler.

M. Claveret regardait Romaine Mirmault à la dérobée, de dessous son grand chapeau. Elle ne manifestait aucune surprise à ces paroles. M. Claveret continua :

— Oui, ma chère Romaine, Pierre m'inquiète. Il se passe en lui quelque chose de grave. Je l'observe depuis qu'il est revenu d'Argimon. Il n'est plus le même. Il est nerveux, sombre, agité, taciturne. Il a très mauvaise mine; il a pâli et maigri. Voyons, Romaine, de vous à moi, ne vous êtes-vous aperçue de rien ? J'en appelle à votre franchise et à votre clairvoyance.

Romaine Mirmault fit un geste d'embarras. M. Claveret insista :

— Alors, vous n'avez rien vu en lui d'anormal ?

Romaine Mirmault se taisait toujours. M. Claveret reprit :

— Ma chère enfant, laissez-moi vous dire quelle

est, selon moi, la cause de ce changement qui m'occupe. Pierre est amoureux.

A cette déclaration de M. Claveret, Romaine Mirmault répondit par un éclat de rire un peu forcé :

— Amoureux, mais c'est bien possible : tous les jeunes gens de son âge sont amoureux. Il n'y a pas de quoi s'alarmer, cher monsieur Claveret.

M. Claveret secoua la tête :

— Vous vous trompez, Romaine, car, si Pierre est amoureux, il est amoureux de vous. Et il n'est pas seulement amoureux de vous, il vous aime, et il vous aime éperdument.

M. Claveret avait pesé sur ces derniers mots. Romaine Mirmault protesta :

— Oh ! monsieur Claveret, comme vous exagérez ! Oui, je crois bien que monsieur Pierre a un petit sentiment pour moi. Il me l'a même avoué, un jour, à Argimon; mais j'ai pris la chose en plaisanterie, et je vous assure qu'il n'y pense plus guère.

M. Claveret leva les bras :

— N'y plus penser, mais vous ne l'avez donc pas regardé, Romaine! Oh! non, je n'exagère pas. Pierre vous aime avec passion, et c'est justement ce qui m'effraie. Oui, il vous aime, Romaine, et vous ne l'aimez pas. D'ailleurs, l'aimeriez-vous, vous n'auriez pas l'intention de devenir sa maîtresse. Je vous connais, Romaine. Alors...

M. Claveret avait enlevé son chapeau et s'essuyait le front. Il reprit :

— Alors, Romaine, il n'y a plus qu'une chose à faire, et je sais que vous la ferez, pendant qu'il en est encore temps peut-être. Il faut que vous cessiez de voir Pierre, que vous l'éloigniez de vous le plus possible ; il faut que vous lui fassiez perdre tout espoir, il faut...

Romaine Mirmault avait rougi.

— Lui faire perdre tout espoir ! Mais je ne lui en ai jamais donné aucun. Est-ce ma faute, à moi, s'il s'est mis dans la tête des idées folles ? Je n'y suis pour rien. Je n'ai rien à me reprocher.

Elle frappa le sol du bout de son ombrelle. Un peu d'irritation colorait ses joues, durcissait son beau profil busqué et rétif. Elle continua :

— Mais c'est insupportable, c'est tyrannique ! Qu'y puis-je, si monsieur Pierre de Claircy se sent du goût pour moi et s'il souffre de ce que je ne suis pas d'humeur à lui rendre la pareille ? Car, je vous répète, monsieur Claveret, je ne me trouve aucun tort dans cette affaire, aucune responsabilité. Je croyais Pierre de Claircy un garçon fort peu sentimental, fort peu passionné, surtout avide d'action, d'aventures, soucieux d'exercer son énergie. Pouvais-je deviner ce qui est arrivé ? Evidemment, je n'aurais pas dû adopter avec lui un ton de camaraderie, de familiarité, d'amitié, sur lequel il s'est sans doute mépris... Mais voilà que je me

mets en colère, c'est ridicule. Pardonnez-moi, cher monsieur Claveret. Je comprends votre inquiétude et votre ennui de voir ainsi Pierre de Claircy faire fausse route, et, cependant, je ne puis pas tout à fait croire ce que vous me dites de lui. Tout cela s'arrangera, cher monsieur Claveret.

Elle avait repris un ton de badinage, mais, au fond, elle demeurait sérieuse et préoccupée. M. Claveret soupira :

— Puissiez-vous dire vrai, ma chère Romaine ! Mais c'est à vous de me pardonner de vous avoir confié mes anxiétés. Enfin, je sens qu'il faut agir au plus vite, et je savais bien, Romaine, que vous me seconderiez, vous si bonne, si loyale, si sage !

Mme Mirmault se mit à rire :

— Allons, allons, ne me flattez pas, cher monsieur Claveret. Tenez, voici ce que je vous propose. J'ai l'intention de m'arrêter à Rome en retournant à Damas. Eh bien, je vais partir tout de suite pour Rome, et j'y resterai jusqu'au moment d'aller rejoindre mon mari. Je ne repasserai par Paris que quelques jours, le temps d'embrasser Berthe de Vrancourt. Je vais télégraphier à mon amie la princesse Alvanzi pour savoir si elle est à Viterbe. Et je vous assure que, dès que monsieur Pierre ne me verra plus, il ne pensera plus guère à moi. Il m'aura bien vite oubliée, car, tout de même, je ne le crois pas si épris que vous l'imaginez. Voyons, êtes-vous content de moi, cher monsieur Claveret ?

M. Claveret s'était penché et avait déposé un baiser sur la main de Romaine Mirmault :

— Merci, Romaine, de ce que vous allez faire. Merci de m'aider ainsi. Ah! le pauvre Pierre va cruellement souffrir!

Romaine Mirmault fit un geste de regret. M. Claveret continua :

— Heureusement qu'il a son frère, son pauvre vieux Claveret, qu'il a sa jeunesse ; mais, ce qui m'effraie c'est qu'il n'a confié son amour ni à André, ni à moi ; et cela prouve que cet amour est bien profond, bien profond. Et puis ce changement, cette tristesse!

Romaine Mirmault n'écoutait plus M. Claveret. La tête inclinée, elle songeait à cet amour dont Pierre de Claircy lui avait fait l'aveu, et qui était né en lui en ce soir d'été où, sur le tréteau de verdure, dansaient les petites ballerines exotiques que remplaçait maintenant le groupe des fillettes sautant à la corde et dont les rires aigus et joyeux perçaient l'air tranquille, que troublaient, dans le lointain, les détonations sourdes du Tir aux pigeons...

CHAPITRE VIII

La lettre que Pierre de Claircy avait reçue de Mme Mirmault était écrite sur du papier bleuté, d'une haute écriture régulière. Le portier de l'hôtel d'Orsay la lui avait remise lorsque, dans l'après-midi, il avait demandé au bureau Mme Mirmault. Il venait la chercher pour faire avec elle une promenade dans Paris, mais on lui avait dit que Mme Mirmault était sortie, en laissant pour lui une lettre à son adresse.

Ce billet, vingt fois relu, Pierre de Claircy le connaissait par cœur. Les caractères dansaient devant ses yeux. Pendant le dîner, il n'avait cessé de s'en répéter mentalement la teneur. Son état de distraction était si visible qu'André s'en était aperçu. Comme Pierre négligeait de se servir d'un plat que lui passait le vieux Laurent, André l'avait interpellé doucement :

— Voyons, Pierre, qu'est-ce que tu as aujourd'hui ? Il ne t'est rien arrivé d'ennuyeux, au moins ?

A cette question, Pierre avait tressailli :

— Mais non, je t'assure ; je me suis promené toute la journée. Il faisait beau, beau...

Et Pierre de Claircy revoyait le quai ensoleillé, le parapet, où il s'était accoudé pour lire le billet de Mme Mirmault, l'eau qui coulait. Il réentendait le bruit des voitures. Le papier bleuté de la lettre était juste de la couleur du ciel au-dessus des maisons.

Brusquement, Pierre fit un effort de volonté pour ne plus penser à cette lettre, et il se mit à parler avec animation, passant d'un sujet à un autre, posant questions sur questions à André étonné de ce changement subit. Il adressa des plaisanteries au vieux Laurent, si bien que le brave homme finit par dire :

— Comme monsieur Pierre est gai ce soir !

André de Claircy considérait son frère avec surprise. Que signifiait cette brusque saute d'humeur, cette gaieté soudaine, qui contrastait avec la tristesse dont Pierre donnait des signes les jours précédents ? André aurait voulu l'interroger, mais il éprouvait, devant l'attitude de Pierre, un obscur embarras. L'idée que Romaine Mirmault était pour quelque chose dans les alternatives de joie et d'abattement que manifestait Pierre le troublait confusément.

Le dîner terminé, et quand ils furent passés dans le bureau d'André, Pierre continua à rire et à bavarder. Puis, tout à coup, il se tut. Au bout d'un

moment, il se leva du fauteuil où il fumait son cigare et fit plusieurs tours à travers la pièce. André de Claircy le regardait aller et venir :

— Est-ce que tu sors, ce soir, Pierre ?

Pierre s'était arrêté de marcher pour déposer la cendre de son cigare au cendrier.

— Non, je vais te laisser travailler ; et puis, il faut que j'écrive à mesdemoiselles de Gerdières, à qui j'ai envoyé une caisse de sucreries. A propos, André, as-tu des nouvelles de madame de Vrancourt ? Quand revient-elle ?

André de Claircy, qui rangeait des papiers sur la table, répondit :

— Je ne sais pas. Elle est encore pour une quinzaine en Normandie, probablement.

Pierre avait pris un livre :

— Bonsoir, André, à demain.

La porte fermée, André l'entendit qui s'éloignait en sifflant.

Sa chambre lui parut plus vide que de coutume, à la clarté des lampes électriques. Pierre, le commutateur tourné, se dirigea vers la cheminée. Dans la glace, il s'apparut. Les deux coudes appuyés sur le marbre, longuement, soigneusement, il s'examina. Pour la première fois de sa vie, son visage lui plut. Pour la première fois de sa vie, il prenait plaisir à contempler son image. N'était-il pas jeune, vigoureux, presque beau ? Une expression de hardiesse,

de décision, de confiance, se répandit sur ses traits. Quelle différence avec l'être découragé, incertain, qu'il était encore, quelques heures auparavant! Il se sourit à lui-même comme s'il saluait en lui un nouveau venu. Les bras croisés sur sa poitrine, il perçut avec orgueil un léger froissement de papier. C'était la lettre de Romaine.

Si Romaine Mirmault la lui avait écrite, si Romaine Mirmault lui demandait d'espacer ses visites, de la voir moins souvent, de s'éloigner d'elle, c'était donc qu'il ne lui était pas indifférent. Romaine Mirmault l'aimait ou craignait de l'aimer, et cette pensée le remplissait d'un trouble violent et orgueilleux. Pour que Romaine agît ainsi, elle le reconnaissait donc capable de se faire aimer. Elle n'était donc plus tout à faire sûre d'elle-même; et, à mesure qu'il pensait ainsi, une confiance hardie lui gonflait le cœur.

Maintenant il comprenait et se comprenait. Il savait maintenant pourquoi les vagues désirs d'action qui le tourmentaient n'avaient pas abouti; pourquoi il avait vécu incertain, indécis, tiraillé, en désaccord avec lui-même, sans trouver le point d'appui nécessaire à l'emploi de ses forces profondes. Il voyait clair à présent dans sa vie. L'amour faisait tomber, de sa baguette magique, la barrière qui le séparait du monde. Romaine Mirmault lui ouvrait le magnifique chemin au bout duquel elle lui était apparue, et il y marcherait désormais sans

regarder derrière lui, sans se laisser arrêter par les obstacles, la tête haute, les mains tendues.

Pierre de Claircy s'était redressé. D'un pas ferme, il allait et venait à travers la chambre. Il éprouvait une impression de liberté, de sécurité. Maintenant il savait ce qu'il souhaitait, ce qu'il désirait, ce qu'il voulait. Ce qu'il voulait, c'était l'amour, en sa possession la plus étroite et la plus complète; l'amour, qui prend et qui a, qui conquiert et qui garde, et dont l'éternelle illusion s'incarnait pour lui sous la figure de Romaine. Et ce qu'il lui fallait d'elle, ce n'était pas cette petite place dans son cœur qu'elle lui offrait comme une aumône, c'était tout elle-même, âme et corps, Romaine en sa beauté, dont l'image voluptueuse lui enflammait le sang, d'un désir ardent et passionné.

Les tempes bourdonnantes, le souffle oppressé, Pierre de Claircy réfléchissait.

Une sensation étrange le dominait et le remplissait d'une sorte d'étonnement ébloui. Pour la première fois, le désir déchaînait en lui ses puissances. Il se sentait subitement capable d'actions inattendues, de gestes nouveaux. Dans une espèce de fièvre lucide, il s'apparaissait transformé en ce qu'il allait être. Non seulement il ne doutait plus de lui-même, mais des mouvements de présomption le transportaient, à la conscience de ses forces soudain révélées. Par une sorte de défi, il aurait voulu que les obstacles qui le séparaient de Romaine

fussent encore plus insurmontables. Ceux qu'il prévoyait lui paraissaient insuffisants à la preuve qu'il allait se donner de son pouvoir en les surmontant. Romaine se dérobait devant lui, Romaine l'évitait, prétendait l'éloigner ! Tant mieux ! Son enivrement orgueilleux souhaitait ce qui, hier encore, le désespérait. Que lui eût importé d'être haï, que lui importait de ne pas être aimé, sa victoire n'en serait que plus belle, plus éclatante, plus victorieuse !

Et, dans une sorte d'hallucination, il assistait aux péripéties de cette lutte amoureuse. Il se voyait habile, éloquent, violent, persuasif, brutal. Il inventait des stratagèmes, combinait des plans, déjouait des ruses. Ah ! Romaine pourrait se défendre, il la vaincrait ! Il saurait bien la forcer à l'aimer. Et si elle cherchait un refuge, là-bas, dans cette vaste Asie d'où elle était venue? Mais y a-t-il un refuge contre l'amour? Quelle âpre joie de l'arracher, s'il le fallait, à la calme retraite de sa maison orientale ! Ah ! l'échelle, l'escalade, la fuite au milieu des cris, et cette femme, résistante peut-être entre ses bras, mais domptée par un baiser !

Haletant, Pierre de Claircy passa sa main sur son front moite, étonné presque de l'emportement de sa passion. Eh quoi ! était-ce bien lui qui s'exaltait à ce rêve brutal et violent, lui dont la vie avait été jusque-là si plate, si médiocre, nour-

rie d'aspirations vagues, de vains désirs ? Cette vie, comment avait-il pu la supporter si longtemps ! Les figures de ceux qui en avaient été les témoins familiers lui apparurent. Quel pauvre homme qu'un Claveret, demeuré au seuil de ses désirs, sans avoir jamais tenté de les réaliser ! Voyageur qui n'avait jamais voyagé, libertin qui n'avait jamais aimé, ne se considérait-il pas lui-même comme un inutile fantoche? Pauvre M. Claveret, dont les rêves ironiques avaient passé devant lui en dansant, comme les petites danseuses jaunes du sultan de Timoloor, hautaines, minuscules, intangibles! Pauvre M. Claveret, qui ne s'était jamais mis en route pour l'île lointaine ! Et André, son frère, qu'avait-il obtenu de la vie ? Qu'avait-il fait de sa jeunesse, de ses ambitions ? Il les ployait sur de vieux papiers d'archives, sous le poids d'une liaison tranquille, médiocre et bourgeoise !

André ! M. Claveret ! Pierre se répéta ces deux noms. Il les redisait avec un léger dédain, avec le sentiment de sa supériorité. Qu'avaient-ils fait, eux ? Tandis que lui, quelles intenses ivresses ne goûterait-il pas ! Quelle magnifique preuve de son énergie n'allait-il pas se donner en conquérant cette femme qu'il aimait ! Et quelle plus belle préparation à toutes ses destinées que le droit d'avoir confiance en soi-même, définitivement, complètement, triomphalement !

Pierre de Claircy, au miroir de la cheminée, de

nouveau, se regardait. Il examina ainsi tout son visage : ses yeux, son nez, son front, sa bouche. Tout cela, c'était lui, lui, Pierre de Claircy. Cette image vivante de lui-même qu'il avait là, devant lui, lui représentait l'être à qui incombait la merveilleuse aventure de posséder Romaine Mirmault.

C'était cette bouche, la sienne, qui baiserait la bouche de Romaine et en recevrait l'aveu d'amour et de défaite ; c'étaient ces yeux qui contempleraient la nudité amoureuse de Romaine vaincue. Oui, mais pour cette victoire, serait-il celui qu'il fallait ? Etait-ce bien à lui qu'écherrait cette proie magique ? Saurait-il vaincre les résistances, conduire les événements, être, à la fois, prudent et prompt, car le temps pressait?

Brusquement ramené à la réalité, soudain Pierre s'inquiéta. Romaine Mirmault devait retourner à Damas en décembre ou janvier au plus tard, et le mois de septembre finissait. Et puis, Mme Mirmault n'avait-elle pas parlé d'un séjour à Rome chez son amie la princesse Alvanzi ? Oui, le temps pressait. Pierre de Claircy, anxieux, réfléchissait. Un sursaut de confiance le rassura. Dans quelques jours, ne serait-il pas l'amant de Romaine? Cette pensée redoubla son exaltation. L'amant de Romaine? Alors il faudrait organiser leur vie. Que feraient-ils? La situation présenterait des difficultés, mais il les résoudrait. Elles s'aplaniraient devant sa volonté — leur volonté, car à ce moment ils seraient

unis dans un réciproque désir d'eux-mêmes; et qui prévaudrait contre eux ?... Mais d'ici là? Pierre de Claircy fit un geste d'indifférence superbe. L'avenir ne l'effrayait pas. Il était à un de ces points de tension extrême où tout paraît aisé et, cet état de fierté, survenu en lui après des semaines d'incertitude, il le goûtait vivement et en jouissait profondément. Orgueilleusement, il jeta un dernier regard au miroir. Il s'y apparut sous les traits d'un jeune héros. Dans sa poche, il tâta la lettre de Romaine Mirmault. C'était sa carte de fortune au jeu de la vie, sa feuille de route vers le bonheur, son talisman d'amour et de félicité !

CHAPITRE IX

M. Claveret repoussa son assiette, tira de son étui de cuir un gros lorgnon à monture d'écaille et le posa sur son nez. Puis, soigneusement, il déchira le pointillé du petit bleu que le domestique venait de lui remettre. André et Pierre de Claircy, qui déjeunaient, ce matin-là, avec M. Claveret, s'entre-regardèrent en souriant. M. Claveret aimait beaucoup à recevoir des petits bleus et les exhibait avec une certaine coquetterie. Il ne lui déplaisait pas que l'on supposât que ces missives lui apportaient les ordres ou les désirs de ses nombreuses petites amies, car M. Claveret comptait d'importantes relations dans les coulisses des théâtres et sur les hauteurs de Montmartre. André et Pierre ne l'ignoraient pas et parfois s'en amusaient.

M. Claveret, après avoir lu la dépêche, sembla un instant indécis, puis il la posa sur la nappe, glissa sous son lorgnon un regard à la dérobée vers Pierre de Claircy, et dit, d'un ton assez dégagé :

— C'est de madame Mirmault. Elle m'écrit qu'elle

va passer quelque temps à Rome pour voir son amie la princesse Alvanzi.

Il remettait son binocle dans l'étui, et il ajouta :

— Je ne comprends pas, d'après son billet, si elle va partir ou si le pneu a été mis à la poste, de l'hôtel, après son départ.

Tout en parlant, il examinait la contenance de Pierre de Claircy, et il conclut avec une feinte jovialité :

— Ah ! les femmes sont bien mystérieuses.

Au fond, il s'inquiétait de la pâleur subite répandue sur les traits de Pierre. Evidemment, le départ de Romaine Mirmault affectait vivement Pierre ; et pourtant ce départ n'était que temporaire, et l'absence de Mme Mirmault serait sans doute de courte durée, du moins Pierre devait le supposer. Comme le pauvre enfant souffrirait, lorsque Mme Mirmault retournerait définitivement à Damas et qu'il s'agirait d'une véritable séparation ! M. Claveret s'attristait à cette pensée. Le visage douloureux et contracté de Pierre lui faisait peine. Ah ! l'amour est un sentiment bien redoutable ! Dans un involontaire égoïsme, M. Claveret se félicita de l'avoir banni de sa vie et de s'être contenté, depuis longtemps, de ces plaisirs de rencontre que l'heure apporte à sa fantaisie et qu'elle emporte de même.

Mais, hélas ! personne n'échappe entièrement à l'amour ! L'amour a tant de formes. Ainsi, lui n'ai-

mait-il pas comme ses propres enfants ses jeunes amis Claircy ? Le chagrin de Pierre le touchait. Et cependant ne valait-il pas mieux avoir averti Romaine Mirmault, lorsqu'il était temps encore d'empêcher Pierre de s'engager à fond dans une passion sans issue? Oui, il était nécessaire que Romaine Mirmault s'éloignât. C'était pour Pierre la seule chance de guérison, mais le moment serait dur à passer. Il le prévoyait au petit tremblement nerveux qui agitait la main du jeune homme, tandis que le déjeuner s'achevait dans un silence que coupaient de rares paroles.

Lorsque, au bureau de l'hôtel,on lui eut dit que Mme Mirmault était sortie, mais qu'elle rentrerait sûrement, — car elle devait prendre le train de neuf heures et demie pour Rome et elle n'avait pas encore donné d'ordres pour son bagage, — Pierre de Claircy respira longuement. L'angoisse qui l'étreignait à la gorge se desserra. Il remercia de l'indication. L'horloge de la gare d'Orsay marquait deux heures. Où pouvait bien être en ce moment Romaine Mirmault ? Sans doute, Mme Mirmault faisait quelques dernières courses. Elle ne rentrerait, sans doute, que juste à temps pour ses derniers préparatifs de départ. A trois heures, peut-être même plus tard. Tout en songeant, Pierre de Claircy marchait, la tête basse, absorbé dans ses pensées. Il alla ainsi, en suivant les quais, jusqu'au Pont-

Neuf, le traversa, longea le Louvre et, par le Carrousel, gagna les Tuileries.

A l'entrée des jardins, il s'arrêta. Ils se présentaient à lui dans leur noble étendue, avec leurs quinconces d'arbres,massés de chaque côté de l'allée centrale, dont la perspective se continuait par les Champs-Elysées. Dans le lointain, l'Arc de Triomphe dressait son portique monumental, au delà duquel le Bois disposait ses ombrages. Soudain, Pierre revoyait ce soir de juin où, dans la victoria de M.Claveret,il se rendait au Pré-Catelan pour assister à l'exhibition exotique des petites danseuses jaunes du sultan de Timoloor. C'était là qu'il avait rencontré, pour la première fois, Romaine Mirmault. L'image de Romaine lui apparut, lumineuse et brusque, si éclatante que ses paupières battirent et qu'il en fut comme ébloui.

Il s'était laissé tombé sur un banc, et, la tête dans ses mains, il réfléchissait.

Romaine Mirmault ! Ces syllabes exerçaient sur lui un pouvoir magique. N'était-elle pas, en effet, une étrange magicienne, cette Romaine ! Quel chemin elle avait fait dans sa vie ! Comme elle s'en était emparée, peu à peu, souverainement et despotiquement. Elle avait accaparé, une à une, toutes ses pensées sans qu'il eût essayé de lutter contre cette domination, de préserver sa volonté, de se défendre de l'usurpatrice aux doux yeux qui l'avait détourné de ce qu'il croyait, la veille encore,

le but de son existence, la vocation de sa destinée. Ah! comme il se trompait alors! D'ailleurs, pourquoi résister au mystérieux pouvoir de Romaine? Ne venait-elle pas lui apporter l'orientation souhaitée, la magnifique occasion de se donner à lui-même la mesure de son énergie? Non, elle n'avait rien détruit en lui, elle ne faisait qu'exalter ses forces, lui révéler la plénitude de sa nature. L'amour avait accompli ce miracle. Sur la bouche de Romaine, il apprendrait le secret de vivre, de vivre ardemment, orgueilleusement.

Il avait ouvert les yeux, et, de nouveau, il regarda autour de lui. Par cette belle et molle journée, le jardin rayonnait d'une gaieté tendre et douce. Au centre du bassin, le panache du jet d'eau ondulait harmonieusement. Ah! pouvoir s'abandonner au charme de l'amour! Aimer sans lutte, sans appréhension. Revenir là, un jour, avec Romaine, non plus une Romaine fuyante et réservée, mais avec une Romaine amoureuse et confiante! Et il regarda, de nouveau, le ciel, les arbres, les statues, les enfants qui jouaient, les passants. Soudain, las de lui-même, il s'intéressa à eux. Une petite fille lança vers lui son cerceau; un vieux monsieur, qui marchait en lisant son journal, lui adressa un coup d'œil sympathique. A quoi pouvait bien songer ce vieux petit rentier? Saurait-il jamais que ce jeune homme assis sur ce banc était Pierre de Claircy et que Pierre de Claircy aimait Romaine

Mirmault? Et ce petit garçon qui jouait à la balle, et ce militaire qui hâtait le pas, et cette dame en noir, qu'est-ce que la vie pouvait bien valoir pour eux, puisqu'ils ne savaient pas qu'existait une Romaine Mirmault, puisque Romaine Mirmault était pour eux une inconnue?

A cette pensée, Pierre de Claircy sourit anxieusement. Après tout, n'était-il pas aussi, pour lui-même, un inconnu ? Que savait-il exactement de lui sinon ses rêves, ses sentiments, ses désirs ? N'ignorait-il pas son pouvoir à les réaliser? Cette vérité lui apparaissait avec une redoutable netteté, juste au moment où il allait tenter l'épreuve décisive dont dépendrait toute sa vie. Tout à l'heure, bientôt, dans quelques instants, il quitterait ce banc, traverserait ce jardin, pénétrerait dans une maison, monterait un escalier, ouvrirait une porte. Alors, il lui faudrait parler et agir ; et, selon qu'il agirait, il prendrait place au rang des faibles ou au rang des forts, il serait marqué du signe des débiles ou de celui des énergiques, il serait de ceux qui réalisent ou de ceux qui échouent. Quelques paroles, quelques gestes décideraient de sa destinée...

En se disant cela, Pierre de Claircy sentait son cœur battre avec violence. D'un effort d'orgueil et de volonté, il se raffermit. Donc, il acceptait le combat, avec ses chances et ses risques. Il ferait taire son imagination, afin de mieux maîtri-

ser ses nerfs et de ne leur pas donner prise sur cette pleine possession de lui-même dont il aurait tant besoin. Aussi, au lieu de s'appesantir à prévoir la façon dont Romaine Mirmault l'accueillerait, chercha-t-il à détourner sa pensée de toute supposition à cet égard. Il s'était levé, il s'était mis à marcher rapidement pour tromper son impatience et apaiser sa nervosité! Il s'arrêta devant une partie de barres. Puis il fit plusieurs fois le tour du bassin. Un couple amoureux, les mains enlacées, contemplait la furie étincelante du jet d'eau. Pierre de Claircy les observa avec une attention qui les gêna.

Il regretta de n'avoir pas eu de nombreuses aventures amoureuses. Il regretta aussi de n'avoir pas voyagé. Ces doubles souvenirs l'eussent aidé, en ce moment, à occuper et à distraire sa pensée. Elle vagabondait, inquiète, mobile, indécise ne trouvant pas à quoi se fixer. Des images se formaient et se défaisaient dans sa mémoire. Tour à tour, lui apparurent les petites danseuses jaunes du sultan de Timoloor et le jardin de M. Claveret, où, auprès du bassin, il avait appris la mort de sa mère, des scènes de régiment, des visages rencontrés çà et là. Il revit le pavillon Flaubert, à Croisset, et ce tournant sur la route de Rouen où, conduisant l'auto de la Motte-Garay, dans une minute de danger, il n'avait pas craint la mort. Puis ces images s'épuisèrent, et il tomba dans une

sorte d'anéantissement où il continuait à errer sans but et presque sans pensée.

Cet état d'inertie dura assez longtemps. Tout à coup, Pierre en fut tiré par un choc à son coude. En passant, il s'était heurté au piédestal d'une statue. Instinctivement, il leva les yeux.

Sculpté dans le marbre,d'un vigoureux élan, un héros enlevait entre ses bras une héroïne éperdue. A cette vue, Pierre tressaillit. Ce groupe enlacé lui rappelait soudain l'épreuve qu'il allait tenter... Le moment approchait où il se trouverait en face de Romaine Mirmault. Sa montre marquait cinq heures et demie. A six heures, il franchirait la porte de l'hôtel. Il regarda les aiguilles. Elles s'avançaient doucement, sûrement, inexorablement.

Lorsque la porte tournante l'eut poussé dans le hall de l'hôtel, il éprouva un minute d'étourdissement... Demanderait-il au bureau si Mme Mirmault était rentrée ? Comme il hésitait, le garçon de service ouvrait la porte de l'ascenseur. Pierre de Claircy lui fit un signe et prit place dans la machine, où se trouvaient déjà deux messieurs. D'une voix brève, Pierre dit un numéro. L'ascenseur se mit en mouvement ; au troisième étage, il s'arrêta. Le garçon, la main sur la corde de manœuvre, l'avertit :

— C'est ici, monsieur, pour le 360.

Pierre de Claircy demeura sur le palier, tandis que l'ascenseur continuait sa montée. Il était seul

dans un long et vaste corridor. Une plaque indicatrice portait inscrits les numéros des chambres que ce corridor desservait. Celle de Romaine Mirmault devait être tout au bout. Pierre de Claircy s'avança. Avec un violent battement de cœur il s'arrêta devant la porte à laquelle il allait frapper, qui allait s'ouvrir devant lui et dont il ne repasserait le seuil que l'amant de Romaine Mirmault.

L'amant de Romaine ! Ces mots, qui, tout à l'heure, l'enivraient, soudain n'éveillèrent plus en lui aucun désir. Certes, il aimait toujours Romaine Mirmault, mais, avec une lucidité subite, il s'apercevait qu'il ne la désirait plus. Il obéissait, en cet instant, à une injonction qui n'avait plus rien de sensuel. Ce qu'il allait tenter d'obtenir d'elle, c'était une preuve de sa force et de son énergie. Il faisait une sorte d'expérience égoïste, destinée à l'exaltation de lui-même. Peut-être, néanmoins, l'impression qu'il ressentait ne serait-elle que passagère ? Peut-être, plus tard, retrouverait-il cet élan d'âme et de corps qui l'avait poussé vers Romaine ! Mais maintenant il ne lui demeurait plus qu'un avide besoin d'action et de lutte, un violent appétit de conquête et de victoire.

Pierre de Claircy avait fait un geste. Le coup frappé à la porte de la chambre de Romaine retentit dans le silence du corridor. Une voix cria :

— Entrez !

Pierre de Claircy poussa la porte, fit un pas, le chapeau à la main.

Une exclamation l'arrêta :

— Comment, Pierre, c'est vous ?

Romaine Mirmault, debout au milieu de la chambre, ramena vivement en avant les longs plis de la robe flottante dont elle était vêtue... Le désordre du départ proche régnait dans la pièce. Des lingeries s'apercevaient d'une valise ouverte. A côté, les malles déjà fermées dressaient leurs solides blocs à courroies fauves. De la salle de bains venaient des parfums de toilette qui se mêlaient à l'odeur du cuir des objets de voyage. A la vue de Pierre de Claircy, Romaine Mirmault avait eu un mouvement de surprise, mais elle se remit promptement, et ce fut en riant qu'elle dit :

— Vraiment, le service de l'hôtel est drôlement fait ! Comment vous a-t-on laissé monter ainsi dans ce capharnaüm ? J'en suis honteuse. Quand vous avez frappé, j'ai cru que c'était la femme de chambre.

Elle parlait avec une vivacité inaccoutumée, pour dissimuler son embarras et sa contrariété. Pierre la considérait sans répondre. Il y eut entre eux un moment de silence. Pierre le rompit brusquement :

— Pardonnez-moi l'incorrection de ma démarche, Romaine ; mais je voulais vous voir, vous parler à tout prix. Romaine, il ne faut pas que vous partiez, il ne faut pas...

Il s'exprimait d'un ton saccadé, d'une voix rau-

que, et, tout en parlant, il s'avançait vers Mme Mirmault. Tout à coup, il voulut la saisir par les poignets. Dans le mouvement qu'elle fit pour se dégager, le haut de sa robe s'entr'ouvrit et glissa légèrement sur son épaule.

Elle avait reculé d'un pas. Il répéta :

— Il ne faut pas que vous partiez ; je ne veux pas que vous partiez.

Leurs regards s'étaient rencontrés. Ils demeurèrent un instant immobiles en face l'un de l'autre. Pierre s'obstina :

— Je ne veux pas que vous partiez, Romaine.

A cette injonction, Romaine Mirmault fit un geste d'irritation :

— Mais vous êtes fou, mon cher. Que veut dire cette scène intempestive et ridicule ? Comment, vous pénétrez chez moi, par surprise, et après ce que je vous ai écrit ! Vous n'avez donc pas reçu ma lettre ? Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Pierre de Claircy se taisait. Romaine Mirmault reprit plus doucement :

— Voyons, Pierre, ne faites pas cette tête-là. Soyez raisonnable et gentil. Tenez, je ne vous en veux pas de cette incorrection, mais allez-vous-en. La femme de chambre peut venir d'un moment à l'autre. Allez-vous-en.

Elle s'était rapprochée de lui. Amicalement, elle lui posa la main sur l'épaule. A ce contact, il tressaillit de tout son corps :

— Non, Romaine, je ne m'en irai pas. Je vous aime, Romaine, je vous adore, je vous veux.

Brusquement, il s'arrêta, la gorge serrée, la bouche sèche. Il éprouvait une sorte de honte. La pauvreté des mots qu'il prononçait le navrait. Ah! comme ils banalisaient misérablement sa pensée. A cet instant, où il s'était rêvé persuasif, éloquent, ardent, il s'exprimait en paroles inutiles et gauches. D'ailleurs, à quoi bon les paroles? Romaine ne savait-elle pas son amour? Ce qu'il fallait lui montrer maintenant, c'était sa volonté de rompre tous les obstacles, de triompher de toutes les résistances, de déjouer toutes les fuites. Et c'était pour cela qu'il était venu dans cette chambre, pour dire à Romaine qu'elle serait à lui, parce que tout, dans la vie, est aux énergiques et aux volontaires — et qu'il était un de ceux-là. Oui, ce qu'il fallait, c'était agir, agir, agir!

Qu'attendait-il donc? Romaine Mirmault était devant lui. Ils étaient seuls. Qu'attendait-il pour saisir cette femme entre ses bras, pour l'étreindre de son désir, pour la marquer de son baiser, pour lui imposer à jamais sa volonté triomphante, pour posséder sa bouche et son corps, pour lui prendre son âme et sa vie pour qu'elle fût à lui entièrement et pour toujours? N'était-il pas décidé, en entrant dans cette chambre, à tout risquer dans une tentative désespérée? Oui, et maintenant, il hésitait! Certes, sa détermination n'avait pas changé,

mais tout à coup, devant Romaine, il se sentait comme paralysé. Une sorte d'inertie haletante l'accablait. Soudain, Romaine lui apparaissait lointaine, intangible. Non, jamais il ne pourrait saisir ces poignets, si proches de ses mains, pourtant; jamais il ne pourrait supporter la surprise irritée de ces yeux; jamais il n'oserait s'emparer de force de cette chair vivante, proie d'amour et d'orgueil dont il s'était juré la prise! Non, non, il avait trop présumé de son audace!

Le sentiment de cette défaillance l'exaspéra. Quoi! sa volonté, son énergie, à qui il avait si longtemps rendu un culte muet, en prévision du jour où elles le consacreraient à ses propres yeux ce qu'il voulait être, allaient-elles donc le trahir au moment décisif? Assisterait-il donc à l'avortement dérisoire de lui-même?

A cette pensée, sous une ardente poussée d'orgueil, ses sourcils se froncèrent; un flot de sang empourpra son visage; ses mains se tendirent, et brusquement il marcha sur Romaine Mirmault.

Elle comprit le danger et recula souplement. Un large guéridon occupait le centre de la chambre, derrière lequel elle s'abrita, et, des yeux, elle chercha la sonnette. Pierre de Claircy vit ce regard. La voix de Romaine Mirmault retentit impérieuse et nette :

— Pierre, vous allez vous en aller immédiatement, ou je sonne.

A cette mise en demeure impérative, Pierre de Claircy se troubla de nouveau. Il avait appuyé ses deux poings sur le guéridon qui le séparait de Romaine. C'était un meuble léger qu'il pourrait renverser facilement. Peut-être que ce simple geste de violence suffirait à donner à sa brutalité l'élan nécessaire, et il se vit saisissant Romaine, la portant sur le lit qui était là, à quelques pas. Certes, ce geste, il allait le faire, il le fallait, mais l'idée de Romaine se débattant sous son étreinte, criant peut-être, l'affola. Il éprouvait comme un sourd besoin de lui expliquer l'acte qu'il allait accomplir, d'invoquer la grande excuse de l'amour. Elle comprendrait alors qu'il n'agissait pas par goujaterie, par bas instinct de guet-apens et d'embuscade. Lentement, il se redressa. Ses mains lâchèrent le guéridon et se tordirent dans une supplication :

— Je vous aime, Romaine ; Romaine, écoutez-moi, je vous aime.

Romaine Mirmault haussa les épaules. Son visage prit une expression d'ironie que Pierre ne lui avait jamais vue et qui lui causa une subite souffrance.

— Vous m'aimez, vous m'aimez. Vraiment, mon cher, mais est-ce ma faute, à moi, si vous m'aimez ? Et cela n'a rien à voir avec la façon dont vous vous conduisez envers moi, et qui est, je vous le répète, inqualifiable.

Elle s'arrêta une minute, puis elle reprit, sur un ton plus âpre et plus mordant :

— Vous m'aimez, dites-vous ? Mais, moi, je ne vous aime pas, et, sur ce point, vous ai-je laissé quelque illusion ? Voyons, répondez ? Ai-je été déloyale ou coquette ? Non, je vous ai parlé franchement. Je vous ai prévenu, tout de suite, que je n'aimerais personne d'amour. Je vous ai offert d'être votre amie. Mais, non, ce n'est pas de l'amitié qu'il vous faut, c'est de l'amour, ou, plus précisément, mon amour ! Car c'est moi que vous avez choisie, et je n'ai, n'est-ce pas, qu'à me conformer à votre désir ? Ah ! quel égoïsme et quelle fatuité ! Mais ce n'est pas un reproche personnel que je vous fais. Tous les hommes sont comme vous. Il n'en est pas un qui, aimant, ne se croie le droit d'imposer son amour. Nous autres, femmes, nous sommes à leurs yeux dans l'obligation de répondre au sentiment que l'on manifeste pour nous, sous peine de nous exposer aux entreprises les plus folles ou les plus injurieuses. Un homme qui aime se croit tout permis. Il aime, et c'est pour lui une justification suffisante. Tant pis si nous ne sommes pas du même avis ! On nous aime. Mais l'amour, vraiment, qu'apporte-t-il donc pour nous de si beau dans la vie que nous devions accueillir son assaut le plus brutal ? Quand un homme a dit à une femme : Je vous aime, n'a-t-il pas le droit de disposer à sa guise de l'existence de cette femme, qu'il prétend aimer ? Ne trouve-t-il pas naturel qu'elle devienne sa chose, son esclave, qu'elle abdique sa

personnalité, qu'il use d'elle à son gré? Vous me direz qu'il y a des femmes qui consentent à ce marché et qu'il y a des hommes qui savent le leur imposer. Peut-être, mais je ne suis pas plus de ces femmes-là que vous n'êtes de ces hommes. Tenez, mon cher, vous me faites rire.

Pierre de Claircy poussa un sourd gémissement. La tête basse, il répéta de nouveau :

— Je vous aime, Romaine.

Romaine Mirmault haussa de nouveau les épaules :

— Oui, vous m'aimez, c'est entendu; j'en suis bien fâchée, mais, que voulez-vous, l'amour me paraît une chose ridicule. Et je vous assure que nous sommes ainsi bien comiques, vous, avec votre mine farouche, et moi, derrière mon guéridon. Tenez, cessons cette scène grotesque. Quittez vos airs furieux et laissez-moi sortir de ma situation d'assiégée, car vraiment...

Elle n'eut pas le temps d'achever la phrase. Pierre de Claircy, contournant la table, s'était précipité sur elle. Dans le mouvement qu'elle fit pour l'éviter, sa robe glissa de son épaule. Il l'avait saisie à plein corps, et, avidement, il baisait l'épaule nue. Romaine chercha à se dégager. L'étreinte se resserrait. Haletante, elle vit contre le sien le visage contracté de Pierre de Claircy. Avec colère, elle le repoussa. Pierre eut un instant d'hésitation. Elle profita de ce répit :

— Mais laissez-moi, laissez-moi donc. Oh ! la brute ! Et vous dites m'aimer. Lâchez-moi, Pierre, vous me faites mal.

Il l'avait reprise avec violence. Il ne cherchait plus à atteindre la bouche de Romaine, à palper ce corps frémissant. Tenacement, insensiblement, il l'entraînait vers le lit. Il ne la regardait plus, il ne regardait que ce lit, qui était comme l'autel où triompherait sa volonté. Il s'attachait à cette idée avec violence, avec égarement. Il ne voulait plus voir les yeux de Romaine, le visage de Romaine. Il sentait que, s'il touchait cette bouche de ses lèvres, il n'aurait plus le dur courage d'en supporter les paroles de colère et de mépris. Il sentait qu'il ne pourrait pas soutenir le regard de ces yeux et que leur dédaigneux reproche le ferait tomber à genoux pour implorer son pardon. Et, alors, ce serait fini. Elle pourrait le chasser hors de chez elle, et il lui obéirait, car il l'aimait d'un amour profond, absolu, docile, d'un amour d'esclave et non pas de cet amour de maître, dont il essayait maladroitement les gestes brutaux, pour se masquer sa propre faiblesse, pour stimuler son énergie défaillante, et dont il cherchait désespérément la preuve dans l'acte odieux qu'il commettait. Et il en eut un sentiment si intense que son étreinte se desserra.

Romaine Mirmault profita de cette détente, pour repousser Pierre de toute sa force :

—Si vous ne me lâchez pas sur-le-champ, Pierre,

vous êtes le dernier des goujats ! Ah ! voulez-vous donc que je prenne en horreur jusqu'au souvenir de notre amitié, que je haïsse votre lâcheté ! Oh ! Pierre ! vous ! vous !

Elle s'était dégagée et se tenait devant lui, très pâle et haletante de la lutte qu'elle avait soutenue. Pierre la considérait en silence. Un douloureux étonnement l'envahit. Comment avait-il pu penser que sa volonté serait plus forte que son amour? L'idée d'être méprisé et haï de Romaine lui causait une souffrance inexprimable, et il en sentit une sueur d'angoisse mouiller son front, en même temps que des larmes lui montaient aux yeux. Non, non, tout valait mieux que cette torture que lui serait la la haine de cette femme. Son amour était plus fort que son orgueil. Mieux valait constater l'échec lamentable où sombrait à jamais en lui toute confiance de soi. Certes, il se mépriserait et se haïrait, mais Romaine n'aurait pas au moins à le haïr et à le mépriser !

Elle s'était adossée au mur et attendait. Il la regarda une dernière fois. Puis, sans rien dire, la tête basse, les jambes lourdes, il se dirigea vers la porte. La voix ironique de Romaine l'arrêta :

— Vous oubliez votre chapeau, mon cher.

Pierre de Claircy prit le chapeau que Romaine lui désignait du geste et sortit sans se retourner.

CHAPITRE IX

A la lueur d'un réverbère, Pierre de Claircy lut le nom de la rue où il se trouvait, puis il tira sa montre. Elle marquait huit heures moins un quart. Pierre s'inquiéta. La notion de la vie rentra brusquement en lui. Que dirait son frère en ne le voyant pas revenir pour dîner ? André se tourmenterait, croirait peut-être à quelque accident. Pierre de Claircy fit signe à une auto qui passait vide, mais la pensée de se trouver en face d'André lui fut pénible. Il prit dans sa poche une carte de visite et y griffonna quelques mots, après avoir parlementé avec le chauffeur. L'homme avait compris, et la voiture s'éloigna avec le message. Cela fait, Pierre éprouva une impression de soulagement. Dans ce quartier lointain, derrière le Panthéon, rien ne troublerait sa solitude. Les rues étaient désertes, et il continua à marcher au hasard. Soudain il s'arrêta. Des larmes coulaient sur ses joues.

Une sourde et cuisante douleur le torturait. Romaine ne l'aimait pas, ne l'aimerait jamais. Mais, alors, pourquoi était-elle venue à lui en

amie ? Pourquoi avait elle feint de s'intéresser à lui ?

Pourquoi l'avait-elle interrogé sur ses projets d'avenir? Pourquoi avait elle paru se plaire en sa compagnie ? Pourquoi avait-elle laissé s'établir entre elle et lui une de ces intimités qui conduisent si bien à l'amour ? Et des images réapparaissaient aux yeux de Pierre. Il revoyait Romaine, durant leurs promenades à travers Paris ; Romaine à Argimon, errant avec lui dans le parc ; Romaine à la Foulerie, dans la vieille salle à manger qu'ornaient les grisailles d'Eros et de Psyché. Ah ! comme tout cela était proche et lointain à la fois ! Psyché avait éteint sa lampe, et maintenant c'était la nuit douloureuse et solitaire où l'on va devant soi, sans guide et sans but.

Pierre de Claircy continuait à marcher. De nouvelles larmes roulaient sur ses joues, mais celles-là n'étaient pas des larmes de regret et d'amour, c'étaient d'amères et d'irritantes larmes de confusion et de colère. Il les pleurait sur lui-même, sur sa faiblesse, sur sa lâcheté. Car il avait été lâche. Que Romaine Mirmault l'aimât ou non, ne s'était-il pas juré, en entrant chez elle, de n'en ressortir que maître de son corps et, l'âme raffermie à jamais par la victoire et par la conscience d'avoir ployé sous sa volonté la résistance qu'on lui opposerait ? Au lieu de la confirmation de son énergie, il ne lui restait que le témoignage de sa faiblesse et de son

désarroi. Et Pierre de Claircy, le cœur amer, se revoyait en face de Romaine, tour à tour brusque, violent et piteux, tentant les gestes de la force, mais n'en faisant que les vains simulacres. Il avait accompli une lamentable parade d'enfant nerveux, lui qui rêvait si intensément d'agir en homme sûr de sa volonté, capable de se l'imposer à lui-même et de l'imposer à autrui. Ah! oui, il pouvait pleurer, les larmes convenaient bien à sa conduite de sentimental irrésolu et geignard!

Rageusement, Pierre de Claircy avait essuyé ses yeux rougis. Un flot de colère, soudain, roidit ses poings et le souleva tout entier. Tout n'était pas perdu, et un rapide espoir lui revenait, du fond de sa détresse. Pourquoi n'aurait-il pas éprouvé seulement une défaillance passagère? Qui sait si, en revoyant Romaine, il ne se conduirait pas avec elle tout différemment? Tout à coup, renaissait en lui un furieux besoin de se trouver de nouveau en face d'elle, de lui parler, de tenter un suprême effort. Cette fois, il ne se laisserait pas arrêter par de vains scrupules. Il ne reculerait plus devant ses menaces. Il poserait sur son épaule une main lourde et ferme dont elle subirait le poids vainqueur. Mais était-il encore temps de rejoindre Romaine? Fébrilement, il regarda l'heure à sa montre. Il était neuf heures dix, le train partait à neuf heures trente.

Une voiture, il lui fallait une voiture! Dans la

rue déserte, aucun véhicule ne se montrait. Alors, comme un fou, il se mit à courir. Tout à coup, il aperçut les lanternes d'un fiacre. D'un bond, il y sauta, mit une pièce de vingt francs dans la main du cocher en lui criant :

— A la gare de Lyon, vite, vite, vite.

Le cocher, stupéfait, regarda la pièce d'or, prononça un juron énergique et fouetta sa haridelle. Pierre de Claircy trépignait d'angoisse et d'impatience. A un tournant, le cheval faillit s'abattre. Plus loin, le fiacre accrocha un camion. Enfin, la gare de Lyon apparut, avec son cadran illuminé. Pierre ferma les yeux pour ne pas voir l'heure qui y était marquée. L'image seule de Romaine le fascinait. Elle était encore là, sûrement. Il fallait qu'elle fût encore là, il le voulait. Brusquement, il avait repris tout son sang-froid. Oh ! il ne se jetterait pas sur Romaine ; il ne recommencerait pas sa lutte de tout à l'heure. Non, il s'approcherait d'elle avec calme, silencieusement. Il lui prendrait la main, et il la regarderait au fond des yeux, si profondément, si despotiquement, qu'elle ne pourrait pas résister à sa volonté et qu'elle baisserait la tête en signe de soumission.

Tout en se disant cela, il était descendu du fiacre et se dirigeait vers le distributeur automatique des billets de quai. La mécanique grinça. Pierre, son ticket à la main, demanda posément à l'employé de lui indiquer le train de Rome. De la

réponse de l'employé il retint cette indication : la voie XI. Il pressa le pas. La voie XI était libre. Un homme d'équipe, au poteau des départs, changeait la plaque de l'horaire. Le train de Rome était parti...

Au lieu du désespoir qu'il eût dû éprouver, Pierre de Clairey ne ressentait qu'un soulagement indicible... Il était comme quelqu'un que le hasard dispense subitement d'une tâche au-dessus de ses forces. L'idée qu'il pourrait, dans quelques heures, s'il le voulait, rejoindre Romaine, la suivre à Rome, l'atteindre dans sa fuite, ne lui vint pas à l'esprit. Cette fois, il acceptait la destinée ; il ne ferait rien contre elle. Il constata qu'il était lâche et se complut dans cette lâcheté. Elle lui valait une sorte de tranquillité dont il jouissait égoïstement. Et puis, il lui restait son amour pour Romaine. Maintenant qu'elle était loin, perdue pour lui, qu'il ne la reverrait peut-être jamais, il y pourrait rêver à son gré, disposer de ses souvenirs. Il serait affranchi de la réalité, comme il était délivré de ce désir d'action qui avait été l'illusion généreuse de sa jeunesse. Maintenant, il prendrait place au rang des résignés et des inutiles, entre son frère André, roidi dans une hautaine mélancolie, et M. Claveret, voyageur imaginaire. Il serait parmi ceux qui ont manqué leur vie. Combien n'y en avait-il pas dans ce cas parmi tous ces gens qui s'agitaient autour de lui, s'empressaient aux guichets, se poussaient, se bousculaient dans

une hâte inutile, cherchant à se faire croire à eux-mêmes l'importance qu'il y a à vivre ?

Ces rêveries l'occupèrent un certain temps. Il s'était remis à marcher à travers les rues, les unes à peu près vides, les autres populeuses. Il traversa des places, suivit des avenues. Tout à coup, il se sentit faim. Il reconnut les Champs-Elysées. Le bar du Modern-Palace était proche. Pierre de Claircy en descendit l'escalier. A côté de la porte, à une table libre, il se laissa lourdement tomber sur la banquette de cuir.

Le bar était assez animé. Il y avait là des gens de toutes sortes. Attablés seuls, par groupes ou avec des filles, ils semblaient être établis là pour l'éternité. La salle souterraine imitait un vaste tombeau où les bruits du dehors ne parvenaient que lointains et assourdis, et tous ces gens paraissaient parfaitement satisfaits de leur néant. Ils ne désiraient certainement rien de plus que les lèvres fardées et les boissons chimiques qui leur tenaient lieu de l'amour et de la vie. Pierre de Claircy les considérait avec curiosité. Désormais il serait pareil à eux. Ce soir était son soir d'initiation et de renoncement. N'apprenait-il pas à respirer une nouvelle atmosphère morale, n'abdiquait-il pas ce qui avait été son espoir ? Finis ses élans aventureux ! Désormais l'action se bornerait pour lui à commander un cockail ou à lever quelque jupe. Il goûterait les mornes plaisirs des oisifs et des

lâches, et, affalé sur cette banquette de cuir mou, il se laissa aller doucement à la veulerie environnante.

Il fut tiré de son engourdissement par la voix oratoire de Ferdinand de la Motte-Garay qui, quittant le groupe où il pérorait, vint s'asseoir auprès de lui :

— Tiens, c'est vous, Claircy. Ah ! mon cher, Gaumier et Pontignon ne sont pas contents de vous. Ils prétendent que vous les avez salement lâchés dans l'affaire du prince. Après tout, je comprends qu'on n'ait pas envie d'aller en Chine, on est mieux ici, hein ! D'ailleurs, à mon avis, le prince a tort de s'éloigner. Le grand coup de balai est proche. Bah ! Gaumier et Pontignon auront tout de même leurs préfectures à leur retour. La poire est mûre, Ventre-Saint-Gris !

Quelques têtes se retournèrent. La Motte-Garay se leva en se rengorgeant. Il tendit la main à Pierre de Claircy.

— Allons, mon cher, adieu. Il est tard et il faut que je rentre. Je prononce demain un grand discours. Lisez les journaux.

Et la Motte-Garay s'en alla majestueusement.

Il était tard, en effet. L'horloge, au-dessus du comptoir, marquait deux heures du matin. Pierre de Claircy, soudain, se sentait affreusement seul parmi ces étrangers. Pourquoi restait-il là ? Pourquoi ne rentrait-il pas rue d'Aumale? Son frère

n'était-il pas là, prêt à consoler sa douloureuse solitude? Pourquoi ne pas aller lui confier sa détresse, lui demander conseil? Cette pensée, qui, d'abord, l'avait soulagé, l'intimida. Certes, il aimait tendrement André et sentait planer sur lui la discrète vigilance et la haute sollicitude de son aîné; mais André était si renfermé, si sérieux, si distant! Entre eux, l'amitié, quoique profonde, n'avait jamais été confidentielle; et puis Pierre était retenu par une sorte de honte à avouer non seulement son échec sentimental, mais aussi la défaite de toutes ses aspirations. Non, il valait mieux se taire, souffrir en silence, que de contrister son frère qui l'aimait, et qui souffrirait fraternellement avec lui. A quoi bon le réveiller de son sommeil pour se présenter à lui en vaincu et en désespéré? Soudain, la tête lui tourna. Il étouffait dans cette atmosphère de fumée et d'alcool. Rapidement, il paya sa consommation et se leva. Une fois debout, il eut l'illusion d'être inconsistant et impalpable comme un fantôme. En mettant la main à la rampe de l'escalier, il trébucha et faillit tomber. Derrière lui, il entendit un rire et une voix qui disait :

— Pour sûr, en voilà un qui a son compte.

Dehors, l'air frais de la nuit lui fit du bien. Les Champs-Elysées étendaient devant lui leurs larges trottoirs déserts. Dans l'avenue, de rares voitures passaient. Pierre de Claircy marchait lentement. Le mouvement réglé de sa marche l'engourdissait. Il

ne souffrait plus... Il allait, sans but et sans pensée. Tout à coup, il tressaillit. Il était devant une porte, et, machinalement, il avait posé le doigt sur le bouton d'une sonnette qu'il reconnut. L'instinct le ramenait rue d'Aumale. Tout en montant l'escalier, il chercha ses clés dans sa poche. Doucement, soigneusement, il fit jouer la serrure, traversa, à pas étouffés, le vestibule et gagna sa chambre. Ses regards la parcoururent distraitement, puis il s'approcha de la glace de la cheminée.

Son image le surprit. Il s'attendait à se trouver changé, à se découvrir un autre visage. Avec étonnement, il voyait devant lui le même Pierre de Claircy. Oui, c'était bien lui. Ce front, ce nez, ces yeux, cette bouche, c'étaient les siens, ceux qu'il considérait dans cette même glace, le jour où il avait reçu la lettre de Romaine Mirmault, alors que, plein d'espoir, d'énergie, d'audace et de volonté, il se promettait de se prouver à lui-même qu'il était de la race des forts. Et Pierre de Claircy, devant ce miroir qui lui offrait avec ironie l'image de ce lui-même qu'il n'était plus, éclata d'un rire de mépris.

Car, maintenant, il se connaissait, il se jugeait, et il détestait cette image qui l'avait si misérablement trompé. Il savait, à présent, à quoi s'en tenir sur sa capacité à vouloir et à agir. La preuve était faite de son incurable débilité, de sa lâcheté, de sa veulerie. Et cependant l'effort qu'il

avait exigé de lui-même n'avait rien de bien héroïque et de bien difficile. Combien d'autres l'accomplissent, comme par jeu, mais lui, comme il avait échoué piteusement ! Sa volonté, cette volonté, sur qui il comptait si naïvement, qu'il considérait comme le point d'appui et le levier de tout son être, qui devait le lancer vers l'action, lui donner l'orgueil de vivre, elle l'avait trahi au premier essai qu'il en avait voulu faire. Elle ne l'avait point servi et ne le servirait pas. Quoi qu'il entreprît, il en serait toujours ainsi. Il serait de ceux qui subissent la vie et ne la vivent pas.

Et, à mesure qu'il se disait ces choses, une colère sourde, profonde, montait en lui, du fond de lui-même, contre lui-même, contre sa lâcheté. Et cette idée de lâcheté s'imposait à lui avec une ténacité désespérée. Oui, il avait été lâche envers lui-même. Et cependant cette pensée le révoltait intimement. Il protestait contre cette accusation dont il s'accablait. Oui, on peut être lâche de volonté, sans l'être ni de cœur, ni d'esprit. Manquer d'énergie n'est pas manquer de courage. Il craignait peut-être la vie, mais au moins il ne craignait pas la mort. Et, soudain, à sa pensée, revint le souvenir de l'épisode nocturne sur la route de Rouen.

Un instant, ce sentiment le réconforta dans sa détresse, le consola dans son humiliation. Hélas ! n'était-ce point là une dernière illusion de son

orgueil blessé, un dernier sophisme de sa vanité ulcérée ? Il n'avait pas peur de la mort, soit, mais, après tout, qu'en savait-il réellement ? Qu'éprouverait-il s'il se trouvait face à face avec elle, s'il la voyait devant lui, non plus probable, comme dans l'événement dont il tirait sa persuasion, mais présente, certaine, inévitable ? Tout danger laisse encore une possibilité de salut, une chance d'échapper à la menace. Mais s'il lui fallait mourir là, sur-le-champ, sans délai, sans remise ? Comment se comporterait-il en cette rencontre décisive, à ce moment suprême ? Serait-il maître du sursaut d'horreur que ressent toute chair créée devant le néant ? N'aurait-il pas cette ultime défaillance à ajouter à sa lâcheté, cette honte à joindre à sa honte ?

Pierre de Claircy, instinctivement, posa ses mains brûlantes sur le marbre de la cheminée. La froideur du contact le soulagea. Plusieurs fois, il promena ses paumes fébriles sur la tablette fraîche. Soudain, ses doigts se heurtèrent à un objet dur... C'était le revolver que lui avait donné M. Claveret pour se protéger dans ses sorties nocturnes. Comment cette arme se trouvait-elle là ? Pierre de Claircy l'ignorait. Lentement, il prit le revolver, l'examina.

Brusquement un éclair de joie illumina son visage ravagé, et il eut peine à retenir un cri de triomphe. Enfin, il allait bien savoir s'il était ou non un lâche ! L'arme révélatrice allait enfin l'éclairer définitive-

ment sur lui-même, car, tout à l'heure, dans quelques minutes, il allait mourir, et mourir consciemment, volontairement.

Oui, dans quelques minutes, il appuierait à sa tempe le canon de ce revolver qu'il tenait dans sa main. Tremblerait-il, aurait-il peur ? Ah ! cette fois, c'était bien là l'épreuve suprême qui lui restait à tenter. Cette fois, il faudrait bien que son être, au contact de la mort, rendît son véritable son. A cette pensée, un calme subit descendit en lui. Une impression d'apaisement l'enveloppa. Il se pencha vers la glace de la cheminée. Tranquillement, il essaya le geste qu'il ferait pour tout de bon, tout à l'heure. La froideur de l'arme à la peau ne le fit pas tressaillir. Son doigt tâta la gachette. Avidement, il s'examinait dans le miroir. Pas un muscle de sa figure ne bougea. Alors, Pierre de Claircy reposa l'arme sur le marbre, porta la main à son cœur et sourit à son image. Maintenant, la certitude où il était de lui-même le rehaussait à ses yeux. Une âpre joie le redressait, et il poussa un long soupir de délivrance.

A présent, rien ne le pressait. Il avait le temps. Il avait bien acquis le droit de savourer son triomphe. A pas lents, il fit plusieurs fois le tour de la chambre. Au mur, il rectifia la position d'un cadre, puis il commença à se déshabiller. Il revêtit un costume de nuit. Jamais il n'avait eu l'esprit plus libre, plus tranquille. Il avait même cessé de pen-

ser à l'action qu'il allait accomplir. Il se sentait racheté de ses défailllances, maître enfin de sa volonté et de sa vie. Il lui fallut faire effort pour se souvenir de quel prix il achetait cette certitude et cet orgueil. Quelle singulière mécanique que l'âme humaine ! Lui qui avait reculé devant le regard irrité d'une femme, il se tenait ferme devant la mort. Il n'y avait pas à dire, cela s'appelait bien le courage. Il était brave. Il s'estima...

Pour s'assurer mieux encore de cette estime de soi, il se dirigea vers une petite encoignure qui ornait un des angles de la chambre et l'ouvrit. D'un portefeuille qui s'y trouvait, il tira une photographie. Elle présenta à ses regards une silhouette de Romaine Mirmault. Romaine la lui avait donnée, un jour, à Argimon. Pierre de Claircy la considéra attentivement. Il n'éprouva aucune émotion, aucun regret. Puis, il pensa à son frère André, à M. Claveret. Ses yeux demeurèrent secs et son cœur indifférent. Romaine, André, M. Claveret, c'était le passé, la vie, et la vie cessait de l'intéresser. La mort seule lui importait, car, dans quelques instants, il ne serait plus... Oui, il allait mourir, mourir pour s'égaler à ce qu'il avait toujours rêvé d'être, pour se réhabiliter à ses propres yeux, et non pas mourir par forfanterie, par vanité, pour la galerie, comme on dit, mais mourir, héros solitaire d'un drame inconnu, mourir en l'honneur de lui-même.

Il s'était étendu sur son lit, et il éteignit l'électricité. Il lui sembla qu'il se faisait à l'entour un silence extraordinaire. Il approcha le revolver de sa tempe et s'observa, attentif au moindre indice de peur. Allons ! il ne s'était pas trompé, il était brave ! Dans l'ombre, il se sourit à lui-même, puis replaça l'arme. Il ne lui restait plus qu'à compter jusqu'à dix. Alors, il presserait la détente, et ce serait fini.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'hôtel où était descendue, à Rome, Mme Mirmault était situé via San Nicolo da Tolentino. C'était un établissement de modeste apparence, mais tranquille et bien fréquenté, tenu par un vieux ménage dont le mari avait été majordome du prince Alvanzi. M. de Termond leur avait rendu jadis quelques menus services et Romaine, après la mort de son père, était restée avec eux en relations de politesse. Chaque année, au 1er janvier, Romaine recevait une carte postale illustrée où le signore et la signora Collazetti lui adressaient, en un français difficile, leurs meilleurs vœux de bonheur et de santé, auxquels se joignait le souhait de la revoir bientôt dans l'illustre cité latine. Tous les ans, cette carte rappelait à Romaine de douces et tristes heures et évoquait à ses yeux l'image du couple hôtelier : M. Collazetti en sa belle prestance ; Mme Collazetti, très digne sous ses cheveux gris, avec son lorgnon à chaîne dorée.

Aussitôt qu'elle s'était résolue à partir pour Rome, Mme Mirmault avait télégraphié aux Colla-

zetti afin qu'ils lui réservassent un appartement. Ils avaient répondu par une dépêche respectueuse et enthousiaste. A la gare, Romaine avait trouvé M. Collazetti, venu en personne la saluer à l'arrivée du train, tandis que Mme Collazetti l'attendait dans le vestibule de l'hôtel pour la conduire à sa chambre, que l'excellente dame avait fait orner de bouquets.

Romaine Mirmault avait été sensible à ces attentions et avait pris avec plaisir possession de son logis. Il se composait de deux assez vastes pièces bien aérées et donnant sur une cour déserte et spacieuse que bordait d'un côté le mur de l'église san Nicolo da Tolentino, dont les cloches eussent pu importuner une voyageuse autre que Mme Mirmault; mais Romaine acceptait sans s'en plaindre ce voisinage. Ces sonneries lui rappelaient tant de souvenirs de jeunesse ! C'était Rome elle-même qui lui parlait par ces voix familières.

Ces souvenirs lui avaient rendu mélancolique sa première soirée de Rome, mais cette mélancolie n'avait pas été sans charme. Romaine s'y prêtait avec une docile complaisance. Depuis longtemps, elle souhaitait de revoir Rome et d'y revivre les heures jadis vécues. Elle allait donc rentrer dans ce passé où elle retrouverait tant d'elle-même et de ceux qu'elle avait aimés. Aussi, dès le lendemain de son arrivée, s'était-elle rendue au cimetière où reposaient son père et sa mère.

Ce fut par une belle matinée, lumineuse et fraîche, qu'elle accomplit ce pieux devoir. Les deux pierres accolées semblaient encore presque neuves. Romaine avait apporté des fleurs, et elle les répandit sur la double dalle, puis elle gagna un banc abrité par un groupe de cyprès. Elle s'y asseyait souvent, quand elle accompagnait son père dans ses promenades de deuil. Souvent, sur ce même banc, M. de Termond lui parlait de la morte. C'était par ces conversations que Romaine avait le mieux connu sa mère, et il lui avait semblé, lorsque M. de Termond n'avait plus été là pour raviver par ses paroles l'image maternelle, que cette image, tout en lui restant aussi chère, était devenue moins précise.

Par contre, Romaine gardait de son père un souvenir si net qu'il allait jusqu'à l'hallucination. Cette présence continuée de M. de Termond auprès d'elle donnait à ses regrets quelque chose de familier et d'intime. La mort n'avait pas transformé M. de Termond aux yeux de Romaine, en un de ces personnages de convention que deviennent souvent pour nous ceux qui ne sont plus. Romaine retrouvait dans sa mémoire son père tel qu'elle l'avait connu et jugé. Lorsqu'elle pensait à lui, certains traits du caractère de M. de Termond lui redonnaient la même impression qu'elle en éprouvait de son vivant, et il lui arrivait de s'en amuser et d'en sourire comme elle s'en était amusée et comme

elle en avait souri plus d'une fois. Aussi, durant sa visite au cimetière, avait-elle senti obscurément qu'à travers cette Rome, tant parcourue ensemble, M. de Termond serait le fidèle compagnon de sa solitude et de sa rêverie.

Ce fut dans ce sentiment, et comme pour reprendre avec l'ombre paternelle un contact plus direct, que, ce même matin, Romaine Mirmault voulut revoir la maison de la via Gregoriana où M. de Termond avait passé les dernières années de sa vie.

De la rue, Romaine avait considéré longuement les fenêtres de leur ancien appartement. Il était habité. Aux fenêtres ouvertes, un vent léger gonflait les rideaux. Romaine pénétra sous la voûte et mit le pied sur la première marche de l'escalier. Elle eut envie de monter jusqu'à l'étage et de sonner sous un prétexte quelconque, mais un bruit de pas la fit hésiter. Elle tourna les talons et sortit. Sur le trottoir, le locataire la rejoignit, et, en la dépassant, la dévisagea. C'était un jeune homme, à peu près de la taille et de l'âge de Pierre de Claircy. A cette remarque, Romaine rougit et eut un geste de dépit. Elle ne voulait plus songer à l'incident désagréable et à la scène ridicule que ce nom lui rappelait.

Mme Mirmault, durant les longues heures du voyage, avait beaucoup réfléchi à ce qui s'était passé entre elle et Pierre. Rien ne favorise mieux

les examens de conscience que les loisirs forcés de la route et l'oisiveté solitaire du wagon. Aussi Romaine,pendant le trajet de Paris à Rome, avait-elle pesé avec soin les circonstances de l'aventure qu'elle venait de traverser.Elle y avait réfléchi avec sérieux en l'envisageant sous toutes ses faces. Le résultat de ces réflexions l'avait tranquillisée. Tout bien considéré, il lui semblait n'avoir aucun reproche à s'adresser. Sa responsabilité ne lui paraissait nullement engagée. Elle n'avait été, ce que sont trop souvent les femmes, ni perfide, ni coquette, ni même imprudente, au sens précis du mot. Son seul tort réel, et à celui-là elle ne pouvait vraiment rien, était d'être femme. Il n'en avait pas fallu davantage pour déterminer les sentiments qui avaient poussé Pierre à des actes auxquels elle s'attendait si peu qu'elle n'avait rien fait pour les prévenir et pour l'en détourner.En somme, elle n'avait été que le prétexte de l'éclosion en lui d'une crise latente,dont elle avait subi les ennuyeux effets. Ces effets, d'ailleurs, constituaient une punition suffisante de son imprévoyance. Mais, encore une fois, ses torts s'arrêtaient là. Elle ne pouvait s'admettre responsable de cette sorte de coup de folie qui avait saisi Pierre de Claircy.

Comment eût-elle pu supposer qu'il en viendrait envers elle à la tentative imprévue et inqualifiable qu'elle avait été obligée de repousser et où il s'était montré à la fois faible et violent ?

Du reste, en cette occurrence, n'avait-elle pas agi comme elle devait ? Certes, elle avait traité durement son agresseur, mais cette dureté nécessaire avait eu l'avantage, en donnant une issue à son irritation et à sa colère, de ne pas lui laisser de rancune pour l'offense dont on s'était rendu coupable à son égard. Une fois remise de l'émotion et de la surprise de ce guet-apens, elle avait eu l'impression que le mieux serait d'oublier la méprise un peu forte dont elle avait été l'objet. Le pauvre garçon devait être fort penaud et fort contrit de son échec. Et Romaine constatait, presque en souriant, qu'elle plaignait peut-être autant Pierre de Claircy qu'elle lui en voulait.

Romaine Mirmault, une fois rassurée sur sa conduite, en était revenue volontiers à raisonner sur celle de Pierre. Elle la jugeait avec une indulgence apitoyée. Evidemment, il n'avait pas eu de chance en s'adressant à une femme comme elle, lorsque tant d'autres eussent été heureuses de lui céder.

A se trouver si différente, Romaine prenait un certain plaisir ; et de ne se sentir décidément pas faite pour l'amour lui donnait une sécurité d'elle-même, une certitude rassurante de son insensibilité sentimentale. Romaine en concluait comme infiniment probable qu'elle n'aimerait jamais, et elle acceptait cette destinée négative, qui la sauvegarderait au moins de bien des chagrins et de bien des

déboires. Et puis cette incapacité d'amour ne serait-elle pas une consolation pour Pierre de Claircy quand il se rendrait compte, un jour, plus tard, de la véritable cause de son échec ? D'ailleurs ce qu'elle se disait en ce moment, elle se promettait bien de le lui écrire, lorsqu'elle serait retournée à Damas et qu'elle aurait repris sa vie lointaine et solitaire. Mais d'ici là elle était bien résolue à ne plus se préoccuper de cet incident. Elle s'était, du reste, tenu parole, et il avait fallu la rencontre du jeune homme de la via Gregoriana pour ramener à sa pensée l'image importune de Pierre de Claircy.

Après ces mesures de défense prises contre elle-même et après la double visite faite à son passé, Romaine Mirmault s'était sentie comme allégée. Elle avait craint de retrouver à Rome le souvenir trop aigu du double deuil qui l'y avait atteinte et d'y éprouver un sentiment trop douloureux de ce qu'elle y avait souffert, mais elle s'apercevait que ces impressions d'autrefois ne la dominaient pas trop pesamment. Elle savait bien que M. et Mme de Termond se mêleraient intimement et continuellement à ses pensées et qu'elle vivrait dans la familiarité de ses chers morts, mais elle savait aussi que cette présence n'aurait rien de tyrannique. Tout en leur donnant place dans toutes ses heures, elle conserverait néanmoins une certaine indépendance d'esprit qui lui permettrait de goûter Rome, non seulement pour les souvenirs de ceux qui l'y attachaient,

mais aussi pour le plaisir direct qu'elle lui procurerait. Il s'agissait donc maintenant d'organiser son existence de voyageuse et de touriste et de profiter pour le mieux d'un séjour que des circonstances fortuites allaient rendre plus long que celui qu'elle avait eu l'intention de faire dans la Ville Eternelle. Romaine se rejouissait, d'ailleurs, de cette perspective dont elle avait commencé, tout d'abord, par prendre son parti. Elle se sentait pleine d'activité et de curiosité. Elle formait des projets d'itinéraires. Tel jour, elle visiterait le Palatin, le Forum, elle irait au Casino du pape Jules, à la Villa des Chevaliers de Malte sur l'Aventin : tel autre jour, elle se promènerait dans les jardins Borghèse ou Pamfili ; puis, ce seraient des excursions à la Villa Adriana et à la Villa d'Este. Elle referait cette promenade de la via Appia que, si souvent, elle avait faite avec son père au coucher du soleil, à l'heure où les aqueducs allongent sur la campagne leurs arcades d'ombre. Mais, avant tout, elle voulait aller à Viterbe rendre visite à son amie la princesse Alvanzi.

Ce fut en passant place d'Espagne, devant l'escalier de la Trinité du Mont, que Romaine Mirmault se décida à écrire à la princesse pour lui dire qu'elle était à Rome et qu'elle désirait la voir. Comment ne l'avait-elle point fait déjà, dès son arrivée ! Pourquoi avoir ainsi laissé passer trois jours ? Romaine se reprocha cette indifférence envers une amie mal-

heureuse, mais elle avait été si occupée d'elle-même, si absorbée par ses premières impressions! Pour ces mêmes raisons elle avait négligé de donner de ses nouvelles à l'excellent M. Claveret qui ne savait même pas son adresse, pas plus que Berthe de Vrancourt, à qui elle aurait bien dû annoncer son départ! En songeant ainsi, Romaine Mirmault avait regagné l'hôtel, et, avant de monter chez elle, elle s'était arrêtée dans le hall. Des cartes postales griffonnées pour Mme de Vrancourt et M. Claveret, elle avait écrit une assez longue lettre à la princesse Alvanzi.

La réponse lui en vint le lendemain. Elle était de la main du prince Alvanzi. Il mandait à Romaine que la princesse était très souffrante en ce moment, mais qu'elle serait heureuse si Mme Mirmault voulait bien venir passer une prochaine journée à Viterbe, d'autant plus que la princesse était sur le point de partir pour Florence afin d'y consulter le docteur Atkinson et d'y suivre un traitement. Cette absence, d'ailleurs, ne durerait guère plus de trois semaines, après quoi la princesse, reviendrait à Viterbe, où Mme Mirmault serait la bienvenue, si elle consentait à faire à la villa un plus long séjour, cette première visite n'étant qu'un acompte d'amitié.

A la pensée de revoir la princesse Alvanzi, Romaine Mirmault éprouvait une certaine émotion, à laquelle se mêlait d'avance un sentiment

de profonde commisération. Sans doute, la pauvre princesse lui paraîtrait tristement changée. Cet état de souffrance et de dépression dont le prince parlait dans sa lettre était, hélas ! une conséquence de la tragique histoire, du drame sanglant dont la princesse avait été la cause involontaire. Et Romaine imaginait la vie mélancolique que cette femme, de cœur si tendre et d'âme si scrupuleuse, devait mener dans cette demeure isolée et magnifique que hantait désormais un fantôme blessé. Néanmoins, malgré la sorte d'appréhension qu'elle ressentait de son entrevue avec la princesse, Romaine ne pouvait s'empêcher de songer au plaisir qu'elle aurait à retourner à la villa Alvanzi. Elle avait conservé un si beau souvenir de ses jardins, de leurs bassins, de leurs statues, de leurs fontaines ! Et ce rond-point où, sous des arcades de buis taillés, se dressaient des Hermès, et cette grotte dont la fantaisie baroque de l'architecte avait fait un bosquet souterrain où des oiseaux de bronze becquetaient, dans une ombre bleuâtre et sonore, des fruits de stuc !

CHAPITRE II

A la gare de Viterbe, Romaine Mirmault avait trouvé l'automobile du prince Alvanzi qui l'attendait. Devant la grosse voiture, les Viterbois se rangeaient avec dédain. La ville de Viterbe n'est pas faite pour les lourds et brusques véhicules modernes. Romaine le constatait, tandis que l'auto, après avoir gravi la pente du plateau rocheux qui supporte la cité, s'engageait dans ses rues étroites et anguleuses. Viterbe est une vieille ville aux petites places silencieuses où coulent des fontaines en des vasques usées, où les maisons sombres et serrées, regardent le passant avec une mine renfrognée, où les habitants portent la cape montagnarde et considèrent l'étranger avec une hautaine méfiance.

Ville du passé, Viterbe a quelque chose de rude, de farouche et de triste. Avec son atmosphère archaïque et morose, elle semble disposer aux méditations violentes et taciturnes. Dans ce cadre sévère et morne, les passions, favorisées par la solitude, le secret et le silence, doivent attein-

dre une dangereuse intensité. L'âme doit s'y exalter avec frénésie après s'y être concentrée avec contrainte. Romaine cherchait à découvrir sur les visages entrevus quelque indice qui justifiât ces réflexions, mais la plupart des faces qu'elle scrutait étaient muettes et fermées. Peut-être alors se trompait-elle, et un médiocre ennui provincial était peut-être l'état véritable de ces gens qui allaient et venaient par ces ruelles sombres, entraient en des boutiques obscures, traversaient les places solitaires ?

Sans doute, ils avaient leurs petits intérêts, leurs petites préoccupations quotidiennes, leurs ambitions qui suffisaient à leur faire supporter cet ennui dont Viterbe entière paraissait imprégnée. Mais, par contre, quelle devait être l'existence, en ce milieu, des habitants d'occasion qui, n'y étant pas nés, n'y avaient ni leurs habitudes, ni leurs attaches ? Et Romaine songeait aux fonctionnaires que les hasards de leur carrière fixaient momentanément dans cette résidence rébarbative. Et les officiers qui y tenaient garnison, comment s'accommodaient-ils de la monotonie de cet exil ? A quoi pouvait bien se distraire leur oisiveté ?

De ces derniers, Romaine Mirmault en croisa quelques-uns. Enveloppés dans leur manteau bleuâtre, laissant traîner leurs sabres sur les dalles usées, ils la dévisageaient hardiment au passage.

C'était dans ces mêmes rues, sur ces mêmes places, en ce pareil uniforme, que, désœuvré, ardent, romanesque, avait dû roder bien des fois ce jeune marquis Crespini, dont la mort tragique était probablement encore commentée passionnément dans les conversations de cette petite ville curieuse et morose, où le ronflement inusité d'une auto faisait sortir les gens sur le seuil des portes et les attirait aux fenêtres.

Romaine, maintenant, comprenait mieux le drame qui avait ensanglanté la villa Alvanzi.

Elle comprenait quelle brusque et farouche croissance l'amour avait pu avoir, en ce décor sévère et triste où rien ne venait faire diversion à la hantise de l'idée fixe, au cœur de ce jeune officier, de ce Crespini venu de Naples et transporté dans cet âpre bourg montagneux, en pleine solitude et tout à la tyrannie de ses pensées. Une fois amoureux, ce garçon n'avait rien trouvé autour de lui qui contrebalançât sa passion. Elle s'était développée en lui, librement et furieusement, jusqu'à le pousser à l'emploi de stratagèmes de feuilleton, jusqu'à le hasarder sur une échelle fragile, dans une attitude de héros de roman. Mais était-ce bien seulement par imitation romanesque que ce Crespini en était arrivé à sa tentative d'escalade nocturne et d'effraction amoureuse? L'antique Viterbe ne lui avait-elle pas refait une âme d'autrefois pour qu'il usât de moyens aussi brutalement anachroniques? Cette

camériste soudoyée, cette clé du jardin volée, ce narcotique, cette échelle appliquée à un balcon, n'était-ce pas Viterbe qui en était responsable ? N'était-ce pas elle qui avait suscité ce drame d'un caractère si singulièrement rétrospectif ?

Romaine Mirmault continuait à songer à ces choses, après que l'auto avait quitté la ville. Rapidement, la voiture roulait à travers un pays varié et pittoresque. Tantôt la route coupait des champs, tantôt elle longeait des jardins et des villages. On rencontrait des charrettes paysannes qui se rangeaient lentement aux avertissements de la trompe. Ils redoublèrent à l'entrée d'un petit bourg qui groupait ses maisons autour d'un campanile carré. Puis la voiture traversa une place bordée d'arcades, suivit une ruelle entre deux hauts murs de brique et s'arrêta devant un portail surmonté d'un écusson. D'une maisonnette basse, dissimulée sous des rosiers grimpants, le portier de la villa Alvanzi sortit en saluant. Son chapeau de feutre s'ornait d'une longue plume de faisan. L'antique grille tourna sur ses gonds, découvrant une longue allée de rouvres, au bout de laquelle une fontaine monumentale dressait ses pyramides, ses vasques, ses tritons et ses dauphins.

La villa Alvanzi est un vaste bâtiment carré que rehausse un fronton orné de statues et de vases. L'auto s'arrêta devant l'escalier de quatre marches par lequel on accède à un large vestibule dont le

plafond à caissons s'appuie à des colonnes de marbre. Ce fut là que le domestique en livrée qui avait ouvert la portière introduisit Mme Mirmault. Tout en regardant les quatre grandes tapisseries qui représentaient les principales actions de la vie du cardinal Alvanzi, évêque de Viterbe, à l'époque de la Renaissance, Romaine se débarrassait de son manteau de voyage. Le domestique s'était incliné :

— Madame la princesse prie la signora de l'excuser si elle n'est pas venue à sa rencontre, mais elle est trop souffrante pour descendre.

Romaine Mirmault parcourait une enfilade de salons. L'un était décoré d'arabesques et de figures de stuc, un autre tendu de vieux damas pourpre, un autre garni de miroirs sur lesquels des fleurs étaient peintes. Aux plafonds, des fresques mythologiques s'écaillaient. Partout régnait ce mélange de luxe et de délabrement qui rend si pathétiques les vieilles demeures italiennes. Dans un angle du dernier de ces salons, derrière une draperie, un petit escalier dérobé offrait ses marches étroites. Romaine les gravit, précédée du domestique. Au palier, l'homme ouvrit une porte et s'effaça. Romaine se trouvait dans une pièce basse, meublée à l'anglaise. Allongée sur un large divan de cuir, la princesse Alvanzi tendait la main à l'arrivante :

— Comme je suis heureuse de vous voir, ma chère Romaine.

Romaine Mirmault pressa tendrement cette

main amaigrie et la porta à ses lèvres, mais la princesse l'attira vers elle et les deux femmes s'embrassèrent. Elles se considéraient en silence. Certes, Romaine reconnaissait le beau visage de la princesse, mais quel air de détresse et quelle expression de souffrance étaient empreints sur cette noble et pure figure ! La princesse Alvanzi était terriblement changée ! Elle se rendit compte de l'effet qu'elle produisait, et elle dit, avec un sourire mélancolique, à Romaine, qui venait de s'asseoir auprès d'elle :

— J'ai bien mauvaise mine, n'est-ce pas, ma chère Romaine? Oui, je ne suis guère vaillante, ces temps-ci. J'ai la fièvre tous les soirs. Mais le docteurAtkinson promet de me guérir. Alors je vais essayer de son traitement. C'est pour faire plaisir au prince que j'ai consenti à ce voyage de Florence, car, pour moi, je n'en attends pas grand bien. D'ailleurs, je n'ai jamais eu une très forte santé ; mais, depuis l'événement, au sujet duquel vous m'avez écrit, Romaine, une si tendre lettre, je me sens bien profondément atteinte, oui, Romaine, bien profondément.

Elle avait baissé la tête. Des mèches blanches parsemaient sa chevelure. Romaine, en silence, considérait avec une infinie pitié cette attitude d'accablement et de détresse. Elle en sentait la cruelle injustice. Ainsi, pour un fait dont elle n'était nullement responsable, pour un acte que sa volonté

n'avait pas provoqué, la vie de cette femme était bouleversée à jamais, frappée d'un remords et d'un regret insurmontables. Parce qu'il avait plu à un écervelé de concevoir pour elle une passion qu'elle n'avait ni autorisée, ni encouragée, ni partagée, parce que cet indiscret amoureux s'était avisé de pénétrer, la nuit, dans un jardin avec une clé volée, d'appuyer une échelle à la balustrade d'une loggia, cette âme délicate et douloureuse ne connaîtrait plus jamais la paix et le repos ! N'était-ce pas vraiment trop injuste ! Et Romaine allait répondre à la plainte de la princesse, protester de toute sa révolte contre la participation qu'incluait cette plainte à un événement qui n'était, en somme, qu'un jeu tragique du destin ; mais, à ce moment, on avait annoncé que le déjeuner était servi, et Romaine n'avait pu que serrer tendrement la main fiévreuse et amaigrie qui frémissait dans la sienne.

La table était dressée dans une pièce contiguë. Elle ne portait que deux couverts. Le prince Alvanzi avait été obligé de s'absenter pour une affaire urgente, mais il reviendrait probablement dans le milieu de la journée. Il se réjouissait de voir Mme Mirmault et du séjour qu'elle ferait à la villa au retour de Florence... Malgré l'effort visible de la princesse, la conversation languissait. Il y avait de longs silences pendant lesquels on n'entendait que le pas du maître d'hôtel sur le dallage. La princesse touchait à peine aux plats qu'on lui présentait.

Romaine la voyait lasse, absorbée. Parfois, elle posait à Romaine une question dont elle n'écoutait pas la réponse. Romaine se sentait gagnée par cette tristesse désolée. Elle se demandait si sa venue n'avait pas été importune. Les êtres qui vivent dans la douleur souffrent de tout ce qui les distrait de leur tourment.

Quand, le repas achevé silencieusement, elles furent revenues dans le petit salon voisin, la princesse dit à Mme Mirmault :

— Je suis une bien triste convive, n'est-ce pas, ma petite Romaine ? et comme je regrette que le prince n'ait pas été là ! Lui, il est toujours comme auparavant ; il a repris son existence habituelle. Vous le trouverez tel qu'autrefois, toujours actif, alerte, toujours curieux de toutes choses. Il a mille détails à vous demander sur Damas, tandis que moi, ma pauvre Romaine !...

Elle fit un geste de découragement, puis elle reprit :

— Oh ! je sais bien que vous me comprenez, je sais bien que vous avez pitié de ma misère morale... Mais j'ai honte de mon manque de courage. Je voudrais vous parler d'autre chose que de moi, que de cet événement funeste qui a brisé ma vie. Quand vous m'avez proposé de venir, j'avais bien pris la résolution d'être forte, de ne vous rien montrer de ma détresse, mais je ne peux pas, je ne peux pas...

Des larmes jaillirent des yeux de la princesse Alvanzi et coulèrent sur ses joues. Romaine, émue, répétait avec pitié :

— Princesse, chère princesse.

La princesse Alvanzi secoua tristement la tête :

— Oui, Romaine, je sais bien ce que vous allez me dire et que je me suis dit bien des fois en vain. Vous me direz que je ne suis pas responsable de ce qui est arrivé, que ce n'est pas ma faute si ce jeune homme a provoqué son destin. Hélas ! Romaine, ces raisonnements, je me les suis tenus ; ces raisons, je me les suis données ! Pendant de longues journées de solitude, pendant de longues nuits d'insomnie, j'ai tenté d'écarter la pensée qui me tue. J'ai essayé, et je n'ai pas pu ; car, Romaine, vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir causé la mort de quelqu'un, même indirectement, même innocemment ; ce que c'est que de penser : il vivait, il respirait, il était, et, maintenant, il n'est plus. Ah ! Romaine, voyez-vous, c'est terrible, c'est terrible...

Elle avait caché sa figure dans ses mains. Romaine se taisait. Devant cette douleur, elle éprouvait une indéfinissable impression d'angoisse. Elle subissait une sorte de contagion tragique. Elle aussi, elle aurait voulu se voiler la figure pour ne pas voir se dresser devant elle l'affreuse image. Elle frémissait d'une sorte d'anxiété secrète, d'une appréhension nerveuse qui l'oppressait. Aussi fut-ce pour elle un

soulagement, quand elle entendit la princesse lui dire :

— Laissez-moi seule, Romaine, laissez-moi me remettre de ma faiblesse. Allez faire un tour dans les jardins. Quand vous reviendrez, je serai mieux, plus calme. Vous me pardonnerez, Romaine, mais vous ne pouvez pas savoir, vous ne pouvez pas savoir...

Les jardins de la villa Alvanzi étaient justement célèbres. Devant la villa, ils se composaient de parterres réguliers, disposés autour d'un bassin central dans lequel se reflétait le bronze sombre d'un groupe mythologique. Au delà de ce premier jardin, s'en étendait un autre, plus mystérieux et plus rustique, percé de longues allées couvertes qui aboutissaient au rond-point des Hermès et à la grotte des Stucs.

De nombreuses fontaines entretenaient la fraîcheur des ombrages et le remplissaient d'une rumeur d'eaux vives. Il sortait du jardin de la villa Alvanzi une plainte perpétuelle et mélancolique qui en était l'âme harmonieuse et solitairement dolente.

Romaine Mirmault marchait doucement, attentive à la beauté du lieu. L'odeur des fleurs, le murmure de l'eau, suffisaient à ses pensées. Il faisait une belle journée d'automne, fraîche et douce. Dans une allée, un jardinier ratissait. Une atmosphère pacifique et noble enveloppait les choses. Au passage de Romaine, un pigeon, posé sur le bras d'une

statue, s'envola avec un bruit doux. Mme Mirmault, distraite de sa rêverie, suivit des yeux l'oiseau. Il tourna un instant dans le ciel, puis alla se percher sur la balustrade d'une loggia qui s'ouvrait à l'angle de la villa.

Romaine tressaillit. Maintenant, l'eau chantait en vain dans une vasque proche, en vain l'odeur des roses voisines parfumait l'air. Romaine oubliait le chant limpide et le parfum pur. Ce qui l'intéressait, c'était cette balustrade de marbre. A cette saillie, le marquis Crespini, fou d'amour, avait appuyé son audacieuse échelle ! A l'endroit où serpentait cette bordure de buis il avait dû tomber de l'échelon, frappé par la balle mortelle du prince Alvanzi ! Et il était mort, et rien ne pouvait faire qu'il ne fût pas mort, et, à cause de cette mort, dont elle n'était pas responsable, une femme douloureuse souffrait le plus injuste des tourments! Pour elle, la vie n'était plus qu'une suite d'heures accablées ; pour elle, les eaux n'avaient plus de murmures, les roses plus de parfums ; pour elle, ce beau jardin avait perdu son charme, cette noble villa son repos et sa paix. Et, tout cela, par la faute de cet intrus tragique qui, au nom d'un amour importun, était venu bouleverser des destinées heureuses auxquelles le hasard aveugle l'avait imprudemment mêlé !

Soudain, Romaine Mirmault détesta l'officier. Elle l'imaginait pareil à ces jeunes lieutenants,

croisés dans les rues de Viterbe, enveloppés de leurs manteaux bleuâtres et laissant traîner leurs sabres sur les dalles. Elle l'imaginait arrogant, avantageux et fat, se jugeant sans doute irrésistible, se croyant le droit d'imposer son amour, et, pour cela, de recourir aux actes les plus scélérats. Oui, ce Crespini, il appartenait à la race haïssable des séducteurs qui croient que toutes les femmes n'ont qu'à obéir à leurs injonctions amoureuses et qui pensent leur faire trop d'honneur en les distinguant du haut de leur vanité. Après tout, n'est-il pas juste de leur montrer, à ces insolents, que l'on peut résister à leur désir, le considérer comme négligeable et non avenu ? C'était ce qu'avait fait la princesse Alvanzi, en feignant d'ignorer l'amour dont elle était l'objet, en traitant ce Crespini comme un indifférent. Elle n'avait pas eu l'air de s'apercevoir de sa passion. Eh bien, quoi, cette passion avait eu des effets funestes. Certes, il avait été châtié durement de sa présomption. Certes, ses torts, quels qu'ils fussent, ne méritaient peut-être pas la punition mortelle qu'il avait subie. Le destin avait eu la main lourde avec ce fat ; mais, en somme, tant pis pour lui !

Romaine Mirmault se sentait l'âme dure et irritée. Cette mort d'homme ne la touchait pas. D'un geste bref, elle accentua sa pensée.

Oui, tant pis pour ce Crespini !... Il avait risqué et il avait perdu. Elle lui en voulait du mal qu'il avait

causé. L'image de la pauvre princesse revint à ses yeux. Elle pressa le pas. S'éloignant de la villa, elle se mit à marcher vite dans la grande allée de rouvres qui aboutissait au rond-point des Hermès. Arrivée là, elle s'arrêta... Autour d'elle, sous leurs arcades de buis sombre, les dieux, gainés de pierre, faisaient cercle. Ils bombaient leurs torses musculeux et ricanaient en leurs visages barbus. L'un d'eux, rongé par l'humidité, gisait abattu sur le sol. Ce cadavre de statue ramena de nouveau la pensée de Romaine à Crespini et à la princesse. Pauvre femme, le temps la guérirait-il jamais du regret inutile et généreux qui l'accablait? Comprendrait-elle, un jour, que nous ne dépendons pas de la folie d'autrui, que nous ne sommes responsables que de nous-mêmes? Parviendrait-elle à chasser le sinistre souvenir qui l'obsédait? D'un pied impatient, Romaine frappa la statue tombée. Dans le silence, une fontaine cachée pleurait des larmes intermittentes et intarissables.

Romaine Mirmault fut tirée de sa rêverie par un bruit de pas. Du bout de l'allée, le prince Alvanzi venait à elle. Quand il l'aperçut, il leva les bras en signe d'appel :

— Bonjour, chère madame Mirmault, voici un bon moment que je vous cherche. Comme je suis content de vous voir. Ma femme m'a dit que vous étiez au jardin. Je craignais de n'être pas de retour avant votre départ.

La voix du prince Alvanzi résonnait forte et gaie sous les ombrages. Gainé de pierre, avec son torse vigoureux et sa large barbe grise, il eût pu figurer parmi les hermès du rond-point. Romaine le retrouvait à peu près tel qu'elle l'avait laissé, à peine un peu plus grisonnant et plus corpulent. Les récents événements semblaient n'avoir rien changé en lui. Instinctivement, Romaine considéra la main robuste qu'il lui tendait, et qu'il avait posée sur la sienne. Cette main avait tué, mais aucune crispation ne la faisait frémir. Elle était solide et calme. Les muscles y jouaient tranquillement sous la peau. Cette main acceptait le fait accompli.

— Chère madame Mirmault, dites-moi comment vous avez trouvé la pauvre princesse?... Très changée, n'est-ce pas? Votre présence l'a beaucoup émue. Elle est si nerveuse, si triste; mais le docteur Atkinson assure qu'il la guérira. Ah! je compte beaucoup sur ce voyage de Florence! Il faudrait tant la distraire, la dépayser, lui faire oublier; mais elle s'est obstinée à ne pas quitter la villa, et elle y vit dans une atmosphère de solitude et de souvenirs terriblement déprimante. Et moi, je ne suis guère capable de la détourner de ses pensées; ma présence lui rappelle continuellement le drame dont j'ai été, hélas! un des acteurs. Oui, et, même, il y a des moments où elle me prend en aversion... Cependant est-ce ma faute si j'ai abattu ce malotru? Positivement, j'ai cru que c'était un

voleur, et j'ai tiré pour l'effrayer. Que voulez-vous, le hasard a trop bien fait les choses; mais est-ce une raison pour se désespérer indéfininement? Ah! la pauvre princesse n'est guère raisonnable! Ses nerfs sont plus forts que sa raison! Et puis, à quoi bon revenir sans cesse là-dessus? Elle a dû tout vous raconter? Je l'ai compris à l'état dans lequel je l'ai trouvée tout à l'heure... Mais il faudra que vous reveniez à la villa passer une semaine, deux semaines. La première émotion calmée, votre présence lui fera du bien. Vous êtes une femme raisonnable, vous, madame Mirmault... Allons, venez, la princesse m'a promis d'être plus calme. Elle doit nous attendre pour prendre le thé...

Lorsque Romaine Mirmault eut pris congé de la princesse Alvanzi, le prince, en l'accompagnant jusqu'à l'auto qui devait la mener à la gare de Viterbe, s'excusa de ne pas l'y reconduire. Il jugeait préférable de ne pas quitter la princesse. Romaine fit donc seule la route déjà parcourue. Comme on approchait de Viterbe, la nuit était presque tombée. Il faisait froid. Le crépuscule assombrissait les rues. Sur les places, les fontaines murmuraient plaintivement. Des hommes enveloppés d'amples manteaux frôlaient les murailles comme des conspirateurs. A la gare, un groupe d'officiers discutaient sur le trottoir du quai contre lequel le train ne tarda pas à venir se ranger. L'un d'eux fit mine

de s'installer dans le compartiment où Romaine prenait place, mais elle le toisa si ironiquement que, décontenancé, il monta dans un autre wagon, et Romaine resta ainsi seule à voir fuir par la portière le beau paysage nocturne.

Les arches entrevues d'un aqueduc, des bâtiments éclairés, signalèrent les approches de Rome. De hauts lampadaires électriques dardèrent leurs feux diamantés. En descendant du train, Romaine fut frappée de la douceur de l'air, et elle se résolut à gagner l'hôtel à pied. Le trajet était assez court et Romaine se trouva bientôt sur la place Barberini. En passant elle jeta un regard amical à la fontaine du Bernin.

Elle aimait son triton contourné et le jet de cristal liquide qu'il soufflait de tout l'effort de ses joues gonflées, et, comme elle prenait la via San Nicolo da Tolentino, elle tourna la tête pour l'apercevoir encore. Cette fontaine du Triton, jadis, avait donné à M. de Termond l'idée de son livre sur le Bernin, et cette première étude avait contribué à le fixer en Italie. C'était donc un peu à cause de ce petit dieu que, née à Rome, elle portait le prénom de Romaine. Il était un peu comme son parrain.

Comme elle traversait le hall de l'hôtel, elle rencontra M. Collazetti, qui s'enquit de son voyage et lui demanda des nouvelles du prince et de la princesse Alvanzi. Après avoir causé un moment avec lui, elle gagna l'escalier et suivit le corridor

qui menait à son appartement. La porte ouverte, elle tourna le commutateur. Tout en montant, elle avait retiré les épingles de son chapeau. Comme elle l'enlevait, sur le guéridon qui était au milieu de sa chambre, elle aperçut, placée en évidence, une enveloppe jaune.

C'était un télégramme. Elle le prit. Dans le mouvement qu'elle fit, une de ses longues épingles qu'elle tenait à la main la piqua assez vivement au doigt. Elle porta ce doigt à la bouche, mais une goutte de sang était tombée sur l'enveloppe. Romaine Mirmault considéra un instant la petite tache rouge, haussa les épaules et, posément, rompit la fermeture du message...

CHAPITRE III

... Ainsi Pierre de Claircy était mort, Pierre de Claircy s'était tué! Durant les longues heures de la nuit, immobile dans le fauteuil où elle s'était laissée tomber, le télégramme de M. Claveret posé sur ses genoux, Romaine s'était répété ces mots : Pierre de Claircy est mort, Pierre de Claircy s'est tué! A chaque fois, il se faisait en elle un grand silence. Puis, de nouveau, une voix funèbre s'élevait du fond d'elle-même, et Romaine se redisait les termes de la dépêche.

Ils étaient brefs. Ils annonçaient le terrible événement sans détails, mais avec assez de précision pour que Romaine comprît que, le soir même de son départ pour Rome, Pierre s'était tué, chez lui, dans sa chambre, d'une balle de revolver.

Oui, Pierre de Claircy s'était tué. Cette petite phrase laconique évoquait pour Romaine le tragique instant : la détonation, André tiré de son sommeil et accouru, la maison en rumeur, la course aux médecins, l'arrivée de M. Claveret prévenu, le désespoir du frère et du vieil ami devant ce jeune

cadavre au front brisé qui avait été ce qu'ils aimaient le plus au monde. Et, toute cette scène, Romaine Mirmault l'imaginait avec une implacable netteté. Elle se formait dans sa pensée et se reproduisait devant ses yeux, d'abord lointaine, puis de plus en plus proche, et, quand elle avait atteint toute son intensité, elle se dissipait. Alors, pendant la sorte d'accalmie momentanée qui se produisait dans son esprit, Romaine tâchait de raisonner son émotion. Elle s'efforçait de réfléchir, de se définir ce qu'elle ressentait.

Par moment, elle croyait être parvenue à une appréciation juste, logique, modérée, de l'événement. Certes, elle n'en discutait ni l'horreur tragique, ni la douloureuse tristesse. Cette mort de Pierre de Claircy en pleine jeunesse, cette mort volontaire et imprévue était un affreux malheur. Il aurait fallu avoir le cœur bien dur et l'âme bien dépourvue de sensibilité pour y demeurer indifférente. Romaine n'entendait nullement se dégager de la part de pitié et de chagrin que lui imposaient, en de telles circonstances, les relations d'amitié qu'elle avait eues avec Pierre. Elle acceptait l'émotion violente qu'elle avait éprouvée à la fatale nouvelle et qu'augmentait encore en elle la pensée de ce que devait être la douleur d'André de Claircy et de M. Claveret. M. Claveret aimait Pierre comme son fils et André adorait son frère. Ah! les pauvres gens, quelles heures abominables ils

avaient dû passer ! Et Romaine imaginait leur désespoir, et c'était à travers ce désespoir que cette mort la touchait le plus profondément.

Du moins était-ce ce dont elle voulait se convaincre en ces instants où elle tentait de prendre pied au fond d'elle-même pour résister aux pensées qui l'assaillaient de leur marée amère ; car, enfin, Pierre de Claircy, qu'était-il exactement pour elle ? Quelle place tenait-il dans ses sentiments ? Comme M. Claveret, qui avait été l'ami de son père, il ne se rattachait pas pour elle au passé ; comme André, pour qui elle avait eu, jeune fille, une inclination de cœur, il n'évoquait en elle rien d'intime et de lointain.

Cela, elle avait bien le droit de se le dire, même en ce moment de deuil et de compassion. Bien plus, il fallait même qu'elle se le dît, si elle voulait conserver de l'événement d'aujourd'hui cette vue juste et logique à laquelle elle prétendait et où elle cherchait, même au prix peut-être de quelque égoïsme, une sauvegarde contre la sensibilité contagieuse que dégagent de pareilles catastrophes. Pierre de Claircy, après tout, n'était qu'un jeune homme sympathique et charmant et dont le sort était digne de pitié. Pendant quelques semaines, elle avait eu du plaisir à le voir, soit à Paris, soit à Argimon. Ils avaient vécu dans une sorte d'amitié improvisée d'où il avait eu le tort, d'ailleurs bien juvénile, de tirer des espoirs un peu trop audacieux dont

elle avait su lui montrer l'inutilité et dont elle ne lui aurait pas gardé rancune. Ce mauvais souvenir se fût effacé avec le temps; et voici que, tout à coup, une dépêche lui apprenait que Pierre de Claircy était mort, que Pierre de Claircy s'était tué! Pourquoi s'était-il tué? M. Claveret n'indiquait, du drame, aucune cause. Le télégramme ne contenait que la mention d'un fait, mais, ce fait, Romaine ne pouvait s'empêcher de remarquer que M. Claveret le lui communiquait comme s'il la concernait particulièrement. Il n'y ajoutait nul commentaire, comme si tout commentaire eût été inutile. Mais, après ce télégramme, une lettre ne viendrait-elle pas, qui lui laisserait entendre, d'une façon plus ou moins détournée, qu'elle était la cause de la mort volontaire de Pierre, que Pierre s'était tué par amour pour elle, par colère, par boutade funèbre, parce qu'elle avait refusé d'écouter ses supplications, résisté à ses désirs, tenu tête à sa violence, usé de son droit de femme, d'honnête femme ?

Contre l'éventualité de ce reproche ne lui importait-il pas de se prémunir ? Elle se rendait compte du danger qu'elle courait; que, si, une seule minute, elle acquiesçait à cette responsabilité, elle serait perdue à jamais. Elle pouvait bien accorder à cette mort tragique les regrets émus que cette mort méritait. Elle pouvait y compatir par sympathie pour les survivants, pour André, pour M. Cla-

veret, et aussi par ce sentiment de tristesse que l'on doit à la disparition d'un être jeune enlevé à la vie par un de ces dégoûts de vivre qui ne sont pas la marque d'un être vulgaire. Mais elle ne devait pas admettre davantage, sous peine de se laisser entraîner aux pires désordres d'esprit, d'entrer dans la voie misérable des scrupules, des doutes, et de se trouver peut-être en face de ce compagnon redoutable qui nous saisit à la gorge et qui s'appelle le remords. C'est pourquoi il lui paraissait essentiel de se faire une rigoureuse règle de sensibilité, d'imposer silence à la voix intérieure de toute suggestion. De même qu'elle s'était défendue contre l'amour de Pierre vivant, ainsi elle avait à se défendre, bien plus âprement encore; contre la mainmise que, par la mort, il tenterait d'appesantir sur sa destinée. Et Romaine sentait avec angoisse le péril qui l'environnait et auquel elle devait faire face de toutes les forces de sa raison; mais, ce combat, elle ne l'envisageait pas sans une sorte d'obscure répugnance!

Ah! certes, qu'il lui eût donc été plus facile de s'abandonner au réel chagrin qu'elle éprouvait que de résister ainsi à ses sentiments! Mais, hélas! elle ne pouvait se permettre cette faiblesse. Si elle laissait s'établir dans son esprit le moindre lien entre la mort de Pierre et la façon dont elle avait agi avec lui, si elle consentait à considérer autrement que comme une funèbre coïncidence l'acte fatal de Pierre de Claircy et la scène qui avait eu

lieu entre elle et lui le jour de son départ pour Rome, ne serait-elle pas exposée désormais à toutes les insinuations sournoises et cruelles qui naîtraient pour elle du rapport admis entre le premier fait et le second ? Peut-être ne serait-ce, tout d'abord, qu'une vague appréhension, qu'un vague malaise dû à la possibilité d'une responsabilité encore hypothétique; puis le malaise s'accentuerait, l'hypothèse se renforcerait, la responsabilité deviendrait plus probable, et l'angoisse désolante qui en résulterait ne tarderait pas à prendre la forme despotique de l'idée fixe. Et alors c'en serait fini à jamais de son repos intime, de sa paix intérieure, de cette paix, de ce repos qui étaient ses seuls biens dans son existence d'exilée, dans la vie lointaine qu'elle avait acceptée et vers laquelle elle retournerait bientôt ! Et alors quelle ne serait pas son irrémédiable misère ! A cette pensée, Romaine frémissait d'épouvante. Elle se sentait lâche devant ce morne avenir de solitude qu'empoisonnerait un remords torturant. Vain et imaginaire, n'en serait-il pas moins accablant et destructeur ? Elle deviendrait donc une autre princesse Alvanzi ! Mais non, elle saurait se défendre contre ces funèbres chimères ; elle les réduirait à leur néant ; elle ne leur permettrait pas de la charger de leurs liens étroits et cruels. Elle ne serait pas leur prisonnière et leur esclave !

Pendant toute la nuit, sur ce même fauteuil où la tenait l'insomnie, Romaine Mirmault avait inter-

rogé son anxiété, et toujours elle en arrivait à cette même nécessité de ne pas laisser s'établir de relation entre l'événement tragique qui la bouleversait et sa conduite, qu'elle maintenait irréprochable. Peu à peu, elle était parvenue, par raisonnement, à s'isoler, en quelque sorte, du drame qui tentait de l'attirer à lui. Elle l'avait, pour ainsi dire, relégué hors d'elle-même, à distance, mais cet état de défense où elle s'était mise lui causait une sorte d'irritation dont elle se rendait assez mal compte. Si elle avait pu l'analyser, Romaine Mirmault se serait aperçue qu'au juste regret qu'elle donnait à la mort de Pierre de Claircy se mêlait un sentiment de sourde colère contre lui. Elle avait, en effet, l'impression informulée que le suicide de Pierre constituait, vis-à-vis d'elle, une espèce d'indélicatesse posthume, une manière de chantage d'outre-tombe. Il lui semblait que cet acte violent et sommaire, dont l'origine remontait sûrement à une disposition d'esprit antérieure, Pierre de Claircy eût voulu l'utiliser contre elle, afin de s'imposer malgré elle à sa pensée et, du fond de la mort, de dominer sa vie. Il y avait là comme une obscure et brutale tentative de revanche sentimentale dont la tragique importunité blessait Romaine Mirmault. Pierre de Claircy ne la concernait pas, après tout, davantage qu'un fait divers qu'on lit, sur lequel on s'attendrit un instant, que l'on déplore et qu'on oublie.

Et, pour bien se prouver sa parfaite liberté d'es-

prit, elle imaginait les termes de la lettre qu'elle allait écrire à M. Claveret et de celle qu'elle écrirait aussi à André de Claircy. Elle en cherchait le ton juste ; elle s'efforçait de trouver exactement l'accent de sympathie que méritait leur douleur, et qui serait en même temps l'expression sincère de l'émotion qu'elle éprouvait elle-même ; et, avec cette émotion, se reformait à ses yeux la funèbre image de ce jeune homme étendu mort sur son lit ; et, de nouveau, Romaine recommençait les raisonnements par lesquels elle s'acharnait à se défendre contre la menace qu'elle sentait suspendue sur sa vie.

Ce ne fut qu'au matin que les cloches de San Nicolo da Tolentino la tirèrent de ce débat angoissé où elle s'épuisait, depuis de longues heures. A leur appel, Romaine Mirmault alla vers la fenêtre et l'ouvrit. Le jour, qu'elle n'avait pas vu venir, blanchissait le ciel. L'air était frais et pur. En se levant de son fauteuil, elle fit tomber sur le tapis le télégramme de M. Claveret. Elle le ramassa et le relut une fois encore. Oui, Pierre de Claircy s'était tué, mais elle avait maintenant une notion juste, vraie, de cet événement douloureux. Elle lui attribuait une valeur stricte, limitée, définitive. Posément, elle replia le carré de papier jaune et le replaça sur le guéridon. La petite tache de sang dont elle l'avait marqué en l'ouvrant avait noirci et n'y figurait plus qu'un signe de deuil où n'était empreinte nulle effigie.

CHAPITRE IV

Romaine Mirmault vivait dans un état singulier. Levée de bonne heure, elle s'habillait rapidement. Cette promptitude nouvelle était assez contraire aux habitudes de Romaine. D'ordinaire, en effet, elle accomplissait ces opérations de toilette avec une paresseuse minutie, en les interrompant de fréquentes distractions et de ces rêveries que suggèrent à toute jolie femme la vue de sa beauté et l'usage des objets familiers qui servent à la mettre en valeur. Depuis la crise d'angoisse qu'elle avait subie à la nouvelle de la mort de Pierre de Claircy, Romaine s'abstenait de ces pauses et de ces lenteurs. Une activité subite, une sorte de nervosité inquiète, la faisaient procéder avec hâte à ces soins personnels, mais, à cette hâte, s'ajoutait une attention étrangement soutenue. Son esprit s'astreignait tout entier à ces menues besognes. Elle évitait toute pensée étrangère à son occupation du moment. En cet accaparement par des riens, elle éprouvait un repos, une sécurité.

Une fois habillée et prête, Romaine Mirmault sortait. D'un pas rapide, comme automatique, elle descendait l'escalier, traversait le hall de l'hôtel, répondait brièvement aux souhaits de bonjour de M. et de Mme Collazetti, puis elle se dirigeait vers l'endroit choisi pour but de sa promenade. Cette promenade durait jusqu'à l'heure du déjeuner. Elle la faisait de préférence à pied ou en tramway. Elle aimait, dans les rues et dans les voitures publiques, à être coudoyée par des inconnus. Leurs visages, leurs gestes l'intéressaient. Elle s'exerçait à deviner leur condition ou leur métier, à imaginer leurs désirs ou leurs soucis, à prendre part à leur vie supposée. Ces gens lui formaient une compagnie. Ils se mêlaient à sa solitude. A leur contact, Romaine s'oubliait elle-même. Ils gardaient son esprit en mouvement et lui proposaient des sujets de réflexion qu'elle accueillait avidement, dont, hier encore, elle se fût détournée avec ennui, mais qu'à présent elle recherchait avec empressement.

Ce même besoin d'occupation, de discipline, lui avait fait s'imposer, pour ses promenades dans Rome, un plan rigoureux auquel elle obéissait ponctuellement. Romaine avait ainsi réglé d'avance l'ordre d'un certain nombre de ses matinées et de ses journées. Quant à ses soirées, elle leur trouvait un emploi régulier en tenant une sorte de journal minutieux et précis de ces courses quotidiennes. Fort avant dans la nuit, courbée sur sa table, elle

écrivait, s'appliquant fébrilement à cette tâche volontaire et vaine, car, ces feuilles qu'elle ne destinait à personne, elle les déchirait souvent, une fois achevées. Ce qu'elle leur demandait, c'était de fixer et d'asservir sa pensée, de lui donner un aliment. Aux descriptions d'églises, de musées, de tableaux, de statues qu'elle rédigeait ainsi, longuement et méticuleusement, elle n'ajoutait aucune réflexion personnelle. Ces pages demeuraient strictement objectives. Elles aidaient Romaine à cet oubli de soi qu'elle cherchait avec une obstination entêtée dans l'activité physique et dans les obligations matérielles. Ce qu'il lui fallait, c'était être absente d'elle-même le plus possible. Elle était comme quelqu'un qui passerait au-dessus d'un rapide dangereux, sur une corde raide tendue, et qui, les yeux fermés pour éviter le vertige, se confierait à cet instinct de conservation qui, aux heures périlleuses, nous possède tout entiers.

Romaine Mirmault éprouvait le besoin de se disperser. Le séjour de Rome favorisait pour elle cette extériorisation. Nulle ville plus que l'antique cité latine, par ses beautés, par ses contrastes, son pittoresque grandiose ou baroque, ne présente de plus nombreux sujets d'intérêt visuel, n'est riche en alibis de toutes sortes. Très jeune, Romaine Mirmault, sous l'influence de son père, s'était habituée à regarder et à observer. Elle savait apprécier le spectacle des choses et se laisser absorber par elles. Ce

goût s'était encore développé chez Romaine par son séjour en Orient. Transportée dans un pays nouveau, elle y avait eu beaucoup à voir, et Damas avait été pour elle une bonne école d'objectivité. La vie solitaire et isolée qu'elle y menait l'avait rendue de plus en plus sensible à l'aspect de ce qui l'entourait. Aujourd'hui, dans la crise qu'elle traversait, cette sensibilité se trouvait lui être d'un grand secours. Elle était, ce qui est rare, capable de donner toute son attention aux images qui s'offraient à elle, et elle mettait à les retenir dans sa mémoire une volonté d'autant plus tenace qu'elle avait le sentiment instinctif que c'était là le meilleur moyen de laisser se calmer l'ébranlement nerveux qu'elle avait subi.

Cette surcharge d'images qui s'imprimaient en Romaine constituait donc pour elle un tonique bienfaisant dont elle comprenait la nécessité. Elles recouvraient, de leurs superpositions successives, la vision cruelle et funèbre dont Romaine conservait le souvenir latent. Aussi tâcha-t-elle de les renouveler sans cesse, s'exerçant à les percevoir avec netteté, à les classer méthodiquement dans sa mémoire. Romaine apportait à cet effort une sorte de curiosité indifférente, mais acharnée, et une rigueur égoïste. De ses promenades à travers les rues, de ses visites aux églises et aux musées, elle ne retirait aucun plaisir personnel. Elle les accomplissait comme une espèce de thérapeutique, comme

une cure dont elle s'acquittait ponctuellement et méticuleusement, et qui l'entretenait dans un état d'activité corporelle et intellectuelle qu'elle jugeait salutaire et opportune.

A ce besoin de mouvement, Rome entière ne lui suffisait pas, et, à plusieurs reprises, Romaine consacra ses après-midi à diverses excursions aux environs. Une série de journées magnifiques favorisèrent ces déplacements. Elle alla ainsi à Frascati et au lac de Nemi, à Ostie, et à Tivoli, à la villa d'Este.

Elle était bien souvent venue à la villa d'Este avec son père. M. de Termond aimait ce lieu somptueux, délabré et mélancolique, et le jour où Romaine se mit en route était un de ceux comme les préférait M. de Termond, un de ces jours d'automne légèrement voilé où les couleurs s'amortissent et où les lignes s'estompent, où les choses s'entourent de plus de silence, où le frisson des feuillages et le murmure des eaux ont des délicatesses infinies.

Romaine se défendait plus mollement contre cette douceur qui l'environnait. Rassurée par la présence très proche du souvenir paternel, qui la ramenait à son passé et l'éloignait de ses préoccupations actuelles,elle s'était relâchée un peu de la surveillance continuelle qu'elle exerçait sur ses pensées, de la tension d'esprit défensive où elle vivait, roidie,

depuis quelque temps. En entrant dans les jardins, cette détente s'était encore accentuée. Accoudée à la balustrade de la haute terrasse qui dominait leurs étages successifs, Romaine, pour la première fois, s'était sentie délivrée momentanément de la contraction morale qui l'oppressait. Le doux murmure des fontaines, qui, d'en bas, montait jusqu'à elle, l'assoupissait. Elle avait l'impression d'avoir pénétré dans un refuge harmonieux et sûr où elle n'avait plus besoin de se défendre contre elle-même. Ce sentiment de repos et de liberté lui fut si précieux que, d'un pas allégé et nonchalant, elle descendit les pentes et les escaliers qui mènent à la partie basse des jardins d'Este. Elle arriva ainsi au rond-point où se dressent quelques cyprès séculaires. Au tronc de l'un d'eux, elle s'adossa.

Les fontaines s'étaient presque tues. Autour d'elle, tout n'était que solitude et silence, et, ce silence, il semblait à Romaine qu'il s'étendait, aussi bien qu'autour d'elle, au plus profond d'elle-même, absolu, définitif, complet. Il ne s'y mêlait aucun frémissement, aucun chuchotement, aucune voix, aucun cri. Elle y était enclose comme dans une sphère de cristal. Pour mieux savourer cette paix, Romaine ferma les yeux.

Derrière ses paupières baissées, les jardins d'Este réapparurent. Au détour des allées, à l'angle des piédestaux, à l'abri des buis, dans les miroirs des bassins, aucune figure ne s'embusquait ni ne l'épiait.

Alors une joie profonde l'envahit. Elle respirait comme si un poids cessait de peser sur sa poitrine. Elle était comme quelqu'un qui vient d'échapper à une longue poursuite et halète encore de sa fuite. Mais le danger était passé. Elle était hors d'atteinte. Elle n'aurait plus à guetter et à fuir. Elle allait enfin pouvoir se reposer de sa vigilance. De nouveau, la vie lui appartenait...

Elle avait rouvert les yeux, et elle regardait autour d'elle. Elle était seule, bien seule. Les beaux jardins qui l'entouraient lui offraient leur réalité rassurante. Et, partout où elle irait, il en serait ainsi ! Elle allait pouvoir revivre. Elle avait franchi le piège que le destin avait tendu sous ses pas.

Il lui semblait, à cette minute, rentrer dans sa propre vie, d'où l'avait chassée l'affreuse anxiété à laquelle elle avait été en proie. Elle ne risquait plus d'y retrouver ce sentiment de responsabilité dont elle s'était sentie si tragiquement menacée, contre lequel elle avait dû organiser une épuisante défense de tous les instants.

Et pour la première fois, depuis la nuit d'angoisse où la dépêche de M. Claveret la mettait en présence de la mort de Pierre de Claircy, Romaine Mirmault repensa volontairement à l'événement redoutable. Au lieu de chercher à éloigner ce sombre souvenir, elle l'acceptait sans trouble, et même avec une sorte de fierté triste et tranquille. N'y avait-il pas, en effet, pour elle quelque mérite de

caractère à ne pas s'en être laissé dominer et à l'avoir, au contraire, asservi et réduit à sa juste valeur pathétique ? N'avait-elle pas, en agissant ainsi, fait preuve d'énergie et de jugement ?

Et puis n'est-il pas assez rare, pour une femme, qu'elle se refuse, quand l'occasion s'en présente, à faire figure d'héroïne romantique ? N'est-il pas bien tentant de se reconnaître une part, même indirecte, dans une histoire d'amour et de mort ? A cet attrait malsain, elle avait su résister. Certes, il lui eût été sans doute possible, tout en répudiant, du drame qui l'avait effleurée, toute responsabilité passionnelle, d'en retenir quelque vanité sentimentale. Mais, non, elle l'avait écarté d'elle tout entier, avec force, avec clairvoyance, sans vouloir se laisser contaminer d'émotions morbides. Aussi, après cette dure période de défense et de tension, le calme renaissait en elle. L'épreuve était finie. Tout à l'heure elle allait, de terrasse en terrasse, remonter jusqu'au seuil de ce jardin solitaire où elle avait pris conscience de sa sécurité. Elle allait rentrer à Rome, s'y retrouver dans sa vie ordinaire, et, ce soir, elle écrirait à M. Claveret et à André de Claircy les lettres différées, car elle n'avait jusqu'alors répondu que par une simple dépêche au télégramme qui lui avait annoncé la tragique nouvelle.

CHAPITRE V

... Maintenant Romaine Mirmault était envahie tout entière par l'affreuse vérité. Pendant les deux jours qui avaient suivi la visite à la villa d'Este, elle avait vécu calme et tranquille. Ce n'était que le soir du troisième jour, comme elle traversait la place Barberini, devant la fontaine du Triton, que la terrible révélation s'était produite, soudaine, foudroyante! Et elle était tombée évanouie. Des passants attroupés, l'un d'eux l'avait reconnue, et on l'avait transportée à l'hôtel.

Désormais elle savait que ce qui lui restait de vie appartenait à l'amour, au regret et au remords. Elle avait eu beau se défendre, elle était à présent vaincue et désarmée. Elle avait fui, et elle avait été rejointe. Elle s'était menti à elle-même, et la trame de son mensonge s'était brusquement déchirée. Elle avait été lâche. A quoi lui avait servi sa lâcheté ? La vérité était la plus forte, la tenait à la gorge, haletante et terrassée. Une atroce évidence s'imposait à son esprit. En vain, renfermée dans son égoïsme, elle avait voulu, de ses mains hypocrites

et coupables, coudre à un mort un linceul d'oubli. Car c'était bien ce qu'elle avait essayé de faire, elle, responsable du sang versé, elle pour qui Pierre de Claircy, s'était tué, Pierre de Claircy qui l'aimait — et qu'elle aimait !

A cette pensée, Romaine Mirmault se sentait parcourue d'un long frisson. Un cri venait jusqu'à ses lèvres, qu'elle étouffait de ses mains. Elle ne cherchait plus à éloigner la tragique image. Elle la considérait avec une docile épouvante. Oui, elle était responsable de la mort de Pierre, aussi responsable que si elle eût dirigé l'arme meurtrière et pressé la détente. C'était elle qui avait fait, d'un jeune et beau vivant, un cadavre inerte et glacé. Au geste tragique de Pierre, elle avait été invisiblement présente. Elle l'avait déterminé secrètement, insensiblement, par une série de minimes poussées, d'imperceptibles suggestions. En vain elle avait essayé de se nier à elle-même la part qu'elle avait eue à l'acte désespéré du jeune homme, cette part n'en était pas moins réelle, évidente, certaine.

Et lentement, posément, avec une lucidité douloureuse, Romaine remontait à l'origine de la catastrophe, elle en analysait les circonstances préparatoires ; elle en raisonnait l'enchaînement. Parfois, à ces raisonnements, faisaient place des images soudaines. Alors elle revoyait son arrivée à Paris, la soirée au Pré-Catelan, où, sur la pelouse nocturne,

elle avait reconnu M. Claveret. Pierre de Clairey s'inclinait pour la saluer. Elle voyait les yeux de Pierre fixés sur elle, ces yeux qui, à présent, fermés pour toujours, ne la regarderaient plus jamais. Puis d'autres souvenirs s'évoquaient à sa pensée. Le déjeuner chez les Vrancourt, où, pour la première fois, elle avait parlé un peu longuement à Pierre; leur camaraderie naissante et l'intimité amicale qui s'en était vite suivie, leurs promenades à travers Paris et les visites à la Foulerie, dans la salle à manger provinciale où Eros et Psyché, en leurs grisailles effacées, semblaient écouter les propos des vieilles tantes de Gerdières, et les journées dans le parc d'Argimon, et le goûter aux ruines de Ronville, dans la grotte aux rocailles...

Cette grotte, elle se la représentait, en ses moindres détails, avec une netteté hallucinante. Elle revoyait la corbeille de fruits posée sur la grande table rustique et Pierre de Clairey accoudé, pendant qu'il lui parlait. Elle réentendait sa voix, l'accent passionné et violent de cet aveu dont elle feignait de ne pas comprendre l'ardente supplication. Et pourtant, dès ce jour-là, ne sentait-elle pas obscurément que quelque chose de grave se préparait, dont la responsabilité lui incomberait... Mais cette idée, elle l'avait écartée avec humeur, comme portant atteinte à son égoïsme et à sa tranquillité. C'était le même sentiment inavoué qui lui avait fait repousser cet amour qui s'offrait à elle. Cependant, lorsqu'elle

répondait aux déclarations de Pierre par des mots de sagesse et d'amitié, d'autres mots lui venaient à la pensée. Pourquoi, alors, n'avoir pas osé se formuler ce qu'elle éprouvait déjà au fond d'elle-même? Pourquoi s'être dissimulé avec tant de soin ses sentiments? Et, le jour où, à l'hôtel d'Orsay, quand Pierre de Claircy était monté dans sa chambre, pour lui crier à la face son désir, pourquoi lui avait-elle imposé silence? Pourquoi, lorsqu'il avait porté sur elle ses mains ardentes, s'était-elle dérobée à l'étreinte qu'elle appelait, obscurément et sourdement, de toute sa chair et de toute son âme? Et lui, pourquoi avait-il reculé?... Ah! qu'il eût été plus hardi, plus impérieux, plus violent! N'eût-elle pas succombé avec joie entre ses bras! Comme elle lui eût rendu ses baisers, avoué son amour! Mais ses lèvres étaient restées muettes, et, maintenant, les siennes étaient closes à jamais. Maintenant Pierre de Claircy était mort, Pierre de Claircy s'était tué, et elle l'aimait!...

Elle l'aimait. Elle savait, à présent, qu'elle l'avait aimé dès le premier soir du Pré-Catelan. Elle l'avait aimé durant les douces journées d'Argimon; elle l'avait aimé, timide et passionné, dans la grotte de Ronville, suppliant et affolé dans la chambre de l'hôtel d'Orsay. Elle l'avait aimé pour sa jeunesse, pour sa grâce, et aussi peut-être pour une raison plus mystérieuse, peut-être parce qu'il était auprès d'elle comme le délégué, le porte-parole de ce

frère taciturne, de cet André, distant et fermé, qui l'avait émue jadis. Pierre n'avait-il pas été un peu André lui revenant du passé, plus juvénile, plus ardent, et se présentant à elle sous une forme nouvelle et inattendue? Mais tout cela, hélas! elle ne le comprenait que trop tard. Sa sombre erreur ne s'illuminait qu'à la flamme meurtrière du revolver. La fleur d'amour ne s'épanouissait en elle que sous une rosée sanglante!...

A cette pensée, le cœur de Romaine se déchirait de douleur et de regret, et, à cette douleur, à ce regret, se mêlait un poignant remords. Non seulement elle n'avait pas compris qu'elle aimait Pierre, mais elle n'avait pas voulu admettre qu'il l'aimât. Bien plus encore, à la preuve tragique qu'il lui avait donnée de son amour, elle était demeurée froidement, durement, égoïstement insensible. Sa lâcheté avait décliné toute part dans l'acte terrible dont elle avait été la cause aveugle. Elle s'en était irritée. Elle avait poursuivi dans la mort, de son indifférence et de son désaveu, celui qui était mort pour elle. Par peur, elle avait fermé les yeux, s'était bouché les oreilles, avait détourné la tête. Répudiant l'offrande, elle avait haï la victime.

Ah! comme elle se détestait et se méprisait! Elle se regardait avec dégoût. Elle considérait avec honte son visage, ses mains. Elle haïssait son corps où le sang coulait d'un cours régulier, tandis que le sang de Pierre avait jailli de la plaie ouverte.

Elle frémissait en songeant qu'il n'était plus, lui, qu'un cadavre, une chair inerte et rigide, qui, lentement, se décomposait, tandis que sa chair, à elle, était toujours vivante.

Et cette horreur d'elle-même, Romaine la subissait cruellement, en savourait la répugnante amertume.

Lorsqu'elle se regardait au miroir, son image n'allait-elle pas lui crier la misère qu'il y a à vivre quand celui qui vous a aimée est mort, mort parce qu'on n'a pas voulu l'étreindre de ces bras qui ne peuvent plus maintenant se refermer que sur une ombre, le baiser de ces lèvres dont la caresse ne peut plus à présent que s'adresser à un vain souvenir, mort parce qu'on n'a pas voulu se donner?

Le beau don, vraiment! Quoi! c'était cela qu'elle avait refusé stupidement à un être jeune et beau? Ce corps misérable était-il donc d'un si haut prix pour qu'elle l'eût refusé au désir de Pierre? Désir insensé, d'ailleurs, et qui la remplissait d'un étonnement douloureux; désir fatal, dont elle sentait toute la vaine folie! Quoi, pour ce corps qu'elle méprisait, un homme s'était tué, sans qu'elle fît rien pour conjurer cette catastrophe! Qu'il lui eût suffi de peu, cependant! Un mot de sa bouche, et tout un destin eût été changé! Un regard de ses yeux, un geste de ses mains, et elle aurait pu créer dans une âme de la joie et du bonheur! Mais ce mot, elle ne l'avait pas prononcé ; ce regard, elle

ne l'avait pas eu; ce geste, elle ne l'avait pas fait, et un irréparable malheur en était résulté. Pourquoi avait-elle agi ainsi? Par pudeur, par orgueil, par vertu? Elle l'ignorait. Mais, ce qu'elle savait, c'était que Pierre était mort, que de cette mort elle était cause, qu'elle avait disposé d'une vie, d'une vie qu'elle aurait pu conserver par le simple, par le pauvre, par le misérable don d'elle-même !

Cette idée remplissait Romaine de désespoir et la plongeait dans une sombre rêverie. Comme elle comprenait maintenant la pauvre princesse Alvanzi ! Elle, du moins, elle n'aimait pas celui qu'elle pleurait cependant avec tant d'amertume. Oui, mais la princesse était femme, et elle sentait bien que les femmes sont faites pour créer la vie, et elle se mourait de ce que la mort fût sortie d'elle et se fût servie de sa beauté comme d'un piège néfaste et cruel.

Et Romaine, à ces réflexions, sentait redoubler l'angoisse déchirante qui l'accablait et dont la torture variait avec les heures du jour et de la nuit. Elle passait du regret au remords et du remords à une sorte d'épouvante panique qui la faisait cacher sa tête dans ses mains et frissonner de toute sa chair. Au lieu d'être une créatrice de bonheur, elle avait été une destructrice de vie. Il lui semblait répandre autour d'elle une puissance de mort. La mort l'environnait de sa présence mystérieuse. Elle la retrouvait dans le parfum des fleurs que la bonne Mme Collazetti

lui apportait chaque matin ; elle la retrouvait dans l'odeur des médicaments que le médecin appelé auprès d'elle prescrivait pour calmer sa nervosité. Elle l'entendait dans les cloches de l'église voisine et dans les lointaines sonneries du ciel romain. La mort hantait les inquiétudes de ses veilles et les cauchemars de son sommeil.

Ce cauchemar, toujours le même, dressait chaque nuit Romaine en sursaut, haletante et la gorge serrée... Sur un lit, Pierre de Claircy gisait étendu, la tempe brisée, et, de sa blessure, le sang coulait. Il coulait d'abord, goutte à goutte, rougissant la morne blancheur des draps. Puis, peu à peu, en mince filet, il descendait sur le parquet et y formait une flaque écarlate qui s'élargissait, remplissait toute la chambre, glissait sous la porte, se répandait sur l'escalier et gagnait la rue. Là, toujours plus abondant,il teignait le ruisseau et inondait Rome entière. Et ce sang, ce sang intarissable, Romaine le retrouvait dans les ardeurs du couchant. Les passants l'emportaient à leurs semelles. Il se mêlait à l'eau des fontaines, et c'était lui que le triton du Bernin, sur la place Barberini, soufflait de sa conque en un jet flexible, et qui en éparpillait au vent les gouttelettes.

Et Romaine Mirmault s'éveillait de ce rêve, le cœur palpitant, les artères battantes et le visage empourpré de fièvre...

CHAPITRE VI

Au bout d'une dizaine de jours, Romaine Mirmault put commencer à se lever. Une profonde lassitude l'accablait. Le moindre mouvement lui coûtait un effort infini. A la période de fièvre et d'exaltation succédaient une morne tristesse et un épuisement douloureux. Les objets lui apparaissaient inconsistants et décolorés. Elle avait dans la bouche un goût de poussière et de cendre, et elle retrouvait ce même goût à l'air qu'elle respirait et aux aliments qu'elle absorbait. Contre cet abattement, le médecin prescrivait des remèdes, mais Romaine, devant les injonctions pressantes et les pronostics alarmants du docteur, se contentait de hausser tristement les épaules. La bonne Mme Collazetti, qui s'inquiétait du dépérissement visible de la jeune Française, la sermonnait en vain. Mme Mirmault déchirait les ordonnances et reléguait au fond des armoires les boîtes et les fioles pharmaceutiques. Des remèdes! Elle n'en connaissait qu'un qui l'eût guérie, celui qui lui eût donné l'oubli, qui eût anéanti le passé, aboli le souvenir qui

la torturait. Le remède, c'eût été que Pierre de Claircy fût encore vivant. Mais Pierre de Claircy était mort !

Cette pensée déchirait continuellement le cœur de Romaine. Elle souffrait. L'avenir lui apparaissait dans toute sa douloureuse monotonie. Ce qu'elle éprouvait, elle continuerait à l'éprouver. Il lui faudrait vivre face à face avec le pesant secret qui lui faisait baisser la tête. A qui, d'ailleurs l'eût-elle confié? A quoi lui eût servi cette confidence? Qui donc eût pu la consoler? Les jours ainsi succéderaient aux jours, les semaines aux semaines, et cela formerait des mois et des années, et toujours, au fond d'elle-même, le remords et l'amour la tortureraient en silence. Elle reverrait des printemps et des automnes, des choses et des gens. Elle écouterait des paroles, mais il y aurait une voix qu'elle n'entendrait plus jamais, la voix d'un être pour qui automne et printemps n'existeraient plus. Et le temps passerait, et elle vieillirait ainsi, esclave taciturne du plus cruel des souvenirs.

Et cela durerait longtemps ! Puisqu'elle vivait, ne lui faudrait-il pas vivre? Il lui faudrait se vêtir, manger, dormir, répondre à des questions, se mêler aux faits quotidiens de l'existence. Pour tous, elle demeurerait pareille à ce qu'elle avait été, et personne ne saurait le drame mystérieux qui avait bouleversé sa vie, le crime moral dont elle s'était rendue coupable. Nul ne devinerait qu'elle avait

causé la mort d'un être jeune et beau. Son lamentable secret lui appartiendrait à elle seule. Elle s'en saturerait en silence. Elle en supporterait la solitaire angoisse. Pierre de Claircy lui appartenait désormais en entier. Il était le muet compagnon de sa destinée. Partout, elle mènerait avec elle ce fantôme déplorable et sanglant.

Car, à chaque minute, à chaque instant, Pierre de Claircy était présent à sa pensée, visible à ses yeux. Il n'avait pas l'aspect des spectres de tragédie. Il ne se drapait dans aucun appareil funèbre. Il était là, fidèle et presque familier. Elle le voyait en réalité, avec ses gestes habituels, avec les expressions de son visage, dans la variété de ses attitudes, et, plus il lui paraissait vivant, plus elle ressentait, atroce et déchirante, la douleur qu'il fût mort.

Plusieurs jours se passèrent pour Romaine en ces angoises désespérées; puis, un matin, à son réveil, elle éprouva une sorte d'apaisement étonné. C'était un matin gris et tiède. Les cloches de San Nicolo sonnaient comme lointaines dans l'air brumeux. Alors Romaine sentit sa poitrine se gonfler d'un irréprimable sanglot, et longuement, et profondément, pendant des heures, pour la première fois, elle pleura.

Le premier jour où Romaine Mirmault quitta sa chambre, elle ressentit une impression singulière.

La rue lui parut vide. Il lui semblait errer dans un désert. Rome, tout entière, était une ville morte où elle n'était elle-même qu'une ombre, et ce sentiment de solitude fut si atroce à Romaine qu'à cet abandon, à ce vide, elle préférait la douloureuse angoisse des jours précédents. Désormais, elle solliciterait l'image aimée et cruelle d'accompagner ses pas !

Alors commença pour Romaine Mirmault une étrange existence. Après l'état de prostration et d'épuisement qui l'avait abattue, des forces lui revenaient et une sorte d'activité nerveuse qui lui faisait de nouveau parcourir la ville en tous sens. De nouveau, elle refit les promenades qu'elle avait faites, quand elle s'efforçait de détourner sa pensée du tragique événement, quand elle se fuyait elle-même. Partout une présence l'accompagnait, et cette présence, voulue et appelée, lui causait une affreuse tristesse. Hélas ! pourquoi Pierre de Claircy n'était-il pas auprès d'elle, vivant et réel, au lieu de n'être à son côté qu'un muet fantôme ? Pourquoi ses yeux ne voyaient-ils pas tel aspect du ciel, telle ligne des architectures ? Hélas ! pourquoi était-il mort ? Et Romaine tressaillait, portant ses mains à son cœur. Parfois, elle pleurait. Les larmes coulaient sur ses joues, et les passants se retournaient, surpris de cette douleur rencontrée.

Parfois aussi, Romaine, par une sorte de jeu désespéré, se laissait aller au dangereux plaisir de

corriger la destinée. Qui donc prétendait que Pierre de Clairey était mort ? Et alors, à demi crédule au mensonge qu'elle se créait, elle imaginait ce qu'aurait pu être leur vie commune. Pourquoi n'eussent-ils pas habité Rome et n'y eussent-ils pas vécu d'une existence affranchie et cachée ? Et les détails de cette existence, jusqu'aux plus minutieux, jusqu'aux plus intimes, elle les supposait. Rêveries qui la remplissaient d'une fièvre périlleuse et dont elle sortait brisée d'amour et de regret ! Certains lieux étaient plus favorables que d'autres à ces illusions. Romaine y retournait instinctivement, comme si elle eût voulu, par tous les moyens, toucher le fond de sa douleur et de sa détresse.

D'ordinaire, hors certaines heures de révolte ou d'anéantissement, elle supportait sa misère stoïquement, courageusement, retenant ses larmes, dominant la palpitation de son pauvre cœur, de ce cœur qu'elle avait cru insensible et indifférent... Ah ! l'amour, qu'elle avait méprisé, se vengeait cruellement, et sa vengeance, c'était à la mort qu'il l'avait confiée. Elle était durement punie. D'ailleurs, elle reconnaissait sa faute et en acceptait le châtiment. Elle ne songeait plus à se dérober à sa responsabilité. Elle ne récriminait pas contre sa destinée qui l'avait fait intervenir si tragiquement dans la vie d'un autre. Mais cependant était-elle donc aussi coupable qu'elle se le paraissait à elle-même ?

Quand elle tentait de rejeter sur des causes qu'elle ne pouvait démêler une part des motifs du suicide de Pierre de Claircy n'obéissait-elle donc qu'à sa lâcheté et à son égoïsme ? Un obscur instinct de justice ne la poussait-il pas à se décharger du fardeau qui l'accablait et pour lequel elle demandait quelque allégement ? Et parfois Romaine appelait quelque chose, elle ne savait quoi, à son secours. Malgré sa résignation, avec quel soulagement elle eût accueilli la parole de consolation ! Mais d'où pouvait-elle lui venir? Et elle savait bien que personne ne prononcerait le mot magique.

Après ces abandons à de chimériques espoirs, Romaine haussait les épaules de pitié et cette pitié qu'elle ne pouvait s'empêcher d'avoir pour elle-même se changeait vite en une sorte de honte irritée. Romaine, en effet, trouvait ces défaillances indignes d'elle. Est-ce donc ainsi qu'on accepte la juste expiation du mal que l'on a causé? Non, ce qu'elle souffrait n'était point même assez. Alors elle s'inventait, pour souffrir davantage, des châtiments volontaires. Elle se composait des tortures raffinées. Elle eût souhaité qu'à sa douleur morale s'ajoutât la douleur physique, et elle regrettait les jours de sa détresse où la migraine martelait ses tempes, comme si le sang en voulait jaillir pour se confondre avec celui du bien-aimé...

Toutes ces alternatives, tous ces sursauts de son âme torturée, Romaine, pour les mieux ressentir

encore, pour se les formuler plus cruellement et plus intensément, les exprimait en de longues lettres qu'elle écrivait à Berthe de Vrancourt. Berthe, qui aimait, comprendrait. Et, chaque soir, Romaine couvrait de nombreuses feuilles de papier. Parfois, dans l'épanchement de ces confidences, Romaine s'arrêtait brusquement. Une rougeur empourprait son visage. Quoi, elle, Romaine Mirmault, la secrète, la réservée, avouait ainsi ses pensées les plus intimes! Comment Berthe devait-elle la juger ? Sans doute avec sévérité, car les lettres à elle adressées demeuraient sans réponse. Ce silence, Romaine l'interprétait comme un blâme et l'acceptait comme une punition. N'était-il pas juste que l'on s'éloignât d'elle et qu'elle demeurât en face d'elle-même en sa douleur solitaire et réprouvée ?

CHAPITRE VII

La nouvelle de la mort soudaine de Pierre de Claircy avait ramené à Paris Berthe de Vrancourt. Son mari, souffrant d'une attaque de goutte, était resté en Normandie, mais il avait trouvé naturel que sa femme vînt à Paris assister aux obsèques de Pierre et apporter ses consolations à ses amis Claircy et Claveret.

Berthe de Vrancourt avait été atterrée par le spectacle de leur désespoir. André était frappé en plein cœur, mais sa pâleur seule montrait la profondeur de sa blessure. Silencieux, absorbé, il portait au front un pli de souffrance qui disait la présence lancinante de l'idée fixe. Il vivait entièrement en lui-même, et rien ne semblait capable de l'arracher, même un instant, à ses pensées. Berthe de Vrancourt, navrée, se rendait compte silencieusement de son impuissance. Elle avait compris bien vite l'inutilité de toute parole de consolation. André ne les eût même pas entendues.

M. Claveret, lui, souffrait différemment. A travers ses sanglots et ses larmes, il raisonnait le tra-

gique événement ; il y revenait sans cesse en lamentations désespérées. Ce fut de lui que Berthe apprit les circonstances du suicide de Pierre de Clairey et les coïncidences qui permettaient d'en supposer la cause. D'ailleurs, ce n'étaient pas de simples suppositions auxquelles se livrait M. Claveret. La photographie de Romaine Mirmault, retrouvée sur le tapis du petit salon, fournissait plus qu'un indice.

Et pourtant M. Claveret ne pouvait se résoudre à admettre qu'un amour contrarié eût suffi à provoquer le geste fatal. Certes, Pierre aimait Romaine Mirmault ; cela, M. Claveret le savait de Romaine elle-même. Mais tous les jeunes gens aiment, tous les jeunes gens souffrent de peines d'amour. Et se tuer ! se tuer ! Et M. Claveret agitait ses grosses mains avec un désespoir qu'augmentait encore la pensée qu'en conseillant à Romaine de partir pour Rome il avait peut-être contribué à déterminer l'affreux malheur. Car, de la mort de Pierre, n'était-elle pas, après tout, la cause la plus présumable, la seule certaine même ? Et le pauvre M. Claveret éclatait en reproches contre Romaine. Oui, pourquoi avait-elle joué avec Pierre au jeu dangereux de le rendre amoureux d'elle ? Pourquoi, bien qu'elle s'en défendît, avait-elle exalté sa passion juvénile ? A ces reproches que M. Claveret adressait à Romaine, Berthe de Vrancourt répondait en excusant son amie. Rien ne prouvait que Romaine eût agi avec préméditation. Ne sommes-nous pas

tous imprudents, hélas ! Envisageons-nous exactement les conséquences de nos actes ? Et elle-même n'avait-elle point eu tort de réunir Pierre et Mme Mirmault à Argimon ?

Néanmoins, tout en défendant Romaine par générosité naturelle et par cette bonté indulgente qui était un des traits de son caractère, Berthe de Vrancourt se demandait si elle aurait jamais la force de la revoir. Le nom de Romaine, chaque fois que, par inadvertance, M. Claveret le prononçait devant André de Claircy, produisait sur le visage de ce dernier une telle contraction de douleur que Berthe s'était mise peu à peu à détester Mme Mirmault.

Romaine, en effet, n'était-elle pas la cause, au moins indirecte, de cette sorte d'absence désespérée où s'absorbait André de Claircy et dont Berthe souffrait cruellement, car elle ne pouvait rien contre ce détachement qui l'éloignait d'elle, le lui enlevait chaque jour davantage, faisait d'elle pour lui une indifférente et une étrangère ? Malgré ce sentiment cependant, dès la première lettre de Romaine, Berthe de Vrancourt se sentit si émue de cette douleur qui s'adressait à elle, du fond de sa détresse, que son premier mouvement fut d'y répondre par des paroles de commisération et de pitié, mais l'idée que cette pitié et cette commisération seraient une offense à la douleur d'André l'arrêta.

D'autre part, lorsqu'elle reçut les autres lettres

de Romaine, elle se demanda si elle ne devait pas avertir André de cette correspondance et la lui montrer. La lecture de ces lettres misérables ne serait-elle pas pour lui un affreux soulagement? Ne trouverait-il pas dans la souffrance de Romaine un obscur allègement à la sienne?

Après plusieurs jours d'hésitation, Berthe se décida; elle se décida par lâcheté d'amoureuse, par ce besoin qui était en elle de consoler, de prendre part par ce moyen à la douleur de son amant, à cette douleur d'où elle se sentait comme exclue.

Depuis la mort de Pierre, André de Clairey, sans avoir quitté l'appartement de la rue d'Aumale, s'était réfugié dans le petit rez-de-chaussée de la rue Saint-Dominique. Il y passait ses journées, ayant donné sa démission de son emploi au ministère, ne lisant pas, se promenant pendant des heures de long en large, ou étendu sur le divan. Berthe de Vrancourt l'y trouvait taciturne et accablé. A sept heures, André de Claircy sortait et allait dîner avec M. Claveret.

Lorsque Berthe de Vrancourt entra, André était allongé sur le divan. Berthe s'approcha doucement, sans qu'André se fût aperçu de sa présence. Il tenait à la main une photographie. Berthe de Vrancourt reconnut le petit portrait de Romaine Mirmault retrouvé dans le salon de Pierre, ce portrait qu'il avait contemplé une dernière fois

avant de mourir, ce portrait qui lui avait conseillé la mort.

Berthe de Vrancourt avait posé la main sur l'épaule amaigrie d'André et lui tendait un paquet de lettres.

— Tenez, André, lisez. C'est d'elle.

Du doigt, elle désignait la photographie où Romaine Mirmault souriait de toute sa figure délicate et busquée.

André de Claircy s'était soulevé, très pâle :

— Des lettres de madame Mirmault?

Berthe inclina la tête, puis elle ajouta :

— Elle m'écrit presque chaque jour. Elle souffre, elle aussi.

Elle épiait l'expression des yeux d'André. Y distinguerait-elle l'éclair d'une joie vengeresse ? André avait baissé la tête.

Berthe de Vrancourt vit seulement que ses mains tremblaient.

CHAPITRE VIII

Le soir tombait sur l'étroit jardin de la rue de la Tour-des-Dames. On était aux premiers jours de novembre. Des feuilles mortes parsemaient l'eau du bassin autour duquel M. Claveret se promenait. Ce bassin n'était pas pour lui le chétif et naïf ornement d'un jardinet parisien, c'était un miroir magique où il évoquait son passé le plus lointain. Les plus anciens souvenirs de M. Claveret se rattachaient à ce coin de terre. Là, mieux qu'ailleurs, M. Claveret revoyait toute sa vie; mais, aujourd'hui, il ne revenait pas en pensée à ces rêveries juvéniles, à ces rêves de voyages et d'aventures qu'il poursuivait jadis si ardemment dans cet étroit enclos dont l'espace avait été pour lui tout un monde. Un autre souvenir le retenait, là, dans le soir tombant, que celui de son existence manquée et de ses aspirations irréalisées, un souvenir douloureux qui remplissait ses yeux de larmes.

M. Claveret avait cessé sa promenade mélancolique. Le cœur contracté, il regardait le bassin assombri, et ce n'était pas lui-même qu'il revoyait

auprès de cette eau grise. L'enfant debout au bord de la margelle s'appelait Pierre de Claircy. N'était-ce pas, en effet, auprès de ce même bassin que jadis il était venu annoncer à Pierre la mort de sa mère ? Oui. C'était là que Pierre, pour la première fois, avait appris ce que c'est que mourir. Mourir, comme cette idée devait lui paraître alors quelque chose de lointain, de vague, d'improbable ! Et cependant cette idée de la mort, comme il avait dû, par la suite, la méditer, la mêler à ses pensées, se familiariser avec elle, la faire sienne, pour y avoir cherché volontairement un refuge inviolable, un repos prématuré contre les jeunes tourments de son cœur !

Et en songeant à l'événement tragique qui avait si brusquement brisé cette existence, M. Claveret éprouvait une fois de plus le même étonnement douloureux, la même stupeur accablée. Qui eût jamais pu supposer que Pierre de Claircy mît ainsi fin à ses jours ? Lui, si ouvert, si actif, que mille choses sollicitaient, que la vie n'effrayait pas, qui, au contraire, se montrait avide de vivre, de dépenser son énergie ! Comment, cette énergie, en était-il arrivé à la tourner contre lui-même, à la faire servir à sa propre destruction ? Certes, M. Claveret craignait parfois pour Pierre les dangers de l'esprit d'aventure, du désir d'action qu'il remarquait en lui ; parfois, il redoutait pour lui l'attrait du péril, le goût du risque, mais jamais il n'aurait pensé

qu'une simple contrariété d'amour eût pu suffire à provoquer chez cet enfant le geste fatal par lequel il avait fui la première rebuffade de la réalité. Ah ! décidément, les êtres sont bien indéchiffrables, et toute destinée est pleine de mystère !

M. Claveret frissonna et boutonna son veston, qui flottait autour de son gros corps amaigri. Il fit encore deux ou trois fois le tour du bassin, puis il se dirigea vers la maison. Le crépuscule était tout à fait venu. Comme M. Claveret montait les marches du perron, il se heurta presque à son domestique :

— Monsieur, c'est monsieur André qui demande Monsieur ; je l'ai fait monter dans la bibliothèque.

D'ordinaire, André de Claircy n'arrivait guère, rue de la Tour-des-Dames, que pour l'heure du dîner. Aujourd'hui, il était en avance. M. Claveret eut un moment d'inquiétude. Que pouvait bien lui vouloir André ? Peut-être, par ce jour gris de novembre, sa farouche solitude lui pesait-elle particulièrement ? Peut-être venait-il chercher près de son vieil ami Claveret un peu de secours contre son abandon, un refuge contre les sombres pensées qui le hantaient ? Peut-être était-il las de souffrir en silence, de s'absorber en sa douleur hautaine et taciturne ? M. Claveret hâta le pas. Depuis une semaine, l'attitude d'André lui paraissait singulière. Chaque soir, M. Claveret le retrouvait plus roidi dans son chagrin que la veille plus

enfoncé dans une douloureuse méditation qui creusait entre ses sourcils une ride obstinée. Et, de cette méditation, André ne sortait que pour prononcer de rares paroles qui semblaient faire allusion à quelque chose que M. Claveret ne parvenait pas à comprendre.

Quand M. Claveret pénétra dans la bibliothèque, la vaste pièce n'était encore éclairée que par le feu qui brûlait dans la cheminée. M. Claveret avait toujours été extrêmement frileux, mais, depuis la mort de Pierre, il lui semblait que son sang fût devenu de glace et que ses os se fussent changés en marbre. Aussi, malgré la saison peu avancée, faisait-il allumer du feu. Lorsqu'ils sortaient de la salle à manger, André et M. Claveret s'asseyaient en silence devant le foyer. Sa chaleur avait séché plus d'une fois des larmes sur les vieilles joues du pauvre M. Claveret. Longtemps, sans parler, il regardait danser les flammes. Parfois, elles lui évoquaient les petites danseuses dorées du sultan de Timoloor, les petites danseuses jaunes du Pré-Catelan. Et, à ce souvenir, le cœur de M. Claveret battait d'émotion et de regret. Ah! comme l'on était heureux, tous les trois, en ce soir de juin : Pierre avec sa belle mine d'adolescent, André avec sa gravité indulgente d'aîné, lui-même avec ses curiosités un peu ridicules de voyageur sédentaire ! Six mois passés, et tout ce bonheur détruit à jamais ! Pierre mort. Lui, un vieil homme

désemparé ; et comme il était loin de l'André de naguère, l'André d'aujourd'hui, au visage creusé et amaigri, aux regards mornes ou fiévreux, aux gestes automatiques ! Et jamais M. Claveret n'avait mieux vu qu'en ce moment les ravages causés par la douleur sur ce visage dont le profond changement lui apparaissait soudain à la clarté subite des lampes électriques. Cette impression fut si forte que M. Claveret, en tendant la main à André, ne put s'empêcher de lui dire avec inquiétude :

— Bonjour, André... Mais qu'as-tu, mon enfant ?...

André de Claircy avait serré la main que lui offrait M. Claveret :

— J'ai à vous parler...

Il avait répondu ces mots d'une voix sourde ; puis il demeura un instant silencieux et reprit plus bas encore :

— J'ai à vous parler... à vous parler de Romaine Mirmault.

A ce nom, prononcé dans un souffle, M. Claveret s'exclama :

— De madame Mirmault ?

André de Claircy inclina la tête. Il continua avec effort :

— Oh ! je sais bien que je ne devrais pas prononcer ce nom. Oui, je m'étais juré qu'il ne sortirait plus jamais de mes lèvres ; mais cependant il faut que je vous dise ce que j'ai à vous dire ;

il faut que je vous m'écoutiez jusqu'au bout ; il faut que vous me promettiez de faire ce que je viens vous demander, que vous me le promettiez sur l'honneur. Ah ! mon vieil ami, c'est une dure épreuve que je vais vous imposer, mais je ne peux compter que sur vous.

A mesure qu'André parlait, M. Claveret se sentait saisi d'une anxiété croissante. Jamais il n'avait entendu André s'exprimer avec cet accent de supplication et d'autorité. Jamais il n'avait vu dans son regard cette expression d'égarement et de passion. Il en ressentait une sorte de terreur mêlée de curiosité, celle que l'on éprouve à voir se révéler un être nouveau dans un être que l'on croît connaître. Qu'est-ce qu'André allait donc lui dire ? Pourquoi lui posait-il la main sur l'épaule comme pour prendre possession de sa personne ? Que voulait-il de lui ? Instinctivement, M. Claveret s'était reculé :

— André !

— Ecoutez-moi, monsieur Claveret... écoutez-moi !

Il passa la main sur ses yeux, et il reprit :

— Oui, Romaine Mirmault a été la cause de la mort de Pierre ; oui, c'est pour elle que Pierre s'est tué. Je devrais la haïr... Eh bien, je l'aime !

M. Claveret avait poussé une exclamation à laquelle André répondit par un rire déchirant. Il s'était laissé tomber sur un fauteuil. Dans le silence de la vaste pièce, une bûche à demi consumée se

rompit. Des flammes en jaillirent et crépitèrent. André leva la tête vers M. Claveret. La lueur du foyer illumina un visage pâle, si pâle, si défait, que M. Claveret en frémit d'une immense pitié et que, paternellement, il caressa le front livide d'André. André parlait maintenant comme pour lui-même, de cette voix saccadée que l'on a dans les rêves :

— Oui, j'aime Romaine. Je l'ai toujours aimée. Ah ! cela date de loin, du temps où je l'ai vue pour la première fois. Ah ! si, à cette époque, j'avais eu le courage de lui parler, mais je n'ai pas osé ! Et puis, je me rendais mal compte de mon amour ; il était si profond en moi qu'il m'apparaissait presque indistinct. Et puis, elle était fiancée. Alors, je me suis tu, et le temps a passé, et j'ai cru avoir oublié. C'est quand je l'ai retrouvée, à cette soirée du Pré-Catalan, que j'ai compris que je l'aimais toujours, que je ne cesserais jamais de l'aimer, de l'aimer en silence, car j'étais condamné au silence. J'étais lié, elle n'était plus libre, et, de nouveau, j'ai senti que la vie ne nous destinait pas l'un à l'autre.

André se tut un instant, puis il continua :

— Quand je me suis aperçu que Pierre l'aimait, voyez-vous, monsieur Claveret, j'ai éprouvé un sentiment singulier. J'étais résigné à ma souffrance, et tout à coup j'ai cessé de souffrir. Bien plus, j'étais heureux de cet amour. Il me séparait d'elle, mais aussi il me délivrait de tout regret. J'y voyais comme une sorte de compensation mystérieuse. Ah !

monsieur Claveret, je vous le jure, je n'étais pas jaloux. Une sorte de triste joie orgueilleuse m'enivrait. Mon bonheur perdu allait servir au bonheur de Pierre, car il serait heureux, lui, il serait aimé. Il aurait l'amour qui m'avait manqué. Oui, voilà ce que je rêvais, et, au lieu de cela ! Oh ! monsieur Claveret, monsieur Claveret !

Il avait voilé son visage de ses mains, comme pour ne plus voir la vision tragique qui se dressait devant ses yeux. Et M. Claveret considérait les mains d'André, rougies par la lueur du foyer. Il les avait vues de cette même couleur empourprée en entrant dans la chambre où Pierre était étendu sur son lit, la tempe brisée par la balle mortelle. André était venu à lui avec les mains rouges du sang épanché par la blessure fraternelle...

André s'était levé soudain. D'un pas brusque, il alla jusqu'au fond de la pièce, puis il revint vers M. Claveret. Ses yeux brillaient d'un feu sombre :

— Ah ! comme je l'ai haïe, cette femme, comme je l'ai détestée ! Oui, j'ai haï son sourire, ses yeux, sa bouche, sa voix, tout son corps. Je l'ai haïe de vivre, alors qu'il était mort. J'ai haï le souffle de sa bouche et le battement de son cœur. J'ai haï l'air qu'elle respirait, le sang qui coulait dans ses veines. Quoi, il était mort, lui, et elle, elle continuait à exister. Elle se promenait, elle riait, elle vivait. Elle avait bien, sans doute, donné un vague regret à cet enfant mort pour elle ! Elle avait dû être

émue, pleurer peut-être même, mais elle continuerait à vivre. Elle oublierait, elle retournerait, là-bas, dans sa maison, et elle ne saurait jamais rien de ma haine... Car je l'ai bien détestée, voyez-vous. Quels châtiments j'imaginais pour elle! J'aurais voulu tordre ses poignets, torturer sa chair, l'insulter, la frapper.

D'un geste violent, André de Claircy heurta du poing le marbre d'une table, puis il reprit d'une voix brisée :

— Oui, je l'ai haïe... et maintenant je l'aime. J'ai lu les lettres qu'elle écrit presque chaque jour à Berthe. Je sais qu'elle souffre, et cette pensée, qui devrait me réjouir, m'est intolérable. Oui, elle souffre. Elle sait que Pierre s'est tué pour elle; elle se rend compte maintenant qu'elle l'aimait. Elle est peut-être la plus malheureuse de nous tous. Et je ne peux pas la laisser souffrir ainsi, parce que je l'aime, monsieur Claveret, je l'aime.

André s'était rapproché de M. Claveret. De longues larmes coulaient sur ses joues. Humblement, il avait saisi la main de M. Claveret :

— Mon ami, mon vieil ami, vous seul pouvez m'aider à la sauver du désespoir et du remords, vous seul pouvez m'aider au mensonge libérateur. Il faut que vous m'aidiez. Oh! monsieur Claveret, ne me refusez pas votre secours. Il n'y a pas un instant à perdre. Je ne veux pas qu'elle souffre, je ne peux pas supporter la pensée qu'elle souffre. Je

l'aime. Alors je m'adresse à vous, à vous qui m'avez toujours aimé comme un fils. Vous allez partir pour Rome ; vous verrez Romaine et vous lui direz : « André de Claircy s'est tué, comme son frère, Pierre de Claircy, parce que, comme Pierre de Claircy, André de Claircy devait se tuer. L'un et l'autre n'ont fait qu'accomplir un geste inévitable et héréditaire ; l'un et l'autre, ils étaient destinés au suicide. » Voilà ce que vous lui direz, monsieur Claveret, et elle comprendra qu'elle n'est responsable de rien, que la fatalité seule nous a poussés ; et vous ajouterez que notre père, à Pierre et à moi, que notre père avait obéi jadis à cette même fatalité. Et il me pardonnera ce mensonge, et elle le croira, car vous ferez ce qu'il faut pour qu'elle le croie. N'est-ce pas que vous le ferez ?

M. Claveret, suffoqué de terreur, se taisait. Il aurait voulu parler, mais les paroles s'arrêtaient dans sa gorge. Il regardait André avec des yeux d'épouvante, André qui lui étreignait les mains avec passion :

— Vous le ferez, monsieur Claveret ; il faut sauver Romaine. Vous voyez bien qu'il faut que je meure pour qu'elle vive !

M. Claveret, avait poussé un cri d'horreur. A son tour, il étreignait André, et un gémissement sortait de ses lèvres :

— Mourir, mon enfant, je ne veux pas que tu meures... André, André.

André doucement avait desserré l'étreinte, et se dirigea vers la porte.

— André, André.

L'appel de M. Claveret retentit dans la pièce vide. André de Claircy avait disparu. M. Claveret fit quelques pas en chancelant, puis, lourdement, il s'affaissa sur le tapis.

CHAPITRE IX

Dans le hall de l'hôtel du Louvre, à Marseille, M. Antoine Claveret attendait. Ses bagages à main, descendus depuis un instant, s'accumulaient dans un coin. M. Claveret attendait le moment du départ. *Le Mé-Kong*, courrier d'Extrême-Orient, appareillait à trois heures. M. Claveret consulta sa montre. La voiture qui devait le conduire à la Joliette n'était pas encore là. D'ailleurs, rien ne le pressait. Ses gros colis avaient déjà été transportés à bord ; sa cabine était choisie.

M. Claveret s'était approché de la porte. Il la franchit et s'avança sur le trottoir. Devant lui, la Cannebière s'étendait avec ses magasins, ses cafés, son flot de gens, ses camions, ses tramways, ses autos. Tout y disait l'activité de la grande cité. Le caractère de Marseille avait frappé dès l'abord M. Claveret. C'est vraiment une ville d'énergie et d'entreprise. Cela se voit à l'exubérance des gestes, s'entend à la sonorité des voix. Ville d'embarquement et de voyages, il y règne une orte d'al-

légresse un peu vulgaire, mais sympathique. A ce spectacle, M. Claveret éprouvait plus encore l'impression de son accablement et de sa lassitude. Ah! le pauvre Marseillais qu'il faisait, ce triste voyageur que la voiture allait emporter sur le port et que le paquebot allait emmener sur la vaste mer!

Car il partait. Tout à l'heure, *le Mé-Kong* lèverait l'ancre vers ces pays lointains dont il avait si souvent rêvé. Tout à l'heure, il serait en mer, et cela durerait des semaines. Le paquebot pousserait ses fumées vers des cieux nouveaux. Enfin, un jour, une terre au nom mystérieux apparaîtrait. Avec quel battement de cœur n'eût-il pas, autrefois, attendu cette minute; mais, aujourd'hui, son cœur ne palpitait plus qu'à de tragiques souvenirs. Il n'était plus maintenant qu'un vieil homme misérable et solitaire qui partait par désœuvrement, par ennui, parce que rien ne le retenait plus aux lieux où il avait vécu, parce qu'une sorte d'inquiétude morose le forçait à changer de place.

Et M. Claveret revit en pensée sa maison vide, l'étroit jardin et le bassin circulaire, tout le décor familier de sa vie sédentaire. Et c'était cela qu'il fuyait aujourd'hui, et l'horrible cauchemar dont l'angoisse l'étreignait encore à la gorge. Oui, il partait parce que Pierre de Claircy était mort, parce qu'André de Claircy était mort, qu'il avait aimés comme ses propres enfants; parce qu'avec eux il avait enseveli toutes ses affections. Mais à quoi ser-

vait de s'en aller ainsi? Est-ce qu'il n'emmenait pas avec lui leurs douloureux et chers fantômes?

Des larmes montèrent aux yeux de M. Claveret qu'il essuya du revers de sa main molle. Il aurait le temps de pleurer, durant les longues heures de la traversée, seul dans sa cabine errante. Maintenant il fallait garder bonne contenance, car le porteur déposait les valises dans la voiture qui venait de s'arrêter le long du trottoir. Lourdement, car son gros corps amaigri demeurait pesant, M. Claveret s'était assis sur la banquette; mais, au moment où le cocher rassemblait les rênes, une clameur domina les bruits de la rue. Suivie par une bande de jeunes gens qui poussaient des acclamations, frénétiques une file de landaus descendait la Cannebière. A leur passage, les promeneurs faisaient la haie. On sortait des cafés, on se mettait aux fenêtres. Excités par l'effet qu'ils produisaient, les manifestants redoublaient leurs cris. Ils levaient leurs chapeaux, agitaient leurs cannes, se bousculaient.

De son siège, le cocher s'était retourné vers M. Claveret.

— En font-ils un boucan? monsieur. Ce sont les « Ventre-Saint-Gris » qui accompagnent le duc de Pignerol et son fils, le prince de Lérins jusqu'au bateau. Il s'embarque sur *le Mé-Kong*.

M. Claveret se rappelait avoir lu dans le journal l'annonce de ce départ, et, en la lisant, il s'était

souvenu tristement de la proposition que Gaumier et Pontignon avaient faite à Pierre de Clairey de se joindre à cette expédition et d'accompagner avec eux le soi-disant prince de Lérins en Chine.

Pierre avait refusé. Hélas ! que n'était-il au moins parmi ces jeunes gens à crier et à se démener, à goûter avec eux l'illusion de l'action ! Ah ! l'action, comme il y rêvait avec raison, le pauvre enfant ! Instinctivement, il sentait là, sans doute, le remède à cette sensibilité dont il avait été victime. Mais la destinée est la plus forte et nous ne pouvons rien contre elle.

Ce fut entre les rangs de cette jeunesse turbulente qui, massée sur le quai, manifestait bruyamment son loyalisme chimérique que M. Claveret gagna la barque qui le transporta à bord. Une députation des « Ventre-Saint-Gris » était venue rendre hommage au prince voyageur que Ferdinand de la Motte-Garay harangua. Le vieux duc de Pignerol, qui ressemblait davantage à un petit avoué de province qu'à un prétendant, donna l'accolade à l'orateur. Soudain la sirène poussa un long mugissement. Les « Ventre-Saint-Gris » se retirèrent. Lentement, de paquebot s'ébranla, l'hélice battit l'eau. Au loin, sur le quai, les mouchoirs s'agitèrent, les chapeaux virèrent au bout des cannes. Puis le silence se fit, un grand silence marin, que rien, pendant des jours et des jours, ne devait plus interrompre.

M. Claveret, accoudé à la rambarde, songeait. Dans sa tristesse, il éprouvait soudain comme une impression de détente. Il était comme quelqu'un qui a terminé sa tâche. Elle avait été dure, et il en demeurait anéanti à jamais. Mais il avait fait ce qu'avait voulu André. Ah ! le cruel enfant ! Ses dernières paroles, lorsque, revenu de son évanouissement, M. Claveret, accouru comme un fou rue d'Aumale, l'avait trouvé, aux bras du vieux Laurent, en train d'agoniser sur ce même lit que Pierre avait rougi de son sang, ses dernières paroles avaient été pour lui réitérer sa suprême prière. Et M. Claveret, à genoux devant ce corps, avait juré d'accomplir l'ordre reçu de lèvres expirantes, de respecter ce sacrifice d'amour et de ne pas le rendre inutile.

Et, le lendemain des obsèques d'André, il était parti pour Rome. Il avait vu Romaine Mirmault ; il lui avait parlé ; il lui avait menti, et Romaine l'avait écouté haletante, et il l'avait convaincue, car elle voulait se laisser convaincre, parce qu'il y a des moments où nous voulons croire, parce qu'il y a des moments où nous sommes lâches et où le mensonge nous suffit ; et ce mensonge, ce mensonge de délivrance et de misérable consolation, M. Claveret en avait fait partager l'illusion à Berthe de Vrancourt, et il avait réuni les deux femmes dans une étreinte de pardon et de larmes.

M. Claveret leva la tête. Le vent de mer séchait

ses joues. *Le Mé-Kong* gagnait le large. La terre avait disparu. Le soir tombait. Les feux du paquebot s'allumaient dans le crépuscule. Des lueurs coururent sur les flots assombris, des paillettes dorées scintillèrent dans le sillage. Elles firent songer M. Claveret à ces petites danseuses jaunes du sultan de Timoloor qui, venues de leur île lointaine, vers laquelle il voguait comme une épave, dansaient sur le Théâtre de verdure du Pré-Catelan, en ce soir où André et Pierre de Clairey, jeunes et vivants, étaient à ses côtés et où l'on avait rencontré Romaine Mirmault...

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le cinq juin mil neuf cent quatorze

PAR

G. ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE